1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

ŒUVRES LITTÉRAIRES

DE

CELINA BARDY

FILLE DU

Docteur PIERRE MARTIAL BARDY

FONDATEUR DE LA

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE

DE QUÉBEC



POÉSIES—LETTRES—

RÉCITS DE VOYAGES EN EUROPE ET EN AFRIQUE



COMPLÉMENT DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

"LE DOCTEUR PIERRE MARTIAL BARDY

SA VIE, SES ŒUVRES ET SA MÉMOIRE"

QUÉBEC

IMPRIMERIE DE "LA LIBRE PAROLE"

[illegible]

A Madame Alfred Pelland
Amitiés et souvenirs
de 1909
Célina Bardy

ŒUVRES LITTÉRAIRES

DE

CELINA BARDY

FILLE DU

Docteur PIERRE MARTIAL BARDY

FONDATEUR DE LA

SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE

DE QUÉBEC

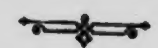


POÉSIES—LETTRES—
RÉCITS DE VOYAGES EN EUROPE ET EN AFRIQUE



COMPLÉMENT DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

" LE DOCTEUR PIERRE MARTIAL BARDY, SA VIE, SES ŒUVRES ET SA MÉMOIRE "



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE " LA LIBRE PAROLE "

1908

192.



MADEMOISELLE CÉLINA BARDY

PREFACE

I

Mademoiselle Célina Bardy naquit du mariage légitime de Pierre Martial Bardy, M. D. et de Marie Soulange Lefèvre, fille du Capitaine Lefèvre de St-Valier, le neuf octobre 1845.

Le Dr Pierre Martial Bardy, par son père Pierre, son aïeul Martial, son bisaïeul Mathieu (le premier Bardy arrivé à Québec en 1705), et son trisaïeul Luigi Enries, remontait à la branche Languedocienne de la famille Bardi, appartenant, comme sa congénère, la branche napolitaine, à la famille des rois de Naples. Les aînés de celle-ci portaient le titre de Ducs de Parme; tandis que les cadets portaient celui de Comtes de Bardi. Luigi Enries, ayant quitté l'Italie au XVIIe siècle, s'établit à Brest, d'où partit son jeune fils Mathieu pour aller tenter fortune en Amérique, parmi les colons de la Nouvelle-France.

Pour bien savoir ce que fut Pierre Martial, arrière-petit-fils de Mathieu et père de Célina, il faut recourir à l'ouvrage de Mr l'abbé Burque, intitulé : " Le Docteur Pierre Martial Bardy : sa vie, ses œuvres et sa mémoire ". C'est là qu'on verra ce que notre pays doit à cet homme savant qui fut non seulement un médecin distingué, mais encore un littérateur, un orateur, un éducateur de haute marque ; à ce patriote illustre qui eut l'honneur de fonder la Société St-Jean-Baptiste de Québec en 1842, et de parachever, en 1860, l'érection du

'Monument des Braves" sur le chemin Ste-Foy. (*)

Célina Bardy reçut son éducation au Couvent des Ursulines de Québec, où ses talents brillants en firent une des élèves les plus remarquables de son époque, dans toutes les branches d'étude auxquelles elle se livra, mais particulièrement en histoire générale, en logique et en littérature. Le caractère sérieux de son esprit ne se délectait que dans les grandes leçons de la foi, de la

(*) Parmi un grand nombre de lettres très flatteuses reçues par Madame Valin au sujet de la " Vie " de son père, la suivante, l'une des plus sympathiques, mérite particulièrement l'honneur de la publication. Elle est de Mr J. B. Caouette, poète et écrivain distingué.

Madame Veuve Bardy Valin,
Saint-Roch de Québec.

Madame,

J'ai l'honneur d'accuser réception d'un exemplaire du bel ouvrage de M. l'abbé F.X. Burque, intitulé : " Le Docteur Pierre Martial Bardy," que vous avez eu la gracieuseté de m'adresser.—Je l'ai lu à haute voix à mes enfants afin de graver dans leur esprit la noble figure de l'homme modeste qui fut, toute sa vie, pour l'honneur de notre race, le patriotisme incarné.—En lisant ce livre à mes enfants, j'ai voulu aussi leur donner l'occasion de respirer le parfum d'amour filial qui s'élève de votre cœur comme un pur encens.

Le pieux motif qui vous a portée à mettre en relief les qualités de votre vénérable père, suffit à nous convaincre que vous êtes bien la digne fille du fondateur de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, dont les Canadiens-Français honoreront toujours la mémoire.

Et quand le buste aux traits de votre père
Embellira St-Roch qu'il aima tant,
Les grands du monde et la classe ouvrière
Viendront lui rendre un hommage éclatant.

Je vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements, et de me croire,

Madame,
Votre très respectueux serviteur,
J. B. CAOUETTE,
Québec, 27 Janvier 1908.



DOCTEUR PIERRE MARTIAL BARDY

philosophie, des arts et de la science. Elle acquit, en cette maison, une érudition artistique et littéraire qui ne fit que s'accroître avec le temps, et provoqua toujours l'admiration de ceux qui connurent cette femme d'élite aux différentes étapes de sa carrière.

Quand elle sortit du couvent, elle parlait l'anglais aussi facilement que le français, et possédait à fond l'histoire du Canada, l'histoire de l'Eglise, et tout spécialement les vérités de sa religion qu'elle savait brillamment exposer et défendre, au besoin, comme le prouve cette admirable lettre de controverse qu'on trouvera en tête du chapitre deuxième. Enfin, elle se distinguait déjà par un style épistolaire aussi élégant que substantiel, et par des incursions pleines de promesses dans le domaine des muses.

Elle conserva, toute sa vie, la plus sincère vénération et la plus vive reconnaissance envers les chères dames Ursulines qui lui avaient procuré les bienfaits d'une si belle, si forte et si heureuse éducation.

II

Au foyer domestique, depuis sa sortie du couvent jusqu'à la mort du Dr P. M. Bardy en 1869, mademoiselle Célina fut plus que jamais l'idole de son père et de sa mère. Elle appréciait à leur juste valeur les grandes qualités civiques et religieuses, intellectuelles et morales, scientifiques et artistiques, de son père qui le lui rendait bien ; puisque lui-même voyait avec autant d'orgueil que de bonheur les dons brillants dont l'esprit, le cœur, l'âme de sa bien-aimée fille était ornés. Ils pouvaient délicieusement causer ensemble de

leurs sujets favoris : arts, science, histoire, littérature ; s'aider, s'encourager, se soutenir mutuellement.

On a vu, maintes fois, la fille accompagner le père, lorsque celui-ci, en sa qualité d'Inspecteur, faisait officiellement la visite et l'examen des écoles, dans la cité et le comté de Québec, et dans les comtés de Portneuf et Montmorency.

En 1860, l'année de l'achèvement du Monument des Braves, la fille fut au père d'un secours inappréciable, dans la préparation des bazars avec son excellente mère, dans les travaux de correspondance, dans les transcriptions des documents, et surtout dans les consolations et les encouragement pleins de tendresse que sa piété filiale et sympathique apportait au noble auteur de ses jours, lorsque celui-ci, fatigué de ses labeurs, dégoûté de l'indifférence des uns, de l'opposition des autres à l'égard de son œuvre, avait des heures de tristesse où son cœur sensible et délicat semblait vouloir défaillir et succomber à la tâche.

De bonne heure, mademoiselle Célina s'était vivement intéressée à la première et plus grande œuvre patriotique de son père : celle de la fondation de la société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Elle se faisait raconter oralement toutes les circonstances, toutes les péripéties de la fondation et du développement de cette belle institution. Elle amassa, à cet égard, des masses de mémoires, de documents, d'extraits de journaux, dont elle remplit force albums et cahiers. Mais son plus cher trésor était la copie, religieusement préservée, par son père d'abord, ensuite par elle-même, des minutes de la fondation et des premières années de luttes et de labeurs de la société nationale de Québec. Ces

minutes avaient été la proie des flammes dans le grand incendie de 1845. Si elles ont ressuscité de leurs cendres, c'est grâce aux soins et à la patriotique intelligence de la fille du fondateur, secondant son digne père.

III

En 1869, quand survint la mort de son père, après une cruelle maladie de plusieurs mois, mademoiselle Bardy était sur le point de contracter mariage avec un parti brillant destiné à devenir une de nos célébrités nationales. Son père mort, elle n'eut plus qu'une pensée : rester avec sa mère dont elle était l'unique consolation. Le mariage projeté fut rompu. Plusieurs autres occasions furent repoussées ultérieurement pour le même motif ; et les deux dames Bardy, mère et fille, menèrent longtemps, à Québec, la vie d'humbles recluses, occupées uniquement à la pratique du bien et de la charité.

Mais, en 1880, une circonstance mémorable arriva, qui produisit l'effet d'une secousse et d'un réveil très actif, aussi pénible d'abord que glorieux dans la suite, sur la carrière effacée de mademoiselle Célina Bardy.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec avait organisé pour le 24 juin de cette année, une fête nationale extraordinaire, à laquelle furent convoqués, avec un immense déploiement de patriotisme, tous les Canadiens-Français du Canada et des Etats-Unis. Quelle ne fut pas la stupeur de mademoiselle Bardy lorsque, parcourant le Manifeste publié par le comité exécutif pour annoncer la fête et y convier tous les enfants de la patrie, elle constata qu'il n'était fait mention, nulle



part, du nom de son cher père, le regretté "Fondateur et premier Président" de la Société.

Elle bondit de douleur et d'indignation. Sera-t-il dit, s'écria-t-elle, que tous les Canadiens-Français, témoins des manifestations patriotiques de cette fête, ignoreront à qui doivent se rapporter le mérite et l'honneur de la fondation d'une œuvre telle que la Société St-Jean-Baptiste de Québec ? Sera-t-il dit que l'histoire, ainsi falsifiée ou frappée de mutisme, enlèvera à mon père ses droits de fondateur ? que le souvenir de ce grand citoyen sera éliminé de la mémoire de ses compatriotes ? et que d'autres, peut-être, recueilleront à sa place les hommages de reconnaissance nationale qui sont dus à lui seul ? Non, la vérité ne peut être ainsi reléguée dans l'ombre et dans l'oubli.

Aussitôt, elle entra en campagne. Elle se mit à écrire, avec une inlassable activité, en anglais comme en français, selon les besoins de la cause, à tous les journaux capables de lui [illegible]êter quelque appui, à tous les hommes les plus m[illegible]ts et les plus influents du pays, amis de sa famille du reste, et de qui elle pouvait attendre une valable coopération dans son œuvre de rétablissement de la vérité historique au sujet de son digne père et de la Société St-Jean-Bpte de Québec. Entre autres personnages éminents à qui elle s'adressa et par qui elle fut puissamment aidée, il convient de mentionner l'Hon. P. J. O. Chauveau, Sir A. A. Dorion, Mr l'abbé Jos. Marquis, MM. L. O. David, Stanislas Drapeau, J. A. Bélanger, Benjamin Sulte, l'Hon. Juge T. J. J. Loranger, &c., &c.

Il faut lire dans l'ouvrage de Mr l'abbé F. X. Burque, "Docteur Pierre Martial Bardy," le récit de



cette admirable campagne patriotique, véritable drame où l'on voit éclater, d'une part, l'ardeur d'une piété filiale qui ne recule devant aucun obstacle, et d'autre part, le charme d'un talent littéraire qui subjugue véritablement tout lecteur.

Le résultat de cette campagne fut, sur toute la ligne, c'est-à-dire dans tout le Canada, un superbe triomphe pour la fille brave et dévouée qui s'était faite le champion de la mémoire de son père. Le Docteur Pierre Martial Bardy fut bientôt proclamé par les journaux, par les écrivains, par les orateurs, hautement et publiquement, comme Fondateur incontestable de la belle Société Saint-Jean-Baptiste de Québec. Immédiatement, sa biographie fut écrite à ce point de vue revendicateur, par Mr L. O. David, et publiée le 13 mai (1880) dans *L'Opinion Publique* de Montréal. Le 24 juin, jour de la grande célébration dans la ville de Champlain, on entendit l'Hon. Mr Chauveau, dans son discours, saluer le Dr Bardy, et l'honorer du double titre de "Fondateur et premier Président." On vit, dans un des chars historiques de la procession, un personnage représenter le Dr Bardy de la manière la plus significative, à côté d'un autre personnage qui représentait Ludger Duvernay, le fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Voici quel fut le triomphe le plus attendrissant. Quand l'immense procession passa devant la demeure des dames Bardy, (ancienne résidence du Docteur), où, au milieu d'abondantes et magnifiques décorations, se voyait, très apparent, au-dessus du chemin, le grand portrait du Fondateur, il y eut une halte, d'un mouvement spontané et respectueux. Toute la foule se dé-

couvrit ; un salut royal fut présenté par les militaires et les Zouaves Pontificaux ; et le Président de la Société s'écria, avec un noble geste et du ton le plus solennel : " Honneur au Docteur Pierre Martial Bardy : c'est lui qui fut notre Père ! " Il alla ensuite serrer la main de madame et de mademoiselle Bardy qui, de leurs croisées ouvertes, contemplaient cette belle scène, les yeux pleins de larmes et le cœur débordant de joie et d'émotion.

IV

En 1884, par l'entremise de Mr J. A. Bélanger, poète bien connu, résidant à Ottawa, mademoiselle Célina Bardy fût admise à l'académie des Muses Santonnes de Royan, France, académie célèbre à laquelle appartinrent la plupart de nos poètes canadiens, dont quelques-uns durent leur admission à la nouvelle affiliée qui devint elle-même zélatrice. Plusieurs essais poétiques, signés de son nom, parurent subséquemment avec éloges dans les annales des Muses Santonnes. On lira ces pièces un peu plus loin, au chapitre premier.

Un tel début augurait bien pour l'avenir. Il est à regretter, cependant, que la carrière poétique à peine éclose de mademoiselle Bardy, ait été presque aussitôt brisée. Un événement se produisit alors dans son existence,—événement de haute valeur sans doute, mais néfaste en ce cas-ci au point de vue littéraire,—qui, en lui enlevant tout loisir et en changeant complètement le cours de ses occupations journalières, ne lui permit guère plus de faire la cour aux Muses.

Quel fut cet événement ? Ce fut son mariage. Il eut lieu en 1885, sur les instances de sa mère qui, ne

voulant pas être plus longtemps un obstacle à l'établissement de sa fille, conjura celle-ci de ne pas repousser la présente occasion, et alla jusqu'à faire elle-même tous les arrangements préliminaires.

Donc, le 10 juin 1885, mademoiselle Célina Bardy épousa Mr. Pierre Vincent Valin, veuf depuis deux ans de dame Marie Angélique Talbot. Le mariage fut célébré dans la chapelle du Sacré-Cœur à Québec. Aussitôt les journaux de Montréal publièrent le paragraphe suivant :

" Une dépêche de Québec nous apprend le mariage de Mr. P. V. Valin, député de Montmorency aux Communes, et président de la Commission du Hâvre de Québec, avec mademoiselle Célina Bardy, fille unique de feu le Docteur Pierre Martial Bardy, fondateur et premier président de la Société Saint-Jean Baptiste, et en son temps, l'un des citoyens les plus importants de la vieille capitale. Mlle Bardy, personne douée d'une beauté rare et de toutes les qualités du cœur, est en même temps une intelligence d'élite qui a sa place dans notre petit groupe littéraire. Elle est membre de l'Académie des Muses Santonnes. Nos félicitations très cordiales et nos souhaits de bonheur aux nouveaux époux".

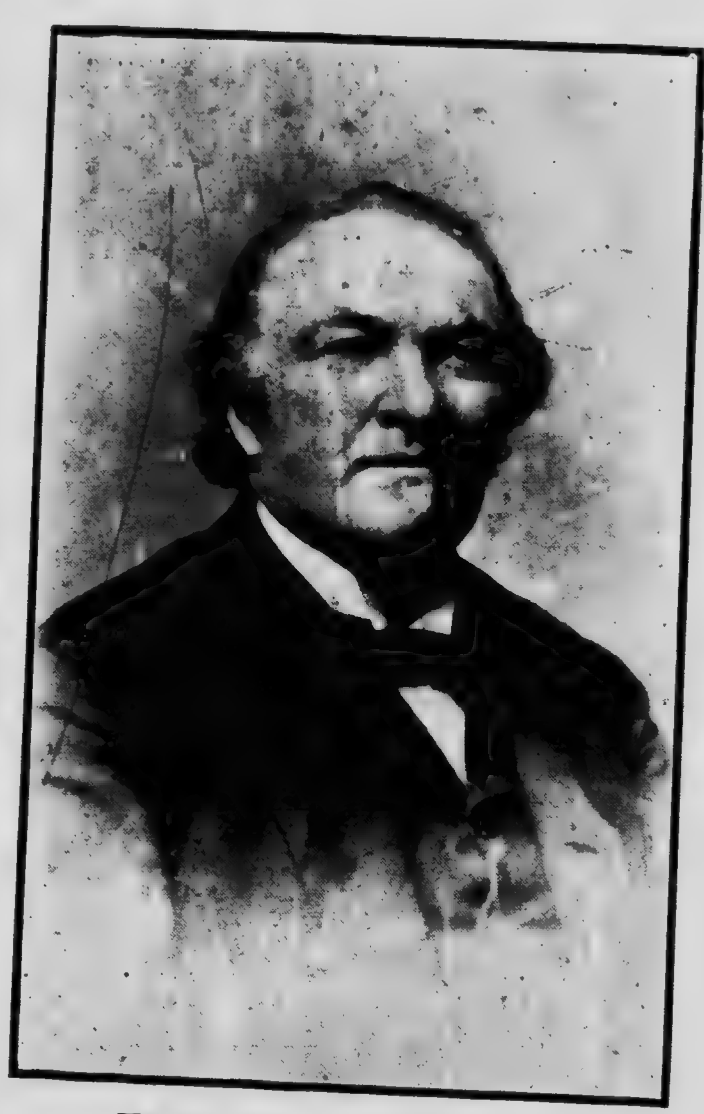
Quelques jours plus tard, le 17 juin au soir, pendant que l'hon. J. A. Chapleau exposait à la Chambre des Communes certaines résolutions concernant le chemin de fer du Pacifique, des applaudissements éclatèrent tout à coup du côté ministériel, et devinrent généraux dans toute la Chambre. D'abord, un grand nombre de personnes furent intriguées, faute de discerner la cause d'un tel enthousiasme ; les remarques actuelles de l'orateur n'étant guère de nature à faire battre

des mains, surtout du côté de l'opposition. On s'aperçut bientôt que les applaudissements étaient une salutation adressée à Mr Valin M. P., député de Montmorency, qui, de retour de son voyage de noces, revenait prendre sa place en Chambre. Mr Valin agréa le compliment par une respectueuse inclination ; et lorsque le silence fut rétabli, l'hon. Mr Chapleau, qui avait compris lui-même l'incident, félicita le héros de l'ovation en quelques phrases élégantes et appropriées, lui souhaitant, ainsi qu'à sa nouvelle épouse, toutes les joies de la félicité conjugale.

V

Mr Pierre Vincent Valin, né à Château-Richer, en 1827, était alors âgé de 58 ans. Il n'avait pas eu l'avantage d'une éducation classique ; mais par son instruction commerciale, par ses études privées, par ses talents et son énergie, il s'était élevé peu à peu jusqu'aux postes les plus en vue dans son comté et dans la ville de Québec. Il fut un bel exemple de ce qu'on est convenu d'appeler un "self-made man". Il s'occupa, fort jeune de la construction des vaisseaux, et ce fut là sa principale carrière. Il eut bientôt à son service de vastes chantiers faisant vivre à la fois plus de dix-huit cents hommes. Cela dura de longues années. Sa réputation d'armateur et de constructeur de navires devint européenne, on pourrait dire universelle. Il traversa plus de 60 fois l'Atlantique. Avec des vaisseaux de fort tonnage lui appartenant en propre, — les plus considérables du temps,—il exerça un immense trafic, et pénétra jusque dans les Indes, la Chine et le Japon.

En 1872, il fut élu échevin dans le quartier St-



MR PIERRE VINCENT VALIN

Roch. En 1874, en 1878, et en 1882, il fut élu membre de l'Assemblée Législative à Québec et membre du Parlement Fédéral à Ottawa. Il remplit en outre, pendant plusieurs années, la charge très importante et très honorable de président de la Commission du Hâvre de Québec.

Parmi les services publics qu'il a rendus au comté de Montmorency. il faut mentionner : le télégraphe reliant l'île d'Orléans à la terre ferme ; de nombreuses bouées et des phares pour guider la navigation ; le creusement du lit du fleuve entre la côte Beaupré et l'île d'Orléans ; la construction de quais considérables à Château-Richer, à Sainte-Famille et à Saint-François ; travaux divers pour lesquels il n'obtint pas moins de $80,000 du gouvernement fédéral.

Sous la présidence de Mr Valin, la Commission du Hâvre fit construire le superbe " Bassin de radoub " et la splendide " Jetée Louise," dont la cité de Québec s'énorgueillit à juste titre. La religion elle-même fut souvent l'objet de ses attentions et de ses munificences. Les églises de Saint-Roch, de Saint-Sauveur, de Château-Richer, de l'Ange-Gardien, ont plus d'une raison de lui être reconnaissantes. Que ne leur a-t-il pas donné ? Riches ornements, nappes d'autel et de communion, chapes, étoles, tapis, &c. &c. Le bois de la voûte de la grande église de Saint-Sauveur, en pin le plus choisi, a coûté à son généreux donateur, Mr Valin, la membrure de quatre de ses vaisseaux. Une cloche de 1100 livres a été présentée par lui à l'église de Château-Richer. La plus grosse cloche de l'église de l'Ange-Gardien est encore une de ses libéralités.

On voit par là que Mr Valin, aussi bon chrétien

que bon citoyen, faisait l'usage le plus magnifique de ses talents, de sa fortune et de son influence. Il fut tout à fait digne du respect, de la confiance, de l'estime et de la reconnaissance publique dont il fut amplement honoré, du reste.

Son mariage avec mademoiselle Bardy, célébré sous de si brillants auspices, aurait dû apporter aux conjoints de longues années de bonheur. Malheureusement à partir de ce jour heureux, Mr Valin ne vécut que douze ans. Il s'éteignit en 1897, dans la 70e année de son âge, après une longue et douloureuse maladie, au cours de laquelle il eut la consolation d'être soigné par sa digne épouse avec le dévouement le plus tendre, avec une patience et une charité qui ne se démentirent pas un instant.

VI

Madame Valin, deux ans après son mariage avait perdu sa mère. Et lorsque la mort lui eut enlevé son époux, elle se trouva, en quelque sorte, seule au monde ; car elle n'avait pas d'enfants. Elle n'avait, non plus ni frères ni sœurs ; étant fille unique du dernier mariage de son père, et tous les enfants du premier lit étant déjà disparus depuis longtemps.

Elle se condamna, dès lors, à une vie de réclusion plus complète que jamais, passant les hivers dans sa belle résidence de Saint-Roch, près de l'église, et les étés dans son joli " Castel Beau-Pré," situé en la paroisse de Château-Richer. Cette demeure princière qui réunit tous les agréments de l'art et de la belle nature, est un manoir superbe, embelli de splendides jardins, d'arbres fruitiers et d'ornement, de bosquets, de statues,



MADAME BARDY-VALIN

de fontaines jaillissantes, et même d'une petite rivière argentée coulant à l'est du castel et mêlant son poétique murmure au gazouillement des oiseaux.

A Castel Beau-Pré comme à St-Roch, madame Valin consacre sa vie à l'étude et à l'exercice de la charité. La littérature en général, la poésie en particulier, l'histoire et les beaux arts : voilà ce qu'elle aime le plus et ce qui fait l'objet de ses lectures comme de ses conversations. Son cercle d'amis est très restreint et très choisi : des gens de lettres avant tout ; de sorte que son salon, quelquefois par son cachet artistique et littéraire devient un véritable petit Rambouillet. Heureux ceux qui jouissent de ses entretiens et de sa correspondance ; car son esprit et son érudition, la finesse de son goût et la noblesse de son caractère, se manifestent d'une façon également aimable et admirable dans ses lettres comme dans ses discours. La grandeur de ses manières est en parfaite harmonie avec la grandeur de son âme.

C'est de sa résidence de St-Roch et de Castel Beau-Pré que madame Valin écrivit à une foule de personnes, à des amis, à des religieuses, à des infortunés, à des hommes du monde, à des ecclésiastiques, etc., une foule de lettres extrêmement remarquables par la pensée et par le style et qui ne sont pas un des moindres trésors contenus dans ses cartons. Sa correspondance est toujours noble, brillante, imprégnée de foi et de religion, toujours animée du plus vif désir de rendre service. Dans le chapitre deuxième, à la suite de la lettre de controverse qui fut écrite en 1876, on lira avec intérêt et profit un choix de lettres de piété et de charité, même de philosophie sociale, que madame Valin écrivit après son grand pèlerinage de jubilé à Paray-le

Monial et à Rome,—pèlerinage qui eut lieu en 1900, et dont il sera parlé plus loin.

En outre de ses jouissances littéraires, son bonheur est de faire du bien au prochain, de consoler l'infortune, de soulager la misère. Que de malheureux et d'indigents lui doivent le secours de ses aumônes ! Que de bonnes œuvres lui doivent l'encouragement de ses conbutions !

VII

En 1900, madame Valin, en compagnie d'excellentes amies, prit part au grand pèlerinage, organisé par Mr L. P. Rivet, de Montréal, ayant pour but d'aller gagner, à Paray-le-Monial et à Rome, les indulgences du Jubilé séculaire accordé au monde entier par le Pape Léon XIII. Sa véritable compagne de voyage fut mademoiselle Marie-Anne Hamel, fille de Mr l'avocat C. N. Hamel et nièce de Mgr T. E. Hamel, du Séminaire de Québec. Mais ce fut sa bonne fortune de rencontrer, parmi les pèlerins, de bonnes vieilles amies comme madame Adéline St.-Onge et madame Mary Ann Ryan de Montréal, avec qui elle et son assistante s'associèrent particulièrement pour toute la durée du voyage.

Les chapelains du pèlerinage étaient les Révérends Pères Jésuites Pichon et Kavanagh et le Rév. A. A. Labelle, curé de Aylmer, Pr. Québec Les prêtres étaient au nombre de 22, et les pèlerins y compris les prêtres au nombre d'une centaine. Le contingent de Québec, outre madame Valin et mademoiselle Hamel, se composait de MM. F. H. Caron, Arthur Drolet, N. Fortier,

Joseph Gauthier, Arthur Hardy, O. Picard, M. F. Poulin, L. F Roy, A. Racine et Cyrille Robitaille.

Les pèlerins partirent de Québec, le 2 juin, par le steamer " Vancouver." On visita en route l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie. On fut à Paray-le-Monial le 22 juin, à Rome le 5 juillet et à Lourdes le 17 juillet. Le retour s'effectua à différentes dates, au gré des voyageurs, dont plusieurs aimèrent à s'attarder quelque peu, soit pour revoir certains endroits, soit pour en visiter de nouveaux. Madame Valin et ses compagnes s'embarquèrent à Liverpool sur le steamer " Dominion" le neuf du mois d'août, pour la traversée de retour au pays.

Peu de personnes, surtout parmi les dames, sont généralement aussi bien douées et préparées que l'était madame Valin, sous le double rapport du talent et de la culture intellectuelle, à faire un tel voyage avec profit. Peu de personnes, pour la même raison sont aussi habiles que madame Valin à faire de leur voyage un récit intéressant et instructif, sachant à propos décrire les endroits, les monuments, les chefs-d'œuvre qu'elles ont visités. Il faut, dans le premier cas, un sens artistique très développé, avec des connaissances historiques très étendues ; et dans le deuxième, une capacité littéraire hors du commun. Sous ce double rapport, madame Valin était on ne peut mieux qualifiée.

Elle attacha un intérêt extraordinaire à tout ce qu'elle vit sur sa route, depuis Québec jusqu'à Rome, et depuis Rome jusqu'à Québec. Elle se passionna pour l'art, la religion et la belle nature. Elle prit des notes partout, puis envoya d'Europe en Amérique, à des amis,

dames et messieurs, de nombreuses lettres de voyage qu'on lira au chapitre troisième.

On verra que madame Valin, en 1900, n'avait rien perdu de ce style brillant, clair, incisif, avec lequel, vingt ans auparavant, comme il a été dit plus haut, elle défendait victorieusement la mémoire de son cher et vénéré père. Les lecteurs peuvent être sûrs de trouver, dans ce récit débordant de foi et d'érudition, de magnifiques pages propres à les intéresser, les édifier et les instruire.

VIII

En 1905, à l'occasion du 60e anniversaire de sa naissance, madame Valin fut honorée de la pièce de poésie que l'on va lire, pièce qui lui fut présentée et lue par l'auteur en personne, un ami respectueux, dans une fête intime à laquelle prirent part quelques autres amis de la vénérable sexagénaire.





Céline Bardy Valuy

âgée de 60 ans

Soixantieme Anniversaire
de naissance
A MADAME PIERRE VINCENT VALIN
née Célina Bardy

I

Vous qui, jetant parfois vos regards en arrière,
Croyez toucher bientôt le bout de la carrière
Où vous marchez depuis longtemps ;
Vous qui, déjà, sentez l'atmosphère froidie ;
Vous pour qui les rayons du soleil de la vie
Brillent déjà moins éclatants ;

Oh ! n'allez pas sitôt vous en faire une peine,
Comme si l'existence, et trop courte et trop vaine,
Pouvait désenchanter nos cœurs ;
Car plus nous avançons vers la mûre sagesse,
Plus nous thésaurisons de paix et de noblesse,
Et de vertus et de grandeurs.

De ces hauteurs, Madame, où vous êtes rendue,
Vous pouvez voir la foule, haletante, éperdue,
Qui court et s'agite à vos pieds ;
Et c'est déjà pour vous un motif d'allégresse
De songer que les bruits de l'ardente jeunesse
N'excitent plus que vos pitiés.

Votre œil est scrutateur, votre vue est profonde :
Même sans le vouloir, vous pénétrez le monde,
Vous en découvrez les erreurs ;
Et par votre équité, votre sens de justice,
Vous imitez le Dieu qui hait toute malice
Dans les esprits et dans les cœurs.

Par votre dévoûment, votre mansuétude,
Par des bienfaits nombreux payés d'ingratitude,
Vous l'imitez encore plus....
Faisant ainsi le bien, quel qu'en soit le déboire,
C'est là, n'en doutez pas, votre plus belle gloire,
D'aimer vraiment comme Jésus.

VI

Et puis, n'avez-vous pas l'aimable jouissance
De tous vos souvenirs de jeune âge et d'enfance,
De tout un passé qui revit ?
Que d'époques de joie encore ineffacées !
Que de bonheur, toujours, en ces douces pensées
Qui se pressent dans votre esprit !

Quelle est sur votre front cette vive auréole ?....
C'est la gloire d'un père, à bon droit votre idole,
Un père noble s'il en fut
Brilla-t-il seulement de noblesse ancestrale ?
Oh ! non ; car la grandeur de son âme idéale
Fut son naturel attribut.

Quels sont dans vos regards ces reflets d'énergie ?....
C'est la vigueur, la foi, d'une mère chérie,
Forte et bonne en sa dignité.
Vous les voyez toujours, ces parents pleins de charmes,
Répandant autour d'eux, pour sécher toutes larmes,
Les bienfaits de leur charité.

Pourquoi tressaillez-vous ? Ah ! c'est que votre père
Fit naître dans Québec cette œuvre si prospère :
La " Société de Saint-Jean " ;
Puis au champ d'Abraham, en dépit des entraves,
Dressa pour son pays le " Monument des Braves "
Dont il fut l'âme et l'artisan.

Quels transports d'allégresse en votre âme fervente,
Le jour où la patrie, enfin reconnaissante,
Cria : " Gloire au Docteur Bardy ! "
Le jour où cette voix, forte et respectueuse,
Retentit dans les rangs de la foule pieuse :
" Notre Fondateur, le voici ! "

Et l'époux bien-aimé, de carrière honorable,
Qui rendit votre sort encor plus agréable,
Vous ne l'oubliez pas non plus ;
Non plus tant d'amis chers dont s'exalte votre âme....
Quoi de plus consolant qu'un passé qui proclame
Tant de bonheur et de vertus ?

Vous souvient-il, enfin, de ce noble voyage
Que vous fîtes naguère, en saint pèlerinage,
Vers tant d'immortelles cités :
Paray-le-Monial, Lourdes miraculeuse,
Et Rome la divine, à jamais radieuse
De ses catholiques beautés ?

Votre cœur bat encore en pensant au Saint-Pere
Qui voulut exaucer votre ardente prière
Et vous combler de ses faveurs ;
En songeant à la grotte où vous fûtes guérie ;
En revoyant Jésus, et la Vierge Marie,
Objets de si grandes ferveurs !

III

Comme un oiseau martyr, qui de l'aigle est la proie,
Votre cœur aurait-il, oubliant toute joie,
Connu l'étreinte du malheur ?
N'auriez-vous pas souffert au cours de votre vie ?
Parfois, n'auriez-vous pas vidé jusqu'à la lie
D'amers calices de douleur ?

Oui, l'aigle a déchiré la joyeuse colombe !....
Oui, quand vous avez vu descendre dans la tombe
Un père, une mère, un époux ;
Quand vous avez tremblé pour la douce mémoire
De ce père si digne et d'honneur et de gloire,
Ce furent de terribles coups !

Pour ces tourments, que votre *alleluia* résonne !
Avec de tels fleurons se tresse la couronne
D'éternelle félicité.
Quels motifs de courage et de ferme espérance !
Là-Haut, près de Jésus, le Roi de la souffrance,
Vous régnerez avec fierté.

Vous pouvez donc jouir de l'avenir lui-même,
En songeant nuit et jour à ce Dieu qui vous aime
Et que vous aimez de tout cœur.
Plus vous vous détachez des êtres de la terre,
Plus votre âme s'élève au delà du mystère,
Vers le Ciel promis au vainqueur.

Le mystère, qu'est-il ? Oh ! c'est l'instant suprême
Où, futur papillon, dans une paix extrême,
La chrysalide enfin s'endort....
Ainsi dormirons-nous, avec la certitude
De renaître aussitôt dans la béatitude,
Puisque la vie est dans la mort !

IX

En 1906, madame Valin qui, les deux hivers précédents, avait souffert de graves attaques de pneumonie, et qui, craignait que l'hiver suivant ne lui apportât une recrudescence peut-être fatale de cette maladie redoutable, prit le parti de s'en aller au loin, dans un climat sec et chaud, pour y passer au moins une année.

Où aller ?.... Elle opta pour l'Afrique, étant sous l'impression que le climat d'Alger, capitale de l'Algérie, était précisément celui qui lui conviendrait le mieux. Elle était bien aise, d'ailleurs, de se trouver là, dans l'été de 1907, afin de pouvoir assister à l'ordination à la prêtrise, chez les Pères Blancs, du Père Eugène Déry, fils d'un de ses amis d'enfance, le juge Déry de Québec. Elle partit donc de sa ville natale pour Alger, le dernier dimanche du mois d'août. On lira le récit de ce voyage en Afrique au chapitre quatrième de cet ouvrage.

Partie de Québec le 26 d'août, notre voyageuse arriva à New-York le lendemain. Deux jours après, le 29, elle s'embarquait sur le paquebot "Slavonia" de la ligne Cunard. Elle toucha à Gibraltar le 9 septembre. De là, n'étant qu'à quatre heures de distance de Tanger, elle céda à la tentation de faire connaissance un peu avec le sol marocain. C'est pourquoi nous la voyons à Tanger durant sept jours, étudiant les mœurs des habitants de cette ville, et gémissant sur l'infortuné sort de ces âmes agonisantes, enlacées dans les filets du mahométisme.

Enfin, le 16 septembre, elle arriva à Alger, après avoir joui d'une splendide navigation, par une brise délicieuse, ayant été absolument indemne de toute per-

turbation physique, tant sur la Méditerranée que sur l'Atlantique.

Le séjour à Alger augura bien pour madame Valin ; car elle fut enchantée de la ville, de la nature et du climat qui était alors dans toute sa gloire. Elle en éprouva un bien-être tel qu'elle se crut rajeunie de vingt ans. Mais elle devait bientôt connaitre, par expérience, les inconvénients du climat d'Alger, pendant l'hiver, la saison des pluies. A cette époque, en effet, l'humidité et la fraîcheur envahissent les maisons qui, n'étant réchauffées artificiellement par aucune espèce de calorifères, deviennent plus ou moins désagréables et malsaines.

Il en résulta, pour madame Valin, des crises de rhumatisme et de grippe qui, s'ajoutant aux langueurs de la nostalgie, lui furent une cause de souffrances pendant plusieurs mois. La santé parfaite, fruit d'un climat parfait, ne lui revint que lorsque le soleil eut enfin repris victorieusement ses ardeurs estivales.

Le chapitre quatrième contiendra la description de tout ce que vit notre pèlerine en Afrique, principalement à Tanger, Alger, Tunis, Carthage et Constantine.

En revenant d'Afrique, madame Valin passa par l'Espagne, revit la France et l'Angleterre. Elle visita Barcelone, demeura plusieurs jours à Lourdes, explora les grottes de Bétharram ; s'arrêta à Paris et à Londres et se retrouva enfin chez elle à Québec, dans la dernière semaine de septembre.

On trouvera au chapitre cinquième de fort belles correspondances relatives à Barcelone, à Lourdes et aux grottes de Bétharram.

Ainsi donc :

Premier chapitre : choix de poésies de mademoiselle Célina Bardy ;

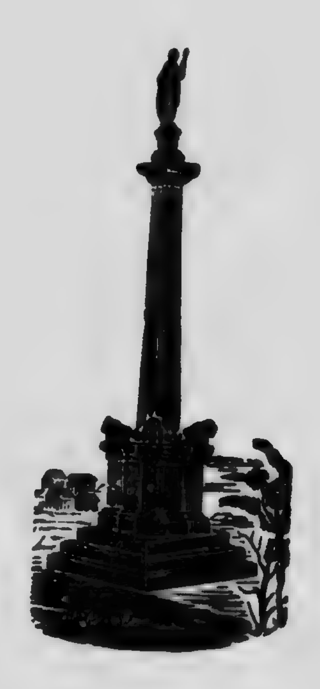
Deuxième chapitre : un recueil de ses lettres, parmi les plus remarquables ;

Troisième chapitre : le récit de son voyage en Europe ;

Quatrième chapitre : le récit de son voyage en Afrique ;

Cinquième chapitre : supplément à son voyage d'Europe.

UN AMI.





CHAPITRE PREMIER

POÉSIES

ARTICLE PREMIER

ADMISSION A L'ACADÉMIE DES MUSES SANTONNES.



On peut voir, dans la " Vie du Docteur Pierre Martial Bardy ", la dette de respectueuse et amicale reconnaissance qu'avait contractée mademoiselle Célina Bardy envers le poète J. A. Bélanger, pour les services considérables qu'il eut l'obligeance de lui rendre, dans la réhabilitation de la mémoire de son père comme fondateur de la Société St-Jean-Baptiste de Québec et principal artisan du " Monument des Braves " érigé sur le chemin Sainte-Foy, en l'honneur des héros canadiens de 1760.

En 1884, Mr J. A. Bélanger fut reçu membre de l'académie des Muses Santonnes de Royan, France,— académie célèbre à laquelle ont appartenu la plupart de nos principaux littérateurs, entre autres Messieurs L. H. Fréchette, William Chapman, Pamphile Lemay, Fiset, Poisson, Huot, Caouette, &c Dès que mademoiselle Bardy eut appris l'admission de Mr Bélanger, elle se hâta de le féliciter par la lettre suivante :

Québec, 12 avril 1884.

Cher Monsieur et bon ami.—Je vois avec cette vive satisfaction qu'éprouvent les amis sincères, ainsi que les admirateurs du talent, l'honneur justement mérité qu'une institution de compétence indéniable vous a décerné, en faisant céder sur votre passage les portes difficiles de son brillant sanctuaire.

Et si, en osant vous congratuler, ma chère bonne mère et moi, nous vous paraissons téméraires, n'en accusez que notre ancienne amitié, et la reconnaissance de celle qui, pour aucune considération, ne voudrait être la dernière rendue à son devoir, envers le plus obligeant des amis ; quoiqu'en réalité, elle sente ne mériter que la dernière place dans l'éclatante série de félicitations en tous points dignes de votre mérite, qui ont dû, à l'envi, vous prodiguer leurs hommages, à l'occasion de votre entrée glorieuse dans cette importante académie des Muses Santonnes.

C'est donc avec infiniment de plaisir que nous constatons le discernement remarquable de l'Académie, dans le choix intelligent qu'elle sait faire de ses membres. Et nous nous réjouissons de ce que, tout en faisant l'éloge de votre talent, la distinction honorifique, dont vous êtes l'objet, soit de nature à vous venger de tous les ennuis qu'ont pu vous causer, dans le passé, la jalousie et la malveillance de certains détracteurs qui, ne pouvant s'élever à aucun degré dans l'admiration de leurs concitoyens, s'évertuent à la tâche de rabaisser les autres à leur propre niveau.

Avec considération et amitié,

Votre très humble et très reconnaissante,

Célina Bardy

P.S.—En temps opportun, n'oubliez pas, s'il vous plaît, la mémoire vénérée de mon noble père ; et je vous en bénirai toujours de tout mon cœur.

C. B.

RÉPONSE DE MR BÉLANGER

Ma bonne amie,—Je viens de recevoir votre lettre du 12 du courant. Pour y répondre, je commence, tout de suite, par ce qui doit vous intéresser le plus. Soyez certaine que votre bon père a laissé en mon cœur un souvenir impérissable.

L'estime qu'il semblait m'avoir vouée eût été suffisante pour me le faire rappeler avec plaisir et me faire dire : Hélas ! pourquoi ceux que l'on aime nous quittent-ils sitôt sur le chemin de la vie ? Son estime pour moi eût suffi à me le rappeler,—avec ce plaisir mêlé d'amertume qu'on ressent au souvenir des morts aimés,—quand même je n'aurais pas eu pour amie son enfant chérie, qui sait si bien le faire apprécier dans le tendre amour qu'elle a toujours montré pour lui, et qui, aujourd'hui, s'est attachée si vaillamment à la protection de sa mémoire ! Je vous admire trop dans votre amour filial, pour que je vous oublie jusqu'à oublier votre père. Soyez-en sûre, l'ami S.... est bien prévenu de mon estime pour vous, pour votre bonne mère et pour tout ce qui a trait à la mémoire du père chéri, objet de votre sollicitude.

Je vous remercie, vous et madame votre mère, des félicitations que vous m'avez adressées à l'occasion de mon élection comme membre de l'académie des Muses

Santonnes de Royan, France. Je vous avoue que j'étais loin de m'attendre à cet honneur, après avoir été si maltraité par quelques-uns de mes compatriotes. C'est une compensation qui me console, puisqu'elle fait plaisir à mes amis.

Mes hommages, s. v. p. à madame votre mère, et veuillez agréer, mademoiselle, l'expression des sentiments distingués de

Votre ami,

J. A. BÉLANGER.

Or, mademoiselle Bardy était poète elle-même. Mr Bélanger le savait bien. Dès qu'il fut élu, il pensa,—mais sans en rien dire à sa jeune amie, afin de lui causer une grande surprise en cas de succès,—à la faire élire elle-même, en envoyant la preuve de ses mérites avec sa propre recommandation. Il réussit. Voici en quels termes il annonça la bonne nouvelle à la nouvelle élue.

Ottawa, 20 octobre 1884.

Ma chère amie, *mon confrère*,—Vous avez été élue vous-même comme membre de l'académie des Muses Santonnes. Je viens de recevoir le Bulletin qui vous nomme. Bravo ! J'ai ce que je voulais ! Votre *Novembre*, que je m'étais permis d'envoyer, paraît dans le No de septembre. C'est un peu anticipé ; mais enfin....

Voici ce que j'envoie, ce matin, au *Courrier du Canada*, de Québec :

" Mademoiselle Célina Bardy, de St-Roch de Québec, fille de feu le Dr P. M. Bardy, fondateur de la Société St-Jean-Baptiste de Québec, vient d'être élue

membre titulaire de l'académie des Muses Santonnes de Royan, France. Nos compliments sincères à la nouvelle académicienne."

Si vous n'avez pas encore reçu votre Bulletin, n'en soyez pas inquiète : il viendra sans doute avec les numéros parus depuis le commencement de l'année.

Veuillez présenter mes hommages à madame votre mère, et croyez moi

Votre ami dévoué,

J. A. Bélanger.

Aussitôt, la bonne nouvelle se répandit comme une traînée de poudre ; le *Courrier du Canada* la publia le premier, dans les termes de Mr Bélanger ; et une foule de journaux dans le pays s'empressèrent de la reproduire avec toute espèce de variantes. Citons parmi les journaux français : le *Nouvelliste*, le *Canadien*, l'*Evénement*, &c ; et parmi les journaux anglais : le *Mercury*, le *Chronicle*, le *Budget*, de Québec, le *Witness* de Montréal, &c.

Plusieurs avaient fait la juste remarque : " Ceci fait honneur au Canada."

Mademoiselle Bardy n'avait pas attendu ce concert de louanges, de la part des journaux, pour exprimer à Mr Bélanger son émotion et sa reconnaissance. Elle s'était empressée de lui écrire en ces termes :

Québec, 22 octobre 1884.

Cher bon ami et bien aimable confrère,—Si vous avez voulu faire œuvre de surprise, vous avez parfaitement réussi, auprès des Muses françaises d'abord, et auprès de moi surtout. Puisque c'est fait, je n'ai qu'à me résigner, qu'à vous remercier et qu'à m'accommoder le mieux possible de ma nouvelle dignité, afin de n'en paraître pas trop indigne.

J'ai reçu, en même temps que votre charmante note, le Bulletin des Muses Santonnes ; et j'ai eu le plaisir bien vif de constater, non seulement que vous êtes satisfait et joyeux du résultat obtenu, mais encore que cet honneur, dont je vous suis redevable, aura pour effet de préconiser davantage la mémoire du fondateur de la société St-Jean-Baptiste de Québec, en donnant par ces mots : "fille du Dr Bardy," un nouveau relief au nom du Dr Bardy lui-même.

C'est l'essentiel.

Ma chère mère vous remercie avec empressement, et du fond de son cœur maternel, de l'intérêt, marqué au coin de la plus exquise délicatesse, dont vous ne cessez d'honorer sa fille. Et moi, cher confrère, je vous félicite d'avoir réussi, au delà de toute attente, dans cette entreprise qui eût certainement désespéré tout autre solliciteur moins énergique et moins charitable que vous. Je vous admire grandement, aussi, pour la manière gracieuse dont vous avez procédé en cette affaire.

Je vous sais gré, et je vous remercie particulièrement, d'avoir pensé à me faire le bien sensible plaisir de rappeler, avec tant d'à-propos, le nom du cher fondateur de la Société Nationale de Québec, dans votre information au *Courrier du Canada*.

Merci, cher ami, de votre amitié, aussi bonne et distinguée que véritablement sincère. Je la place au premier rang dans mon cœur; vous offrant en retour celle de cette chère mère et la mienne; cette dernière de peu de valeur, il est vrai, mais qui ne le cédera jamais à la vôtre, ni en dévouement, ni en sincérité, ni en durée.

Avec la plus haute considération et la plus franche gratitude,

Votre sincèrement obligée,

CÉLINA BARDY.

Mademoiselle Bardy était bien à sa place dans l'académie des Muses Santonnes. En 1886, un correspondant canadien, écrivant à "L'Indépendant" de Charente-Inférieure, France, numéro du 18 septembre, mentionnait, parmi les poètes les plus remarquables du Canada, le nom de mademoiselle Bardy à côté de ceux de Honoré Fréchette et Pamphile Lemay, avec cette piquante réflexion: "tant il est vrai que le beau sexe, avec une âpreté inouïe, se dispute les hommages qu'on accorde à ceux qui montent sur le Parnasse."



ARTICLE DEUXIEME

POÉSIES DÉJA PUBLIÉES

Les cinq pièces de cet article eurent l'honneur d'être publiées dans le Bulletin de l'académie des Muses Santonnes, en 1884 et 1885.

I

JE PENSE A TOI

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE CHÉRI

Quand la pervenche timide,
Du soleil craignant l'ardeur,
Sous quelque feuillage humide,
Aux regards cache sa fleur ;

Quand la nuit cède à l'aurore
Char et sceptre, à son départ ;
Quand le jour argente ou dore
Ciel, terre, de toute part ;

Quand, à peine frémissante,
La feuille semble dormir,
Sous l'haleine caressante
Du tendre et léger zéphyr ;

Quand la rose printanière
Revêt ses plus beaux atours ;
Quand, spectacle funéraire
Vient l'automne aux tristes jours ;

Quand Phébé capricieuse
Réjouit le firmament ;
Quand l'onde mystérieuse
Devient un cristal charmant ;

A toi je pense !—Ta mémoire
Est ineffaçable en moi ;
Car mon bonheur et ma gloire,
O père ! c'est toujours toi !

II

NOVEMBRE

Froid novembre, aux nuages sombres,
Ton nom me remplit de terreur !
Aimer ton ciel avec tes ombres ?....
Autant vaudrait aimer l'horreur.

Par toi l'azur change de teinte ;
Le ciel devient livide ou noir....
Et Borée, en scandant sa plainte,
Nous inspire le désespoir.

Tu nous apportes les orages ;
Et tu déchaînes l'aquilon,
Avec la mort et les naufrages
Sur tous les points de l'horizon.

Hélas ! ta précoce vieillesse
Semble n'aimer que les débris
De tout ce qu'octobre nous laisse
De gazon, d'arbustes fleuris.

Le fruit tardif que Dieu nous donne,
Flétri par ton souffle acéré,
N'est plus des cieux la douce aumône
Pour le pèlerin altéré.

En vain l'onde, luttant d'audace,
Soulève avec force ses flots :
Tu la vaincs : en miroirs de glace
Tu transformes toutes les eaux.

Ton froid s'attaque à toute sève,
A toute source de parfums :
Au jardin, au champ, à la grève....
Ton nom est bien : Mois des défunts !

Mois cruel, aux nuages sombres,
Ton nom me remplit de terreur !
Aimer ton ciel avec tes ombres ?....
Autant vaudrait aimer l'horreur !

III

CLAIR DE LUNE EN DÉCEMBRE AU CANADA

Quand la lune, soudain, montant vers l'Empyrée,
Vient éclairer la terre et la voûte éthérée,
Les étoiles qu'on voit scintiller dans l'azur
Ont bien, toutes, là-haut, leur rayonnement pur ;
Mais plusieurs, au passage éclatant de leur reine,
Se voilent par respect et ne brillent qu'à peine.

Le flot calme du fleuve, (où l'astre lumineux
Mire sa blanche face à la blanche prunelle),
Réflète aux alentours la clarté qui ruisselle
En faisceaux de rayons doux et volumineux ;
Et le croissant d'argent, qui perce les nuages,
Offre, à nos yeux ravis, de fèeriques mirages.

L'onde, les prés, les bois, les bosquets, les côteaux,
Nous enchantent, l'été, par les tableaux sans nombre
Qu'y sait tracer la lune, à l'heure où s'étend l'ombre ;
Mais plus charmants, l'hiver, paraissent les manteaux
De neige ou de verglas, que sa vive lumière
Etoile ou diamante en habile ouvrière.

Plus attrayant le fleuve : il devient un glacier ;
Il transforme sa vague en arène solide ;
Le patineur y court sur sa lame rapide ;
Le traîneau, sous l'élan d'un agile coursier,
Y fait, sous les regards de Phébé, l'allégresse
Des vieillards, des enfants, de l'ardente jeunesse.

Qui pourrait contempler, sans vive émotion,
Les spectacles d'azur, d'argent, d'or et d'opale
Qu'un ciel clair avec lune, en sa grandeur, étale ?
Qui ne verrait de Dieu l'amour, l'attention,
Dans cette aimable reine exerçant son empire
Sur nos splendides nuits que l'univers admire ?



IV

UN LEVER DE SOLEIL EN JUIN

Le lever du soleil, c'est l'heure des hommages
Que la création adresse à l'Eternel :
Aussi, que de beautés, que de vives images,
Offre aux contemplatifs cet instant solennel !

On ne peut se lasser de voir la renaissance
Des verdures, des fleurs, dont le panorama
Nous rappelle l'Eden où la Toute-Puissance,
Avec profusion, tant de splendeurs sema.

Divine est la vertu de la terre féconde :
Le travail de Dieu gît sous le travail humain :
Pour la nature, l'art est la force seconde ;
La première, partout, c'est du Très-Haut la main.

Lorsque, dans un ciel bleu, l'éclatante lumière,
Centuplant ses rayons, forme mille réseaux
Qui glissent doucement sur la campagne entière,
Et charment nos regards des plus riants tableaux ;

Quand les blanches vapeurs, que la gentille aurore
Semble suspendre aux monts du lointain Orient,
Forment ces points nacrés qu'embellissent encore
Les lames de vermeil d'un soleil souriant ;

Lorsque, dans le vallon, s'avive le feuillage
Dont la brise altérée aspire la moiteur ;
Quand l'écho du ruisseau fait retentir la plage,
Pour louer doublement le Divin Créateur ;

Lorsque bois et forêts, où tant de nids palpitent,
Rivières, lacs profonds, où court un flot houleux,
Pour adorer le Maître à haute voix invitent
Tout être qui respire à chanter avec eux ;

Quand, dès le point du jour, alors que la corolle
A senti le besoin d'une douce chaleur,
Nous apparaît Phébus, dans son sublime rôle,
Prodiguant ses rayons à l'amoureuse fleur ;

Et qu'à l'envi chacune exhale son doux baume,
Son encens le plus pur vers le Céleste Amour ; . . . .
Comme l'on prise peu les chefs-d'œuvre de l'homme ! . . . .
Ceux que Dieu fait pour nous sont si grands chaque jour !

Dans sa vive allégresse et sa grâce ingénue,
Alerte, satisfait des splendeurs de l'été,
L'oiseau chante partout ; et sa note insinue
Au cœur du laboureur l'enivrante gaîté.

L'abeille industrieuse, en nos ruches éclose,
Visite les jardins, les vergers et les champs,
Et butine les sucs dont elle nous compose
Les rayons de son miel, avec des soins touchants.

La fourmi que l'orage a fait blottir, la veille,
Sous un brin de gazon, une feuille de thym,
Sent l'air se réchauffer ; son ardeur se réveille ;
La voilà qui prend part aux gloires du matin.

Que l'on admire alors la sublime nature !
Que l'on aime Celui qui la créa pour nous !
L'éclat qu'elle fait prendre à la simple bouture
Devrait, seul, forcer l'homme à tomber à genoux.

Tes spectacles sont grands et remplis de délices,
O nature !.... Ton baume, et si doux et si pur,
Tu le répands à flots, par milliers de calices,
Pour en saturer l'air, le nuage et l'azur !

Daigne, de ces flots purs, qui chassent l'amertume,
Remplir aussi nos cœurs. Fais qu'avec les heureux,
De bonheur et d'espoir notre âme se parfume....
O nature ! O soleil ! restez-nous généreux !



V

LA COUR D'APPOLLON

Il est une colline
Dont le versant s'incline
Vers le sacré vallon.
Elle est dans la Phocide :
A son sommet réside
Le divin Apollon.

Le doux fils de Latone,
Sur cette cime, donne
Audience aux neuf sœurs,
Dont la troupe, embellie
Par l'eau de Castalie,
Fait du dieu les douceurs.

Chacune, dans sa sphère,
Rend service à la terre,
Par des soins précieux.
"Uranie," avec grâce,
Surveille, dans l'espace,
Le système des cieux.

"Clio" grandit, acclame
Le conquérant ; proclame
Ses hauts faits et ses lois.
Son stylet, dans l'histoire,
Burine la mémoire
Des empires, des rois.

" Calliope," en son hymne,
De majesté sublime
Et d'un accent tonnant,
Peint, avec éloquence,
Des héros la vaillance,
Le courage étonnant.

La badine " Thalie "
Fait rire à la folie,
En sachant attaquer
La fraude, la malice,
Ou tout autre artifice
Qu'elle aime à démasquer.

De myrte couronnée
Et de roses ornée,
" Erato," dans ses chants
Qu'accompagne sa lyre,
De l'amour nous inspire
Les suaves accents.

" D'Euterpe " bucolique
L'instrument angélique
Comme elle, est immortel;
Sa note, douce ou forte,
Nous calme ou nous transporte
Jusqu'au septième ciel.

De nos cœurs " Melpomène,"
En nous disant sa peine,
Se plaît à s'emparer;
Et,—dicton populaire,—
Plus elle sait nous plaire,
Plus nous savons pleurer.

L'aimable " Terpsichore "
Qui de fleurs se décore,
Ne rêvant qu'enjouement,
Nous enseigne la danse,
En battant la cadence
Sur son humble instrument.

La douce " Polymnie,"
Dans sa grâce infinie,
Nous enseigne la fleur
De toutes les figures,
Expressives et pures,
De joie ou de douleur.

Les neuf sœurs, à nuit close,
Quand sur terre on repose,
Et qu'au Parnasse on dort,
Vont, dit-on, d'Hippocrène
Jouer à la fontaine,
S'ébattre en ses flots d'or.

Là, de la poésie
L'arôme d'ambroisie
Leur enivre le cœur....
Apollon les enchante,
Et chacune le chante
Par des motets en chœur.

Le monde qui sommeille,
A leurs chants se réveille,
Comme elles, veut chanter....
Mais les Muses Santonnes,
Seules, dans leurs colonnes,
Savent les imiter.

ARTICLE TROISIÈME

POÉSIES INÉDITES

Ce recueil débute par une jolie pièce de *jour de l'an* de mademoiselle Bardy à son père et à sa mère. Mademoiselle Bardy, alors âgée de quinze ans, en était à ses premiers essais. Elle étudiait encore chez les Ursulines, lorsqu'elle composa cette petite pièce, qui révélait déjà son talent poétique et promettait même beaucoup pour l'avenir.



A MES BIEN-AIMÉS PARENTS, POUR LE 1er JANVIER 1861

Si nous voyons les champs se revêtir de fleurs,
Quand le printemps béni vient rendre à la nature
Sa beauté, ses parfums et ses riches couleurs,
Nous pouvons bien encor,sans gazon ni verdure,
Cueillir ici des fleurs, dans la froide saison ;
Car aux fêtes d'amour et de religion,
L'âme s'épanouit et fleurit sans mesure.

Après Noël joyeux, voici le *Jour de l'An*,
Où tout n'est que plaisir, sainte réjouissance,
Pour le cœur dévoué, pour le pieux enfant,
Qui sait donner essor à sa reconnaissance....
Toujours comblé de biens par ses parents chéris,
Leur voulant, à son tour, les dons les plus exquis,
Il implore pour eux l'aimable Providence.

Oui, bien-aimés parents, à Dieu vont mes souhaits,
Pour que, jusqu'à la fin, vos nombreuses années
De joie et de bonheur soient toujours couronnées,
Et que les noirs soucis ne les troublent jamais......
De votre Célina, qui veut en tout vous plaire,
Voilà le vœu constant et l'ardente prière....
Puissent vos cœurs charmés en être satisfaits !



PRIÈRE

A UN AMI MALADE ABSENT

(Imitation de Sully Prudhomme.)

Si vous saviez combien l'absence
Est chose triste à l'amitié,
Vous n'auriez pour moi qu'indulgence
Et que pitié.

Si vous saviez à quelle crainte
L'ami qui reste est exposé,
Vous pourriez voir, en cette étreinte,
Mon cœur brisé.

Si vous saviez, dans la souffrance,
Comme il est bon de partager,
Vous laisseriez ma bienveillance
Vous soulager.

Si vous saviez toute la peine
Qu'on a pour un ami souffrant,
Vous m'écririez, chaque semaine,
Un mot bien franc.

Mais vous savez toute la joie
Qui suit les chagrins oubliés :
Reprenez donc vite la voie
De vos foyers.



LA BELLE INDÉPENDANTE

La belle indépendante, assise à sa fenêtre,
Vit accourir l'Amour.... L'écartant de la main,
Elle lui dit : " Monsieur, à quoi bon vous connaître ?
Vous pouvez lestement passer votre chemin. "

Nullement confondu, le petit dieu s'approche,
Et commence à vanter le charme de ses biens,
Disant : " Mademoiselle, il faut un cœur de roche
Pour ne pas désirer les trésors que je tiens. "

Mais elle répondit : " Fi de cette pensée !
Car mon indépendance est un bien sans pareil ;
A l'idéal tout pur mon âme est fiancée ;
Rien n'égale pour moi les baisers du soleil!"

L'Amour, à tout hasard, lui décoche une flèche :
Si bien connaissait-il ces sortes de façons !....
" Dans ton cœur amolli ce trait-là fera brèche,—
Lui dit-il en riant,—et maintenant, passons ! "

A peine eut-il passé, que la vierge, attendrie,
Aurait voulu lui dire : " Hélas ! qu'avez-vous fait ?
Je soupire, je pleure ; et tout autre est ma vie
Depuis que vous m'avez mis au cœur un tel trait ! "



A UNE JEUNE FILLE

LÉGÈRETÉ DU JEUNE AGE

O papillon volage, orgueil de la prairie,
Qu'ils sont beaux les zigzags de ton aile fleurie !
Tu traces dans les airs des sillons éclatants !
Mais en toi le caprice aux attraits se marie ;
Car ton vol n'est toujours qu'une bizarrerie,
Et tu n'arrêtes point, si ce n'est par instants....
Ce tableau, jeune fille, est une allégorie :
J'y vois ta gaité folle et ta coquetterie,
Ton cœur insatiable et tes goûts inconstants !



ACROSTICHE

A MADEMOISELLE JEANNETTE DESJARDINS, FILLE DU DR HENRI DESJARDINS, CÉLÈBRE OCULISTE DE MONTRÉAL

J eannette, le secret du bonheur, en ce monde,
E st de vivre toujours sous le charme de Dieu.
A dorable est pour nous sa présence en tout lieu....
N e le voyez-vous point dans son œuvre féconde ?
N 'est-il pas à l'autel ? au Ciel ? dans l'univers ?....
E levons donc vers lui nos désirs les plus chers,
T out comme les parfums s'exhalant du bocage,
T out comme les oiseaux montant vers le nuage,
E lèvent constamment leurs hommages divers.

ACROSTICHE

A MADEMOISELLE CÉLINIE MARIER, ÉMINENTE CANTATRICE ET MAITRESSE DE CHANT, DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Non, jamais voix humaine, adorable en sa grâce,
Impétueuse, ardente, en gamme haute ou basse,
N'exhala chants plus beaux.... Avec cela, chez toi,
Incomparable artiste, on goûte cette foi,
Et cet amour de Dieu, devant qui tout s'efface.



ALGER N'EST PAS QUÉBEC

UN BRIN DE NOSTALGIE

ÉCRIT A ALGER EN 1907

I

Alger, non, tu n'es pas Québec, ma ville altière ;
Soleil de l'orient, tu n'es pas mon soleil ;
Et toi, terre africaine, as-tu rien de pareil
Au pays bien-aimé dont mon âme est si fière ?

Quand j'ai les yeux fixés sur ton panorama,
Mon esprit est distrait ; je m'arrête, immobile ;
Et je ne vois plus rien ; car ma pensée agile,
Par de là mers et monts, s'envole au Canada.

A tout objet nouveau qui vient frapper ma vue :
Au vaisseau qui fend l'onde, à l'oiseau qui fend l'air,
A l'astre qui gravite, au zéphir, à l'éclair,
Au nuage du ciel, je dis, de voix émue :

Parle : d'où viens-tu, bel oiseau ?
D'ou viens-tu, rapide vaisseau ?
Astres, zéphirs, éclairs, nuages,
Venez-vous de mon cher pays ?
M'apportez-vous quelques messages ?....
Des souvenirs de mes amis ?....

II

Attentive, j'écoute.... Hélas ! nulle réponse
Ne flatte mon ouïe et ne touche mon cœur....
J'éprouve tout au plus, un semblant de bonheur,
Si l'écho me rapporte un mot que je prononce.

Alors, je me souviens que le climat d'Alger
Doit être le sauveur de ma santé fragile :
Triste, je me résigne au besoin qui m'exile ;
Etrangère je reste à ce ciel étranger !

Soleil éblouissant de la chaude Algérie,
Tes effluves me sont un regain de santé,
Une source de joie, un bain de volupté ;
Mais rien de tes splendeurs ne me vaut ma patrie !

Revenez donc toujours heureux,
Vous qui cherchez, sous d'autres cieux,
Un peu de vie, un peu de force....
Oh ! puissiez-vous, sollicités
Par les attraits de cette amorce,
N'être jamais désenchantés !



CHAPITRE DEUXIEME

LETTRES

I

LETTRE DE CONTROVERSE

A UN ANGLAIS PROTESTANT QUI AVAIT OSÉ FAIRE DU PROSÉLYTISME AUPRÈS DE MLLE BARDY

Quebec, October 9th 1876.

Dear Sir,

Your lengthy and earnest letter, dated on the first instant, has proved a rather unkind reply to my humble notes of Sunday last. It seems to me that you are laboring under certain prejudices and dislikes against the Catholics, the catholic doctrine and the Catholic Church.

With all the calm and the charity that become such a sacred topic, I will venture to make a few remarks as a rejoinder.

First of all, allow me to declare that, prostrate at the feet of our Lord Jesus Christ, I constantly pray, as earnestly as I can, that the reign of despotism,—despotism of any kind,—be broken up and scattered to the winds, by the almighty breath of God, who, I suppose, has not in vain given us truth and light from above, stating that these gifts shall deliver us from every bondage, and make us free.

I contend, however, that you, Protestants, have no freedom at all, and exercise a damnable despotism, when with no guarantee of possessing truth and light, you not only adhere to your individual opinions, but still endeavor to pass them off to others as the true gifts of God. I contend that we, Catholics, alone, enjoy the freedom of the sons of God, and exercise a legitimate zeal in adhering to our faith and endeavoring to spread it abroad, because we have the fullest possible guarantee that we possess the real heavenly gifts.

You pretend you are like a king over your Bible and personal opinions. That is to me a new feature in Protestantism; and I am driven by it to the utmost pitch of wonderment. Would you tell me that you are a priest, I would feel less astonished, because I am well aware of the way you understand these words of St. Peter: "Ye are the royal priesthood," (1a Petri II, 5); I know you attribute to every layman a portion of priesthood.

If you are a King, a usurped royalty is yours, because God alone has the kingly right to dictate what we must believe and practice to be saved. If you are a King, you are like a poor man reigning over his rags, because your personal opinions have no value whatever in the eyes of God and in the eyes of all men who look at religion with the eyes of God. If you are a King, you are like a blindman in the dark, like an outcast lost in the woods, like a seaman lost on the sea; they are all groping for their way; and you are likewise groping for your own way, having no light, no clue, no star, and having lost entirely your bearings. A poor Kingship indeed!

Excuse my frankness, dear Sir.... I cannot feel any mercy for a despotic usurper who has provoked me, and would drag me at his feet to believe opinions that are merely human, or have no stamp whatever of divine origin upon them. Even though you have to yawn and to sigh and to wring your hands in despair, I think you should rather be a man, and drink like a man, this cup of bitterness that you have compelled me to prepare for your lips.

It was very kind of you to send me a French copy of your Bible, a protestant edition. But certainly it was a useless trouble, for I have a Bible in French, a catholic edition, and that one is quite sufficient to my poor understanding. I can safely rely upon it, as it is a true and unfalsified translation of the original text. In one column, I have the latin, and in the other I have the French translation. Do not imagine however, that, as a conceited mind would do, I concern myself with the verification as well as with the interpretation of the words. That work has been done by a more competent authority than my poor intelligence: I mean the infallible authority of the Catholic Church.

Do you wonder at this? I shall rather wonder that you do not ponder over the impossibility of such a work for the people, unprovided with spiritual competence. The matter of the Bible being the revealed word of God, it follows therefrom that both the translation and the interpretation thereof necessarily fall within the province of those men to whom Jesus Christ has spoken, to explain to them personnally the divine doctrine of salvation, and to intrust them with the spe-

cial unerring charge of explaining the same to others. Who are those men, if not the apostles and their successors, that is the Popes and the Bishops of the Holy Roman Catholic Church ?

But even if the Bible were of a human nature, and consequently within the province of human investigation, do you not see the practical impossibility of its translation and interpretation for the masses of men, above all for the illiterate ?

To judge the whole Scriptures upon each point of controversy, it would be necessary : 1o to be acquainted with all the passages that stand for or against any mooted point ; 2o to compare the ones with the others, weighing their respective scope and strength ; 3o to resolve the most obscure passages by clearer ones ; 4o and finally to pronounce a firm and decisive sentence in each case. Well, such a work is obviously impossible to most of men ; and even among the men specially versed in litterature, history, philosophy and theology, a standing agreement would be quite impossible in numberless cases.

Hence the necessity of qualified judges whose pronouncements must be authoritative for the rest of mankind. But this cannot take place without a special appointment, and a special guidance and a special infallibility conferred upon certain men by God himself.

If the judges were incompetent, and could, either through dishonesty or through ignorance, falsify the sacred texts, as, for instance, did your good Luther who, translating St. Paul's word to the Romans, (3d

chapter, v. 28): "We account a man to be saved by faith," wrote subreptiously: "faith *alone*"; on what reliable foundation of truthfulness and security would stand all mankind?

Such abuses cannot crop out in our Catholic Church, wherein a Judge, specially appointed by God the Father, assisted by God the Son and inspired by God the Holy Ghost, pronounces with infallibility what is to be, or not to be, accepted as an article of faith.

Just as law suits and civil questions never could be concluded, if the litigants were permitted, each for himself, to interpret the law; still more so, litigations and controversies in religious matters, of a much more important and difficult solution, would never come to an end, if everybody were allowed to decide about the Scriptures. And just as final tribunals are appointed by men to terminate all disputes about human law, still more so was it indispensable that a final power be instituted by God himself to terminate all disputes about divine law and revelation.

This is not only a belief founded on faith; it is a principle founded on reason; so much so indeed, that I would not believe the Catholic Church to be divine if she were not endowed with a final and infaillible power. And I would not even believe Jesus Christ to be God, if he had so much blundered about his Church as leaving her, as your own sects are, without an unerring head and guide, entirely at the mercy of all would-be prophets and doctors and Bible interpreters, appointed by themselves Judges in Israël.

The eternal salvation of our soul is of so great importance and consequence, that God could not help

giving us infaillible directions as to the way leading to Heaven. If God has taken upon himself to teach us the way to Heaven, by his Son incarnated and by the legitimate successors of his Son, no man on earth, not a single man, has any right to challenge the divine revelation, both oral and scriptural, in order to pass off his personal opinions as divine pronouncements, and to spread division, doubt, darkness and ruin among the nations.

What a crime, either for a single man or for a body of heretics, to stand against God and to teach men other ways of salvation than those provided by God himself! What a crime for the heretics to stand divided from their catholic brethren, and divided between themselves, about the most essential points of religion, concerning which God wants all men to be of one creed, one mind and one heart! A famous Protestant, Leibnitz, humorously replied: " True, we disagree and are divided; but what concern is it to you, Catholics, if we are pleased to go along that way?" What concern? oh! the concern is that your disagreement is both a scandal to the world and a stumbling-block of damnation to yourselves; because you have no right to ignore and contradict what God himself has revealed, and no right to stand divided from the catholic authority, in essential matters about which there is no God-given liberty of dissenting.

Unity of faith is not petrification of the mind. Outside of essential matters, you may see catholic minds indulging freely in endless varieties of opinions; each in its respective sphere of action, in the immense field of truth investigated and threshed out. Is it not

a wonderful fact, that, however wildly the catholic minds differ and diverge in their opinions about scientific truths, or even religious truths of remote importance, they nevertheless keep ever unshaken their bonds of unity in fundamental points of truth ?

Unity of faith, on the other hand, is not impeccability of the heart. Deficiencies may occur in catholic morals ; you may find bigotry, fanaticism, injustice, occasionally, in our Church. But you are endowed, dear sir, with a too sound and honest judgment, not to understand that the Catholic Church, itself, is not responsible for such individual delinquencies. Heretics are mercilessly ejected from her pale : sinners, whom it is her mission to save, cannot be so ejected. Our moral standard is faultless ; and so are faultless in their conduct, all the Catholics who live up to their standard. As you cannot judge life from one side, history from one age, science from one system, arts from one school ; so you cannot judge the morals of catholic people from the conduct of a few individuals.

Taken as a whole, the Catholics are a holy body ; and however great may be their discrepancies in the scale of holiness, they, again, never lose their fundamental unity in essential points of religious belief and practice.

There are no sects in our Church, there is but one religion. No manifold symbols. Just but one symbol of faith : the one given by Jesus Christ himself to his apostles and by the apostles to the world. *One church* and *one faith*, for the three hundred millions of Catholics spread over the whole surface of the globe. Our symbol may be drawn out in a few articles, written in

a few lines; and you will find it ever the same in any part of the world, in any catholic church, be it in Africa, in China, in Japan, in northern or southern America, as well as in Italy, Spain, France, England and our dear Canada.

We believe in God; one in nature and three in persons; the Father, the Son and the Holy Ghost. We believe that the Son of God has taken human nature and suffered death for our salvation. We believe that God is the Creator of heaven and earth; that Adam and Eve were our first parents and lost mankind by the original sin. We believe that the human soul is immortal, that there is a paradise for the good and a hell for the wicked. We believe in the Immaculate conception, virginity and divine motherhood of Mary. We believe in the Holy Catholic Church, in the infallibility of the Pope, in the seven sacraments given by Jesus, above all in the priesthood, in the real presence, in the remission of sins. We believe in the communion of the saints, in the Purgatory, in the resurrection of the body and in life everlasting. We believe that Jesus Christ was conceived from the Holy Ghost, that he rose from the grave, that he ascended to Heaven, that he sitteth at the right hand of his Father, and that he will come down from above, at the end of the world, to judge both the living and the dead.

Catholicism is one; Protestantism is multiple. I am sure that, while reading the above Symbol of faith, you have already computed the number of articles you would impugn, disregarding the fact that your opposition to any article of the divine creed is an open

rebellion against God himself ! All Protestants do the same. What they want is, not to build up a symbol under which they could stand united, but to tear up any symbol all to pieces, thus placing themselves in a state of perpetual and more and more irremediable disagreement.

Take ten, twenty, a hundred, a thousand, a million of Catholics, indiscriminately, from all parts of the universe, and they will recite the very same articles of faith ; all admitting and obeying the same authority : that of the old man of Rome, the visible head of the Church : authority which is, for them, the same as that of Jesus Christ, the invisible head of the Church. On the contrary, take but ten Protestants, drawn not from different and far-away countries, but from the same country, village, family ; what will be their profession of faith ?—I do not believe in this ; I do not believe in that : such will be the concert to be heard ; for their common faith is a negative one.

As a positive religion, what is their creed ? I believe in Luther, one shall say. In Calvin, another will respond. In Zwingle, a third will exclaim. Then will come innumerable cries : I am a Quaker, I am an Episcopalian, I belong to the High Church, I belong to the Low Church, I am a Ritualist, a Congregationalist, a Baptist, a Methodist, a Presbyterian, and what else ? All the while, the Catholics, the three hundred millions of Catholics the world over, will unite their voices in one, and cry out : We are Apostolic and Roman Catholics !

Wherefore such a difference ? Because the Catholic Church is, like the blessed robe of Jesus Christ, made

of one piece, without seam or stitch; and any protestant church is, like the old purple mantle of the Passion, made up of rags which cannot hold together!

Dear sir, you advise me to read the Bible. I did so before having the advantage of your acquaintance, and intend to do so hereafter. Allow me to afford you a little enjoyment, as you told me that you are fond of St-John. Well, St-John says: "You are my friends if you do the things that I command you," (Ev. XV, 14); "Nothing defiled shall enter the Kingdom of Heaven," (Ap. XXI 27) · "If you eat not the flesh of the Son of man and drink not his blood, you shall not have life in you," (Ev. VI, 54); "If I have washed your feet, you also ought to wash one another's feet," (Ev. XIII, 14); "As my Father has loved me, I also have loved you. Abide in my love. If you keep my commandments, you shall abide in my love. This is my commandment, that you love one another as I have loved you." (Ev. XV, 9 et seq).

Do you remember me telling you how much I admire strong and logical arguments, specially if applied to the usual walks of life? It is useless, then, to express my immense disappointment, when I observe my dissentient brethren in their daily proceedings. They pretend to read, to know and to follow the commandments of God; still, they fail to act in harmony with their belief. They construct the Bible just to fit their fancy. One day, they reject what they had admitted the day before; or they admit what they had previously rejected.

In the year 1598, the Protestants of Strasbourg

rejected the Epistle to the Hebrews, the Epistles of St-James and the Apocalypsis of St-John; and seventy-four years later, they reestablished the same as biblical authorities.

The Protestants admit only what is written in the Bible and not a jot of the tradition. However, they strictly observe Sunday as the Lord's day, while the Lord's day, according to the Scriptures, is the Sabbath! Nowhere in the Bib'e is it written that Sunday shall be a day of divine worship!

Some of the Protestants baptize the children; yet it is written in no verse or chapter of the Bible that infants should be baptized. You believe that the Gospels and the 14 Epistles of St-Paul are holy books; but can you tell me in what part of the Scriptures is your guarantee about this belief?

On the other hand, how many things are written which you do not admit and observe! For instance: "Hold the *traditions* which you have learned, whether by word or by epistle." (Thess. II. 14). Another instance: "Go, sell what thou hast and give it to the poor," (Matt. XIX. 21) O protestant inconsistancies! Consistancy, thou art a jewel!

Jesus Christ has said to Peter: "Thou art Cephas, (a rock), and upon this rock I shall build my Church, and the gates of hell shall not prevail against it." (Matt. XVI. 18). Again: "Behold, I am with you all days, even to the consummation of the world." (Matt. last verse, last chapter). This is written: is it not? Why do you dare give the lie to Jesus Christ by pretending that the Catholic Church is no longer the church

of Jesus Christ? Can any of the protestant churches be the Church of Jesus Christ? Where is unity? Where is apostolicity? Where is holiness? Where is the Pope? Where is infallibility? Where is consistancy? In the Catholic Church alone! That settles the question.

You advise me to dig and observe. Will you, please, come and dig with me? We shall dig as low as Luther, the head of all protestant churches. Luther, by his own free will, entered the monastery of Saint Augustin, taking the God of all truth as supreme witness of the sincerity of his oath, and pronouncing the solemn vows of poverty, chastity and obedience. Consequently, he was bound never to forswear his word thus given to God; according to what the Prophet says: "Accomplish the vows you have made to the Lord," (Ps. 49); according even to what says the Lord himself: "Whatsoever you have pronounced and vowed, you must fulfil indeed." (Num. XXX, v. 5).

But of what strength could these commands of the Scriptures be to such a powerful man as Luther, almost a God himself? Did he not reveal to the astonished world that every individual, by the sole capacity of his genius, and in pursuance of the whims of his mind, can safely interpret the sacred texts of the Bible? Did he not pronounce the private judgment an infallible guide for every one in matters of faith? Of course, he had to use, first of all, this new privilege, invented and given to the world by himself!

Observe, please, how scrupulously this exemplary monk followed the word of God and accomplished his vows: 1o by so *chastely* taking for his wife an abominable woman of his cast, fully qualified to understand

the baseness of his soul; 2o by so *obediently* raising the flag of rebellion against his superiors, the Pope and the Bishops: 3o by so *poorly* robbing personnally and inducing his disciples to rob with himself convents, monasteries and churches of their properties and valuables!

When he was in need of the protect' ı of potentates in his war against the authority of the Catholic Church his mother, he was able, through his elastic conscience, to buy that of the Elector of Hesse, by permitting this monarch, in the name of the Bible, to have two wives, both of them living at the same time; notwithstanding what is written in Genesis, (ch. II, v. 2), and in Matthew, (ch. X1X, v. 5): "They shall be *two in one flesh*"! Two, not three! But, of course, Luther bethought himself that he could forge, for man and woman, a better law than the one made by the Creator and Redeemer of mankind!

By his prodigalities, which were as cheap to his purse as to his conscience, the holy monk of Wittemberg found himself at the head of a host ready to embrace the new faith and to fight for the defence of their worthy leader. However, his proclamation that "*everybody could interpret the Bible,*" brought up an amount of troubles and vexations that he had not foreseen.

Carlstadt, his bosom friend, a monk who followed all of Luther's excesses, answered boldly, when he was rebuked by his chief for destroying the latin version: "This is my way of understanding the Scriptures." In the name of the Bible, the taylor Stock preached the necessity of a new baptism; Bucer pretended that

complete bondage was indispensable; Muncer proclaimed the community of riches and called the masses to revolt; and so on with the rest of the would-be reformers!

Anarchy had reached its extreme period, and the new converted were fast dividing themselves. Vainly Luther, forgetting that he was the apostle of *liberty* and *freedom*, howled in the pulpit, helmet on his head, sword on his side, with grinning teeth, that *he was the only one* empowered and enlightened to reveal the word of God. His stubborn opponents had the ready reply: "You have, no more than we, the right of interpreting the Scriptures, and we are quite as infallible as yourself!"

Courage fails me to relate the Saxon's madness at its paroxysm. It was a torrent of sludge. And the emancipator of thought, the founder of liberty of conscience, the apostle of tolerance, showing the world how those great virtues must be practiced, prevailed over the Princes who had joined his creed to have some of his opponents incarcerated; others exiled; and the most refractory delivered up to the axe of the executioner!

Finally, a decisive battle took place at Franckenhausen, between the Princes and the peasants, alternately drawn forward and backward by the honest Luther and Luther's prophets. The peasants, armed with pickaxes, were torn to pieces by the powerful artillery of the Princes. And Luther, who had advised, who had authorised the peasants to rebel, when consulted by the victorious Princes wanting to know what to do with their prisoners, impudently answered

that such wretches deserved nothing less than ruin' extermination and death!

Behold the monster who was the founder of all protestant churches, creeds and religions! And how beautifully his examples fructified! Calvin in France, Henry the VIIIth in England, and other reformers in other countries, have likewise resorted to war, to persecution, exile and death, in order to crush down Catholic opposition and to uphold protestantism!

That is the last word of my argument against it Horror and pity are the feelings it avokes; while the Holy Catholic Church endears herself more and more to all men, who contemplate in her the splendor of truth, the effulgence of divinity, with as much gratitude in their heart as admiration in their mind. So good-bye, sir, and think of it.

Yours truly,

CÉLINA BARDY.



II

LETTRE DE CHARITÉ

A UN RELIGIEUX, AMI, EN FAVEUR D'UN PAUVRE JEUNE HOMME TRÈS MALADE PHYSIQUEMENT ET MORALEMENT

....

Qu'y a-t-il donc à faire pour ce pauvre dévoyé ? Ah ! je vous en prie, soyez son second père là-bas. Si vos conseils pouvaient le conduire à la Trappe, ne croyez-vous pas qu'il y retremperait son âme pusillanime, en vue de se faire des consolations pour cette vie et des espérances contre les horreurs de la mort ! A-t-il la foi ? A-t-il cette clef de voûte de notre architecture morale et intellectuelle ? En arrive-t-il à cette solution : que la fin de l'homme étant le bonheur, et le bonheur n'existant pas ici-bas, surtout dans la satisfaction des passions basses et honteuses qui dégradent l'humanité, cette fin doit être nécessairement dans une autre vie. Pour continuer à vivre après la dissolution du corps et pour atteindre le vrai bonheur, il faut à l'âme l'immortalité. L'immortalité de l'âme et sa vocation à un ordre d'idées et de sentiments plus en rapport avec sa nature, nous donnent l'explication pénétrante et certaine qui déchire le voile du mystère de notre organisation, fait cesser toutes les oscillations de notre être et nous procure une paix, un bien-être, une inébranlable fermeté morale jusque dans la dou-

leur et même la mort. L'immortalité, mais l'immortalité bienheureuse, où la vie sans fin se couronne avec l'Auteur de la vie, voilà ce qui console et encourage, nonobstant le travail et les efforts nécessaires pour en assurer la réalisation. Dites-le-lui donc, vous qui avez la foi. Eclairez-le donc, ce pauvre aveugle qui marche, inconscient, vers l'abîme qui l'attire de toutes pièces....

Dans sa pénible disposition d'esprit, il ne peut, sans doute, apprécier l'atmosphère de sérénité, de paix, de piété et de devoir qu'il respire près de vous ; mais s'il vous est permis de le garder sous votre égide, conduisez-le par la main, comme le ferait son ange gardien. Sauvez quelque épave de ce naufrage presque total, s'il en est encore temps : un talent quelconque, ou tout au moins un goût, une propension, une aptitude.... si minime fût-elle, avec laquelle vous puissiez le diriger vers un mobile qui l'intéresse et le retienne dans les bornes de la décence, ou même du respect humain, à défaut du véritable honneur, dont on ne peut plus espérer lui voir parcourir, tête haute et fière, la superbe et droite voie ; puis qu'il n'est que trop juste de dire avec Lamartine que

> L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;
> On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Mais la conversion est toujours possible avec la grâce de Dieu. Faisons violence au Ciel, et Notre-Dame de Lourdes cédera à la prière persévérante de ceux qui n'ont jamais cessé de l'aimer.

Comment est votre santé, cher ami du bien et des malheureux ? Conservez précieusement ces bribes de la vie que le Seigneur vous a laissées, afin de le glorifier

par les secours intelligents, parfumés de paternel amour, que vous prodiguez avec une générosité bénie, à ces infortunés que l'ignorance, l'inconstance et l'irréligion,—couronnées par l'aveuglement de violentes passions,—ont entraînés, dans les frêles esquifs du jeune âge, vers ces formidables écueils, où ils vont si lamentablement et si cruellement se briser! Oui, essayez de prolonger votre existence, une existence si utile et si précieuse aux malheureux, à ces pauvres parias du vice, qui n'inspirent que dégoût et mépris à ceux qui ne savent point mettre en pratique la belle et charitable maxime de l'évangile : Aimez-vous les uns les autres ; aimez votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu....

III

LETTRE DE BIENSÉANCE

A UN AMI QUI AVAIT COMPLIMENTÉ L'AUTEUR SUR LES MÉRITES LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES DE SON STYLE

Québec, 29 Janvier 1901.

Cher ami,

C'est accorder trop d'attention, vraiment, à ma petite missive canadienne. Elle n'a été écrite qu'avec l'intention d'être agréable à un bon ami que je respecte autant que je l'estime, et avec cette conviction qui découle, à vrai dire, de réflexions philosophiques dédaignées par la généralité des femmes,—et des hommes

aussi. En voici la raison. Comme j'ai toujours mani-festé un penchant indomptable pour tout ce qui est au-dessus de mon atteinte, j'ai cherché un petit espace, tout petit, près de " l'homme—intelligence" qui acquiert sans cesse des aperçus nouveaux par la culture de ses facultés ; grandissant et m'élevant avec lui par une voie d'ascension toujours difficile, mais non entièrement inaccessible, vers les hautes sphères de la vertu, de la perfection artistique, de la délicatesse pure [illegible] vo-dans l'énoncé comme dans les rapports des sentiments affectueux qui rapprochent les âmes, les esprits, et même tous les êtres de la création,—suivant leurs capacités respectives,—les uns vers les autres, et tous ensemble vers le Créateur.

Je me surprends, quelquefois, à rêver de cette philosophie qui me révèle des horizons si vastes. J'appelle ses lumières de toutes mes forces. Je désire incessament m'absorber dans cette mer sans limites de science et de perfection qui attire sur ses rives superbes l'âme faite pour de grandes choses et destinée à une fin glorieuse et noble. Une longue vie d'étude compte peu en face de l'immense océan de vérité et de vertu que Dieu a mis devant nous. La mort, toujours armée de sa cognée sanglante, arrête, en tranchant le dernier lien entre l'âme et la matière, l'intelligence ardente qui se précipitait à de nouvelles découvertes,—chargée de son colossal fardeau de science, éthérisée, non écrasée par un tel poids,—et ne lui laisse que le temps de constater plus amèrement son indigence aussi bien que son dégoût, pour tout ce qui l'environne.

Dieu étant toutes les sciences et toutes les perfec-

tions réunies, il faut en conclure que l'âme et l'esprit dans leurs recherches avides, tendent vers lui ; et sans absolument comprendre le mobile de leurs désirs, veulent néanmoins toujours et de toutes leurs forces le connaître et l'aimer. Cependant, pour arriver au sommet de cette ligne ascendante, il faudrait une capacité intellectuelle en harmonie avec l'objet recherché ; et puisque nous ne sommes, ici-bas, que des ébauches sur la grande toile de la création, le divin Artiste ne nous gratifiera de notre complément que lorsque nous aurons franchi "l'océan des âges," et foulé de nos pas agiles ces plages où les heures ne marquent plus sur le cadran de l'univers, où l'on arrive enfin à l'apogée de cette science, de cette perfection, aussi inhabilement qu'ardemment recherchée sur la terre.

IV

AUTRE LETTRE DE CHARITÉ

AU MÊME RELIGIEUX, ET POUR LE MÊME JEUNE HOMME DONT IL EST QUESTION DANS LA LETTRE DEUXIÈME

Cher ami,

Laissez-moi vous remercier de vos soins sans nombre pour ce pauvre enfant du Canada. Son père a dû, je suppose, en faire le sacrifice à Dieu avec d'autant plus de courage qu'il le sait soutenu par la foi dont vous avez été le porte-flambeau, au chevet de ce pauvre dévoyé. Veuille la Clémence divine qu'il se dirige, sans tâtonner, vers la porte de droite, au seuil de l'éternité !

Comme il doit bien comprendre, en jetant un regard rétrospectif sur sa vie, quelle erreur il a commise par ses complaisances et ses idolâtries envers les créatures, par sa rupture complète avec les pratiques du sacrifice et de la vertu !

La soif du bonheur est dans tous les êtres ; mais qui peut se glorifier d'en avoir la possession, ou fait la conquête ? C'est le Ciel que nous voulons. Et pour le créer, les impies dépensent follement en délire les plus beaux attributs de leur âme dont l'énergie aurait dû ne servir qu'à glorifier et aimer Celui seul qui est le Grand, le Vrai, l'Incommensurable, l'Amour dans son essence et son incompréhensible mansuétude.

Aussi ne se communique-t-il, par sa vérité, qu'aux intelligences qui le cherchent ; par sa justice, qu'aux consciences qui le servent ; par sa beauté absolue, qu'aux âmes qui l'aiment.

J'apprends, avec une satisfaction attendrie que celui qui est l'objet de ma sollicitude ainsi que de votre affectueux et infatigable dévoûment, retenu par la main protectrice d'un véritable père, consent à se blottir sous votre égide, ou plutôt sous l'aile blanche de son ange gardien, pour franchir les sphères au travers desquelles l'âme régénérée arrive à son Auteur. Que Dieu vous rende, suivant sa promesse, le verre d'eau que vous avez présenté à la lèvre pâlie et désséchée de ce pauvre moribond, afin d'éteindre un peu le feu ardent qui le consume et le réduit en pitoyables cendres !

Vous y avez déployé un travail tellement opiniâtre, uni à un talent si habile, à un dévoûment si généreux, que le résultat s'est manifesté rapidement ;

puisque le pauvre exilé, fort loin, hier, de son heureux destin, peut aujourd'hui entrevoir le ciel de sa véritable patrie. Et quelle patrie!....

Une simple bouture, quelques indices propres à lever un coin du voile des lois qui meuvent les êtres avec l'harmonie et la précision ineffables que le Grand Artisan étale dans ses œuvres même les plus petites, les plus infimes,—celles qui échappent à l'investigation de nos regards pour ne se révéler qu'à l'aide de verres puissants,—laissent l'homme ébahi, muet, saisi d'étonnement et d'admiration. Toutes ces merveilles ont été prodigalement créées pour tous les hommes indistinctement. Mais que penser des créations suprêmes et souveraines, des charmes sans noms, des enchantements pleins de merveilleuses ivresses, des joies d'une pénétrante intensité, des bonheurs divins incessamment désirés et incessamment obtenus, de l'incommensurable beauté, de l'inénarrable perfection, que l'Artiste Souverain, "Notre Père," réserve à ses enfants qui, par leurs vaillants combats et leurs magnifiques victoires, auront couronné leur tête d'impérissables lauriers?

L'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais ressenti ce que Dieu réserve à ses élus! (St Paul).

Je bénis le Ciel de ce que le dévoûment d'une mère douce et aimante ait bravé les fatigues et les distances pour apporter à un fils prodigue, avant la mort, la consolation suprême de son amour maternel, avec le pardon d'un trop bon père dont il a abreuvé le cœur de soucis et d'amers chagrins. Puisse cette excellente mère être consolée à son tour par la paix du cœur qui découle

du devoir accompli ; par la vue d'un fils converti et mourant en chrétien ; enfin par les douces émotions que ressentent toujours, dans leurs sacrifices, les âmes ferventes, soumises à la volonté de Dieu !

V

LETTRE DE PHILOSOPHIE SOCIALE

A UN AMI D'EUROPE, AU SUJET DE LA SITUATION POLITICO-RELIGIEUSE DE LA FRANCE

Québec, 22 Mars 1902

Cher ami,

Vous connaissant pertinemment, vous qui choisissez de préférence les champs arides où la charité la plus complaisante et le dévoûment le plus désintéressé comme le plus sympathique, s'évertuent à faire croître le bien en amples moissons, je trouve naturel que votre âme sensible se soit émue avec les dignes fils de la France.

Pauvre France ! Elle gémit sur l'état actuel d'une politique de persécution éffrontément qualifiée de tolérance. Elle pleure, dans son cœur angoissé, comme une mère désespérée et sans forces, en face de la folie effrénée de ses enfants qui détruisent, dans leur sanglante convulsion, les plus belles et les plus chères portions du glorieux patrimoine de leurs ancêtres.

Néanmoins, elle semble fermer les yeux sur l'ostracisme, l'intransigeance et la spoliation qui sont cyniquement inscrits au chapitre des vertus civiques par les fauteurs du désordre légal.

Les amis sincères de ce charmant pays sont atterrés de cette irréflexion, de ce manque d'énergie, de cette mollesse coupable, qui, de longue date, ont filé les brins de ce lacet puissant qui enserre le peuple français, comme le lion de la fable, et dans lequel il se débat, contre l'esprit de parti, tout en cédant aux préjugés d'une éducation incomplète et malsaine. Il se laisse entraîner par les séduisantes et fallacieuses promesses de certains milieux sociaux, et vaincre enfin par l'influence néfaste et démoralisatrice de l'intérêt judaïque et franc-maçonnique. Guidé par ces sentiments immoraux, il a glissé imperceptiblement et sans heurts, vers les abîmes d'abaissement et de désolation qui ont déjà englouti une partie des deux hémisphères : le socialisme, le nihilisme et l'anarchie.

C'est donc au renversement de tous les étais de son architecture intellectuelle, morale et sociale, qu'il a versé ses sueurs, depuis que la justice envers Dieu n'a plus de place à ses foyers. Il a jeté un contredit à sa raison qui, naguère, alimentée par la foi, ensoleillait le monde. Et se mouvant sans appui, avec cette insoucieuse étourderie qui ne laisse entrevoir que de funestes perspectives, il semble absolument ignorer qu'il s'égare à jamais et touche aux confins de sa ruine.

N'est-ce pas Luther qui a dit : " L'humanité ressemble à un paysan ivre à cheval : quand on le relève

d'un côté, il retombe de l'autre." Je le crois. Car avec sa tendance à l'impiété et à l'idolâtrie, vers lesquelles le XIXe siècle, surtout dans ses progrès tant vantés, a fait une immense reculade, l'humanité, (courbée sous la tyrannie insidieuse des sophistes et des athées qui, dans leurs révoltantes élucubrations, ont nié toute vérité), est rejetée dans un gouffre de variations, d'indécisions, de perpétuelles incertitudes, n'engendrant qu'abus, superstitions et déréglements de toutes sortes.

Il est vrai que le fini ne peut embrasser l'infini qui s'impose et nous attire en dépit de nous-mêmes ; mais pourquoi ces grands érudits ou philosophes, chez qui les preuves d'insanité sont plus abondantes que les marques de science infuse, ne trouvent-ils point d'autres dilemmes, pour éclairer l'humanité, que leurs dangereuses dénégations jalonnées de non sens et d'injustice, inspirées par la haine, l'impiété et l'orgueil, enlevant aux peuples, la crainte et l'amour pour les enfermer dans un cercle vicieux où les voiles opaques de l'incrédulité dérobent constamment la vérité aux recherches honnêtes de l'intelligence ?

Tout a un but dans la nature. Tout ce qui respire a une fin déterminée. C'est la loi inéluctable. Par l'organisation, on découvre la destination; et si le savant, dans ses doctes recherches, est de force sous ce rapport, il saura infailliblement de la destination remonter à l'organisation. Celle-ci, naturellement, impose ses goûts, ses besoins, ses manières de penser, de voir et d'entendre. Ecoutez tous les écrivains, penseurs, sages et moralistes, qui semblent vouloir élever ce qui les environne à la hauteur de leurs aspira-

tions, de leur bon plaisir, de ce qu'irrésistiblement il faut à leur point de vue. Ce sont des désespoirs ou des bonheurs sans fin, des déceptions cruelles, des gloires immortelles, des amours éternelles, &c, &c. La mort que l'on coudoie à chaque pas, glisse avec la légèreté du fantôme, sur l'imagination ; et pourtant, ne voudrait-on pas édifier sur ses cendres ? Ne nous enflammons-nous pas d'autant plus ardemment que nos espérances perçoivent leur réalisation à travers les voiles de l'au-delà ?—cet au-delà dont la puissance établit son niveau chez tous les mortels et qu'un si grand nombre ose nier cependant ! N'est-ce pas cet instinct, en réalité le premier de tous, qui pourrait être désigné comme la manifestation de l'immortalité ? Et le bonheur donc, qui nous précède toujours de quelques pas seulement, après lequel incessamment nous courons, et qui, au moment où nous croyons l'atteindre, s'échappe ironiquement de nos bras comme une ombre fugitive,—où le posséder enfin ?.... Nous voyons le juste victime de la persécution et le criminel, au contraire, l'objet d'une exaltation insensée. Cela est incontestablement commun autour de nous. Et pourtant, chez toutes les nations connues, existe l'idée, l'intuition de la justice et des lois imprescriptibles auxquelles on sait devoir, tôt ou tard, rendre compte de nos œuvres, de l'usage que nous aurons fait de notre liberté. L'idée de *justice* et de *loi* ne peut se concevoir que par celle de commandement et de défense. Ces deux idées ne se conçoivent elles-mêmes que par celle de force et de sanction. J'en conclus que s'il est une *justice immuable*, elle doit s'exercer quelque part. Je vois que tous passent à son tribunal et qu'il lui faut pleine et entière satisfac-

tion. Cette satisfaction existe-t-elle en ce monde? Non. Il faut donc lui assigner l'au-delà : l'immortalité par conséquent : immortalité pour l'âme : éternité pour Dieu !

Et l'on ose nier l'immortalité, nier Dieu, nier le témoignage de l'âme avec ses sentiments qui l'élèvent ou l'abaissent et en font un objet d'amour ou de haine !.. on ose nier le témoignage de la conscience, de la raison et de la foi !....

L'activité humaine, la liberté pour tous, la moralité, la conscience,—ce témoin redoutable et terrible qui accuse dans les ténèbres comme au grand jour,—la raison, le mérite, la punition, la récompense, l'intelligence qui s'incline devant l'intelligence, la volonté qui s'incline devant l'amour: tout, dans l'harmonie universelle comme dans l'ordre surnaturel, paye à Dieu son tribut.... N'y aurait-il donc que l'ouïe de l'incrédulité qui n'entendrait jamais l'hymne sublime que la nature, dans toute l'étendue de son diapason, chante à Dieu, de ses mille voix ?

Il est plus facile d'être incrédule que d'être croyant. L'ignorance suffit dans le premier cas, tandis que dans le second, il faut une volonté infatigable et déterminée de connaître, avec une étude approfondie de la religion. Et la raison, alors, dans sa puissance d'action, après un travail opiniâtre et sincère, éclairée par les lumières qui surgissent du contact des idées développées sous nos yeux avec celles qui nous sont propres, arrive rapidement à cette certitude qu'elle doit se soumettre,—s'échanger contre la souveraine raison de Dieu."....

Jésus sommeille dans la barque de Pierre. Voilà

pourquoi, si souvent, sur les rives de France, se déchaînent les éclats de la foudre, accompagnés d'effroyables cataclysmes. Chère mère-patrie, ne fera-t-elle plus jamais entendre ce cri de l'âme qui serait son salut : " Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons ! " O France, ta voix n'a-t-elle plus l'intonation vibrante et émue des jours d'antan, alors que dans ta marche triomphale contre tes ennemis, ton bras tout-puissant bannissait de tes foyers l'impiété et l'irréligion, alors que, le front auréolé de gloire, tu portais avec amour, sur ton cœur chrétien, la croix faite de l'or le plus pur, au sommet de laquelle, incrusté en pierres précieuses, ton nom brillait aux yeux admirateurs du monde entier ?

Maintenant, insoumise et malheureuse, étouffant dans une atmosphère d'incrédulité, tu portes en titubant sous ton écrasant fardeau, au lieu de la croix du triomphe, la croix de l'expiation, construite d'un lourd bois vert, rendue encore plus pesante par une horrible et grossière écorce ; et voilà qu'elle ensanglante, en la broyant impitoyablement, ton épaule inerte et nue.

La religion du Christ peut se passer de tous les secours humains, (des secours mêmes de la France) ; telle est en effet sa capacité étonnante, puisque son Fondateur l'a placée au-delà de toute défaillance. Mais ceux qui attaquent cette grande humble, chez qui la valeur se voile pour mieux plaire et captiver, offrent le spectacle de l'archer qui n'est muni que de flèches émoussées, trop faibles pour atteindre le but, et qui, en se brisant, détruisent de leurs tronçons vengeurs la main et l'arc qui les ont décochées.

Le célèbre apostat romain, Julien, avec rage et

dédain, considérant le christianisme à son berceau, lui prédit quelques années d'existence. Pourtant, ce puissant empereur a succombé dans sa lutte contre le nouveau-né, et s'est enseveli dans la poussière où son char s'est écroulé, laissant la voie libre à celui du Christ. Les modernes incrédules sont un peu moins mesquins : ils lui accordent, en l'enserrant dans sa sénilité, trois siècles de vie. Les trois siècles passeront, les incrédules persécuteurs passeront avec eux ; seul, le christianisme ne passera point.

Dès les premières heures, notre religion sainte fut baptisée par la main du martyre et allaitée au sein de la persécution. Son vin et son pain quotidiens sont faits des fruits amers et des cruelles racines du scepticisme et de l'apostasie. Elle est sortie grande et forte de ses langes ; elle s'est développée, chaque jour, ferme et puissante, inaltérable et infaillible ; parce que Celui qui a mûri le plan de cette Eglise merveilleuse, en a jeté les bases, surveillé l'érection, assuré la solidité et le triomphe à travers les siècles, est, comme le déclare solennellement St-Pierre : "le Christ, le Fils du Dieu vivant."

Je suis remplie d'admiration pour ce grand mouvement, ce colossal élan, des femmes de France qui, me dites-vous, veulent donner un assaut décisif à l'élément impie et persécuteur, à l'occasion des élections prochaines, afin de faire échec à la ruine du pays, et tâcher de le sauver par leur influence de mères et d'épouses. Puissent-elles obtenir le résultat espéré, en récompense de leurs énergiques efforts. Plaise à Dieu que ces nobles femmes, dont l'ardent et louable désir est de voir

la justice s'étendre à tous, jouissent bientôt de l'immense satisfaction d'avoir aidé de leur intelligent concours, l'âme et le cœur de leur chère patrie. Leur patriotisme éclairé, animé de ce souffle qui enfante les héros, pourra, espérons-le, conserver à la France le don le plus grand, le plus puissant de la divine libéralité : *la foi*, ce soleil des âmes qui, jadis, donnait au pays de nos aïeux, une force inexpugnable, avec cette gloire si vraie et si pure, dont les étonnants reflets projetaient leur splendeur jusqu'aux extrémités du monde.



CHAPITRE TROISIEME

EN EUROPE

RÉCIT DE VOYAGE SOUS FORME DE LETTRES



Première Lettre

En Angleterre—A Londres

Westminster—Monument du Prince consort—Tour de Londres—Joyaux de la Couronne—Westminster Abbey—Saint Paul—Résidences de lá noblesse—Galerie nationale—Musée Indien—Covent Garden—Promenades.

Le steamer *Vancouver*, de la ligne *Dominion*, nolisé pour le pèlerinage, reçut ses derniers passagers à Québec le 2 Juin, se mit en route, et arriva à Liverpool dix jours après. De Liverpool à Londres, la beauté de la végétation fut la chose qui nous frappa et nous charma davantage. Nos yeux ne pouvaient se lasser du ravissant coup d'œil qu'offrait la superbe culture des arbustes et des fleurs, s'étalant sans interruption, d'une gare à l'autre, toujours avec la plus riche abondance

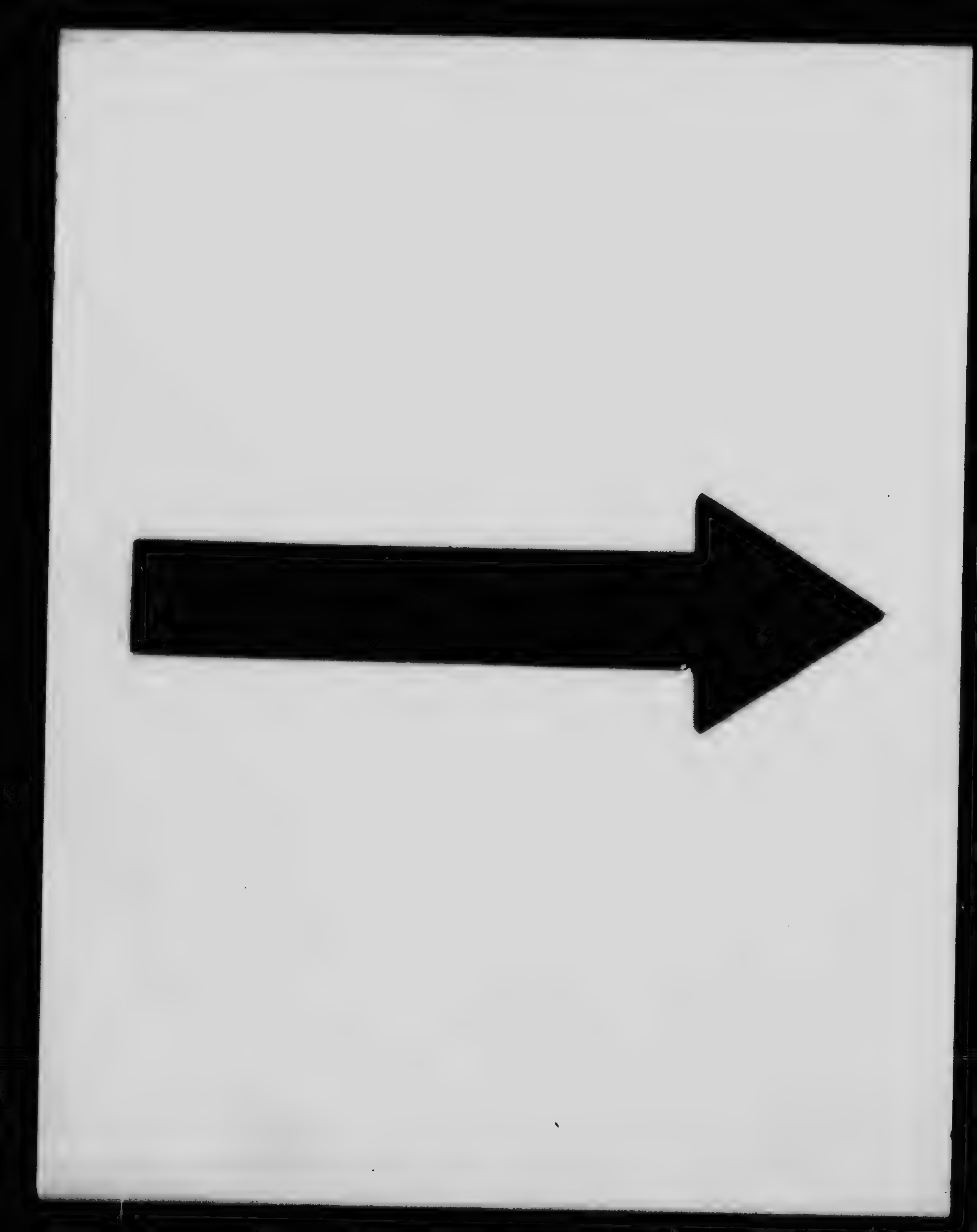
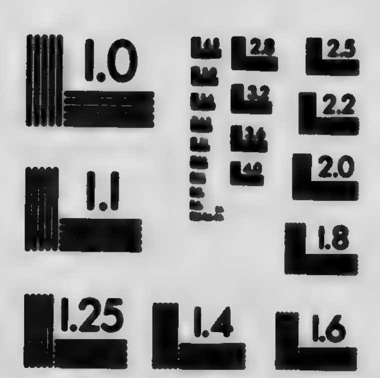
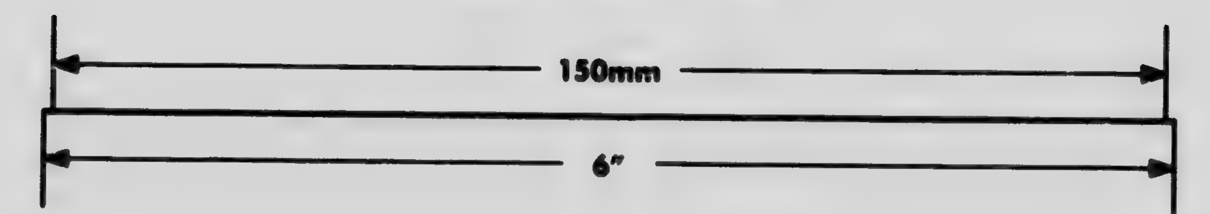


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









APPLIED IMAGE . Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

et la plus agréable variété, en une suite de jardins splendides où la nature et l'art semblent rivaliser : la première en prodiguant ses richesses, et l'autre en déployant son goût, son ordre et son habileté.

Londres m'a plu avec son cachet sérieux, où chacun semble avoir conscience de son devoir et tenir à l'accomplir ; depuis les cochers de place jusqu'aux plus hauts fonctionnaires ; satisfaits les uns et les autres de la part que les circonstances, ou les talents respectifs, leur assignent dans les différents degrés de l'échelle sociale. A droite et à gauche, de splendides parcs invitent le touriste à venir rêver, en se grisant de parfums, dans les allées ombreuses et fleuries, tandis que les monuments superbes, éclipsés par ceux d'aucune autre ville, forcent chacun à payer son juste tribut d'admiration aux chefs-d'œuvre d'artistes supérieurs.

S'étendant orgueilleusement, dans ses immenses dimensions et son incomparable beauté, sur 275 mètres, au bord de la Tamise, est le Palais de Westminster, ou Parlement anglais, le premier qui s'offre à mon esprit.

Ses nombreuses tours, ses aiguilles, ses corniches, le tout de la plus idéale perfection, luttent dans leur délicate élégance, avec les portes et les fenêtres monumentales, élaborées comme les fines dentelles Vénitiennes, au temps des doges. Puis les rosaces, les arcs à courbes découvertes, les croisées d'ogives, avec leurs nervures dentelées et festonnées de dessins ajourés, causent l'illusion d'un rêve de l'autre monde, où toutes les beautés sont réunies, et où, sans doute, l'architecture gothique a droit de préséance.

Ceci soit dit à l'adresse des adorateurs de l'art gothique. Mais, sans badinage, ce degré suprême de perfection est ravissant pour toute âme d'artiste.

L'intérieur, également, offre une magnificence inégalée dans aucun pays du globe. Et la dignité royale, unie à l'art dans tous les degrés de la perfection, détermine cet air ambiant de grandeur que l'on respire, à chaque pas, en parcourant les vastes et somptueuses salles de Westminster.

Je n'entrerai pas dans les détails de ce palais. Tant d'autres les ont décrits plus habilement et d'une manière plus intéressante que je ne saurais le faire. Je me borne à rendre l'impression éprouvée par tout visiteur habitué à l'observation.

Le monument de Boédicie, conduisant ses chevaux effrénés, à l'entrée du pont de Westminster, est digne d'une vive attention et d'une sincère admiration.

Je cite, en second lieu, le monument du Prince consort, dont les immenses marches en pierre de taille supportent elles-mêmes au-delà de vingt degrés en marbre blanc, sur lesquels repose le trône de l'époux bien-aimé de la plus grande et plus puissante souveraine du monde. Ce mausolée n'a d'égal que celui de Napoléon Bonaparte aux Invalides. Aux quatre coins, toutes les nations sur lesquelles règne Victoria, sont représentées par leurs traits les plus caractéristiques. C'est ainsi que l'empire des Indes est représenté par le nabab, l'éléphant et le tigre ; les Territoires du Nord-Ouest par le sauvage et le buffle ; l'Afrique par le nègre et le lion ; etc., etc.

Le marbre de ce merveilleux piédestal est d'un jaune pâle nuancé. La dernière platete-forme est ornée

de splendides figures personnifiant les sciences et les arts, la littérature, la musique, la peinture, l'industrie, etc. Puis elle soutient le trône où est assis le Prince Albert, en costume royal, sous un baldaquin supporté par quatre groupes de colonnes et de statues en marbre précieux. Ce baldaquin, avec ses clochetons, ses statues, ses colonnades, présente un ensemble admirable de sculpture et d'architecture gothique.

La Tour de Londres est plutôt triste et lugubre à visiter. Elle est cependant intéressante avec ses murailles couvertes, à l'intérieur, d'inscriptions et d'armures; ses portes en fer et en pierre; ses fortifications; ses fossés; le tout occupant une surface de douze arpents carrés. Elle est située sur la rive septentrionale de la Tamise. Son grand mur porte, de distance en distance, des canons gardant toutes les issues. Plusieurs maisons de fonctionnaires, des églises, des magasins, sont groupés ça et là, à l'intérieur de cette formidable construction. Un grand nombre de tours secondaires s'y dressent, même, comme des géants dont le devoir et l'envie seraient de nous dévorer. N'ont-elles pas, en effet, dévoré, dans le passé, un très grand nombre de victimes?

Les principales de ces tours secondaires sont: la "Tour aux lions," ancienne ménagerie royale; la "Tour du Beffroi," où fut enfermée la reine Elizabeth, et destinée maintenant au gouverneur de la forteresse; la "Porte des traîtres," (*Traitors' Gate*), qui s'ouvrait autrefois devant les prisonniers d'Etat; la "Tour ensanglantée", qui eut pour victimes Edouard V et son frère le duc d'York, étouffés par ordre de leur oncle, le Duc de Gloucester; la "Tour de Wakefield", où fut assassiné

Henri VII et où furent détenus les prisonniers de la bataille de Wakefield en 1640; la "*Salt Tower*", où fut enfermé un aubergiste pour sorcellerie en 1569; la "Tour aux flèches", prison d'état; la "Tour aux arcs", où fut noyé le duc de Clarence dans un tonneau de malvoisie; la "*Brick Tower*", où fut emprisonnée l'intéressante et douce Lady Jane Grey; la "Tour Beauchamp", dont la vue nous glace d'horreur, tant elle suinte la souffrance et l'agonie de ceux qui y furent détenus jusqu'à la mort: tels que Sedbar, prieur de Joceval; Robert Dudley, comte de Leicester; Philippe Howard, comte d'Arundel; Jean Dudley, comte de Warwick; Charles Bailly, agent de Marie Stuart la reine Anne Boleyn; Lady Jane Grey, promenée d'une prison à l'autre; enfin la "Tour blanche", avec ses murs de quatorze pieds d'épaisseur: encore une prison d'état.

Dans cette Tour de Londres, où, comme on le voit, tant d'autres tours ou prisons ont été édifiées, se trouvent encore: la "Chapelle St-Jean," d'architecture normande, qui était jadis l'endroit de prédilection où les rois venaient offrir leurs hommages à Dieu; la "Salle des armures"; la "Salle d'armes de la reine Elizabeth"; la "Salle des joyaux de la Couronne"; le "Bureau d'artillerie"; et la place du "Grand Arsenal" détruit par l'incendie de 1841, dont les dommages s'élevèrent à 250,000 livres sterling.

Dans la "Salle des joyaux de la Couronne", j'ai remarqué tout particulièrement:

"L'ancienne couronne impériale": faite pour Charles II en remplacement de celle qui fut portée par Edouard

le Confesseur, laquelle fut ensuite brisée et vendue lors des guerres civiles ;

" La nouvelle couronne impériale" : faite pour Sa Majesté la Reine Victoria ; elle est fort riche ; au milieu est un saphir qui n'a pas son pareil ; et l'on y voit aussi un rubis, d'une grosseur remarquable, que l'on dit avoir été porté par Edouard, le Prince noir ;

" La couronne du Prince de Galles" : est tout simplement en or, sans aucune pierre précieuse ;

" L'ancienne couronne de la reine" : est en or sur lequel brillent des diamants de grande valeur, entremêlés de perles et de riches pierreries ;

" Le diadème de la reine" : fut fait pour l'épouse de Jacques II ;

" Le bâton de commandement de saint Edouard" est en or, a quatre pieds et demi de longueur, est couronné d'un pommeau avec croix à son extrémité supérieure, et garni, à l'autre bout, d'une pointe d'acier ; le pommeau contient, dit-on, un morceau de la vraie croix ;

" Le sceptre royal" : en or ; le bâton en est uni, mais le pommeau et la croix sont ornés de rubis, d'émeraudes et de diamants ;

" Le sceptre à la colombe" : richement couvert de pierreries ; autre sceptre trouvé en 1814, derrière les lambris de la Tour aux joyaux ;

" Le globe" : orné de pierres précieuses avec des roses en diamants ;

" Le globe" dit "de la reine" : moins gros, mais aussi riche que l'autre ;

" L'épée de miséricorde" : en acier, sans pointe ;

"Les épées de justice", ecclésiastique et temporelle : en or et en acier ;

"Les bracelets du couronnement" : en or, et garnis de magnifique perles ;

"Les éperons du roi" : en or ;

"La Sainte Ampoule", ou "Aigle d'or" : vase antique dans lequel, au couronnement des rois, on met l'huile dont on se sert pour les sacrer ;

"Les Fonts baptismaux" : de vermeil ; servent au baptême des enfants du sang royal ;

"La grande salière" : en or ; embellie de diamants ;

"Les vases sacrés" : dont on fait usage aux couronnements ;

Enfin "la vaisselle pour les banquets royaux" ; et beaucoup d'autres trésors.

A Westminster Abbey, j'assistai à l'office de 10 heures A. M., spécialement consacré aux jeunes collégiens, ce jour-là. On y récita le *Pater* et le *Credo* avec une piété tellement touchante que j'avoue n'avoir rien entendu d'aussi édifiant dans aucune église de France ou d'Italie. Vers la fin de l'office, le *minor canon*, vêtu d'un manteau en soie noire, précédé du *sexton*, — aussi en noir avec cravate blanche et portant la traditionnelle baguette aux bouts argentés, — monta dans une chaire élevée seulement de deux degrés au-dessus du parquet. Il lut, d'une voix admirablement timbrée et avec une pureté de diction toute classique, un chapitre d'Ezéchiel, qu'il fit suivre de la partie de l'Evangile de St-Jean, ayant trait à la résurrection du Sauveur. Sa voix musicale et forte, l'écho qui la répercutait, les tons

harmonisée de deux orgues se répondant l'un à l'autre, tout cela avait un cachet extrêmement touchant de grandeur et d'élévation.

Cette cathédrale porte légalement le titre de "Eglise Collégiale de St-Pierre à Westminster". Sa beauté et son intérêt se sont accrus avec les travaux additionnels de chaque siècle, depuis 1560. Saint Edouard le Confesseur, que les Londonniens vénèrent et invoquent, en reconnaissant les nombreux miracles accomplis sur son tombeau, en fut le fondateur et lui donna le nom de St-Pierre. En démolissant une partie de cette église normande, comme le dit l'histoire, Henri III plaça le corps du saint roi dans la plus belle partie de la nouvelle construction, où il repose à l'heure actuelle et où, ce jour même, 14 juin 1900, j'eus le bonheur de prier.

Le commun du peuple anglais se rappela toujours avec regret le règne pacifique du doux et pieux Confesseur, le dernier roi de la dynastie saxonne à laquelle succéda celle de Guillaume le Conquérant. Depuis ce dernier jusqu'à Victoria, les titulaires considèrent toujours comme une augure favorable à leur bonheur, de recevoir la couronne royale sous la voûte qui recouvre les cendres du Saint Confesseur. Etre enterré près de son tombeau, était, de plus, le désir des rois et des grands, des guerriers, des hommes d'état et d'église, des poètes, des savants, des hommes de lettres et des artistes. Jusqu'à la réforme, sous Henri VIII, les couronnements, les mariages et enterrements royaux se faisaient à l'abbaye de Westminster. On s'y rendait également, en procession, pour célébrer par des *Te Deum*

les gloires des armées anglaises. Comment ne pas admirer l'esprit pratique d'une nation hérétique qui conserve avec un tel respect les précieuses reliques d'une croyance qui n'est plus la sienne, mais qui s'impose toujours à sa vénération par des mérites ineffaçables ? Je m'en étonnais profondément, et je ne cessais d'étudier, (en bénissant une si heureuse inconséquence, où l'on peut voir des germes de résurrection), toutes les richesses artistiques et religieuses d'une ère exclusivement catholique, contenues dans ce temple fameux, aujourd'hui protestant ! Au-dessus de la porte extérieure conduisant au "*Poets' corner*" et s'ouvrant sur les statues équestres de quelques héros anglais, il est une statue de la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras ! N'est-ce pas le comble de cette mystérieuse inconséquence ?

Parlons maintenant de Saint Paul.

Saint Paul est considérée généralement comme la plus éminente cathédrale de Londres. A mon avis, cependant, elle est loin de l'Abbaye de Westminster. Et quoique son acoustique soit souvent proclamée la plus grande merveille du genre dans toutes les églises européennes, je considère que celle de l'Abbaye de Westminster ne lui est nullement inférieure, empreinte qu'elle est d'un charme divin et d'une douceur infinie ; à ce point que l'on pourrait entendre des voix d'anges voltigeant dans l'espace et jetant leurs notes cristallines au sommet de la voûte. C'est, de plus, dans l'une des nombreuses chapelles de Westminster que se trouve la plus belle voûte qui soit au monde.

Les dimensions de St-Paul sont les suivantes : 514 pieds de longueur ; 286 pieds de largeur et 365 pieds de hauteur. Elle contient plusieurs statues et monuments de personnages célèbres. Et dans la crypte, sont les tombeaux de Wellington, Nelson, Wren, Collingwood, etc, etc. On y voit enfin une grande horloge très remarquable et une grosse cloche de dix pieds de diamètre dont le pendulum mesure quatorze pieds de longueur et se termine par une boule de cent livres.

Parmi les autres beaux monuments qu'il m'a été donné d'admirer, dans une promenade à travers la ville, je mentionnerai : l'Institut Impérial ; le Nouveau Pont à tourelles, chaque tourelle, de fort belle architecture, comptant une dizaine d'étages ; le Pont de Londres, si connu ; la Banque d'Angleterre ; le Bureau de poste ; la *Royal Exchange ;* le Palais de justice ; la Monnaie ; le Palais de cristal ; la *Mansion House*, demeure du *Lord Mayor*,—on y voit un superbe portique de six colonnes corinthiennes ; le Tunnel qui s'étend sous la Tamise et se franchit en chars pour la modique somme de deux deniers.

Les résidences de la noblesse se trouvent à l'ouest de la cité. Le carré Belgrave contient les plus riches palais. Près de *Hyde Park* se voit le plus ancien, mais encore très *fashionable* quartier du *Park Lane* et du *May Fair*. Le palais *St-James* où, de temps à autre, la reine donne des réceptions et des levées, est une bâtisse en briques, sans élégance, sur le *Pall Mall*. *Buckingham Palace*, non loin du *St-James*, est en pierre, avec des ailes s'harmonisant peu avec le corps principal. La reine y a réuni, dans ses appartements

des peintures et des sculptures de haute valeur. On y voit un Rembrandt pour lequel George IV a donné 5000 guinées. Le plan de cette construction est défectueux ; car en plein jour, dans certains vestibules, les lampes se tiennent allumées. *Marlborough House* est la résidence du Prince et de la Princesse de Galles. *Kensington Palace* est agréablement situé à l'ouest de *Hyde Park.* Quoique la reine et plusieurs membres de sa famille soient nés dans ce palais, il n'est plus habité par la famile royale. *Aspley House*, au coin de *Piccadilly* et *Hyde Park*, fut la demeure des ducs de Wellington. *Devonshire House*, à Piccadilly, abrita les puissants et nobles ducs de ce nom. Dans ce même quartier est aussi la demeure du baron de Rothschild.

La galerie Nationale, située dans le carré Trafalgar, renferme le plus grand nombre de peintures et les plus choisies. Les écoles Italienne, Espagnole, Flamande et Française y sont magnifiquement représentées. On y voit : la "Sainte Famille", de Murillo ; l'"Enlèvement des filles Sabines" par Rubens ; la "Vierge et l'Enfant," par Francia ; la "Résurrection de Lazare," par Sébastien del Piombo ; "la Sainte Famille" du Corrège ; le "Ecce Homo" du même auteur ; "le Mercure, instrument de Cupidon," du même encore ; "la Vierge et l'Enfant", du Péruguin ; "le Jugement de Pâris," par Rubens ; "Ste Catherine," de Raphaël ; "la Femme surprise en adultère", par Rembrandt ; "la Famille de Darius", par Paul Véronèse, etc., etc.

Le Musée Indien, que j'ai visité, possède une amusante curiosité typique : le *Tippoo's Tiger.* C'est un tigre qui écrase sous ses pattes un homme prosterné

qu'il semble vouloir déchirer à belles dents. Lorsqu'on monte cette pièce de mécanisme, l'homme crie sa détresse et le tigre rugit. C'est un amusement d'enfants. Mais à Londres comme ailleurs, les badauds ne manquent pas. Ce tigre est très populaire.

Le *Covent Garden*, ou *Royal Italian Opera House*, sous la conduite de Mr Gye, époux d'Albani, notre étoile canadienne, forme avec le Théâtre de Sa Majesté, la plus grande attraction de Londres. On m'a assuré qu'une seule loge, dans le Théâtre de Sa Majesté, en 1868 fut louée la bagatelle de 8000 livres sterling, pour la saison théâtrale.

Les promenades les plus belles sont :

Le parc *St-James*, où les allées magnifiques, soigneusement entretenues, aboutissent à une pièce d'eau parsemée de petites îles, autour desquelles se baignent agréablement des cygnes, des outardes, des canards, des sarcelles, etc. Ce lac, au centre du parc, uniformément profond de quatre pieds, sert, en hiver, d'arène à patiner. Il y a 70 entrées à ce parc. Les pelouses sont enrichies de fleurs et d'arbres d'ornements que des grillages en fer isolent des allées.

Le *Hyde Park ;* fort bien avec ses grandes allées et ses statues. Une statue colossale, représentant Achille, a été faite de canons enlevés à l'ennemi aux batailles de Salamanca et de Waterloo : elle fut dédiée à Wellington et à ses compagnons d'armes. Une rivière, dite Serpentine, coupe ce parc à différents endroits.

Le *Kensington Garden*, avec son style paysagique, enrichi de lacs, de plantations rares, de statues, de plateformes, d'arcs décoratifs, de sculptures, de constructions élégantes, est, à mon avis, le plus beau parc de Londres.

Deuxième Lettre

En France—A Paris

Musées du Louvre.—Exposition.—Promenades.—Arc de triomphe.—Monument de Barye.—Théâtres—Edifices publics.—Eglises.—Fontaines.—Les Gobelins.—Hôtel des Invalides.—Opéra Comique.—Grand Opéra.—Théâtre français.

Après avoir quitté Londres, nous nous hâtons vers la Manche qui était de fort mauvaise humeur ce jour-là. Mais grâce à mes remèdes homéopathiques, je pus me préserver du mal de mer, comme d'ailleurs, je le fus durant toutes mes autres traversées. Je souffris donc peu des poussées et des rudes tapes de la Manche sur notre vaisseau. Nous arrivons enfin à Paris, le célèbre Paris, où nous n'eûmes que le temps de visiter, à la course, l'Exposition. Comme nous devions y revenir, je m'appliquai plutôt à étudier les Musées.

Je vis les Musées du Louvre avec ses milliers d'adorables tableaux, chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Je vis le "Salon", où Mr Théodore Dubé, notre jeune compatriote, exposait, ainsi que sa femme, des toiles qui furent médaillées, et reçurent les félicitations des connaisseurs. Je vis le splendide Musée du Luxembourg. J'y suis venue deux jours de suite, ne pouvant me lasser d'admirer tant d'art et de magnificence.

Les antiquités artistiques de tous les pays abondent en ces palais consacrés aux arts. D'étape en

étape, on remonte jusqu'aux temps les plus reculés de l'histoire de chaque nation; aux âges même antédiluviens, où les races animales faisant époques nous léguèrent leurs immenses fossiles: mammouths, mastodontes géants, dont je me demandais si l'empailleur n'avait pas, à dessein, exagéré les énormes dimensions

Dans les palais des Beaux-Arts, sur le terrain de l'Exposition, il me serait impossible de donner une idée du nombre et des mérites des tableaux et sculptures que chaque nation a expédiées pour comparer les travaux intellectuels et les progrès décennaux des différents peuples. Je mentionnerai seulement quelques tableaux, rencontrés par ci par là, dont les sujets et l'excellence m'ont particulièrement charmée.

Chez les Français, le jeune et brave maréchal Lannes, blessé à mort et pressant dans ses mains tremblantes la main de son idole, Napoléon 1er. Le peintre a su rendre le cœur et l'âme du mourant, dans son éternel adieu. Ce tableau parle. Comment ne pas verser des larmes devant une pareille expression de sentiments nobles et sublimes?

Dans la section autrichienne, l'Archiduc Jean, tenu en échec par les troupes françaises, dans une forteresse trouée par les obus, et ne consentant à capituler que sur l'assurance formelle de recevoir les honneurs militaires. On croyait les défenseurs au nombre de plusieurs centaines encore; mais quand parurent les survivants, ils étaient à peine cinq ou six, tous mutilés, bras ou jambes cassés, la tête entourée de bandeaux ensanglantés; le chef lui-même en tel état, etc.... "Ah! les braves"! semble dire le général français, qui, la tête

découverte, les reçoit et les acclame avec son régiment. Tous les visages, inondés de larmes, expriment une émotion cent fois justifiée : la même, je suppose, qui étreignit ma gorge, en face d'un tel héroïsme.

Dans la section anglaise, "*Peeping Tom*", immense toile qui nous montre la charité ne reculant devant aucun sacrifice, pour obtenir une faveur dont un peuple doit bénéficier. La belle et bonne *Lady of Coventry* ayant demandé à son mari, aussi cruel qu'injuste, de lever un certain impôt qui écrasait le peuple, en reçut cette insolente réponse : "Je vous accorderai cette grâce si vous consentez à parcourir, sans vêtements, toute la ville, sur votre blanche haquenée".—"J'accepte",—répondit l'incomparable beauté. Quand elle en vint à l'exécution, le roi exigea que toutes les fenêtres et portes, sur le parcours de son épouse, demeurassent closes. *Peeping Tom*, qui n'avait pas eu connaissance de l'édit, regarde, par derrière un volet entr'ouvert, passer cette adorable créature couverte de l'unique manteau que forme sa longue chevelure d'or et assise royalement sur son cheval que sa bonne conduit par la bride. L'auteur a réussi à donner une expression rien moins que céleste à cette ravissante figure.

Remarqué encore : "Les génies semant des étoiles", tableau d'un éclat éblouissant dû au pinceau d'Ehrmann, de Strasbourg ; "Les Limbes", par Pierre Paul Léon Blaize, où l'on voit Jésus-Christ venant délivrer les Elus de l'Ancien Testament retenus dans cette prison par le *hideux* péché originel. Enfin : "L'Empereur !", splendide tableau, du plus saisissant effet, que l'on doit

à George Frédéric Roussel. C'est l'entrée des cendres de Napoléon 1er dans la chapelle des Invalides, le 15 décembre 1840. Devant le catafalque avait été déposé, porté sur un fauteuil à bras, le maréchal Moncey, gouverneur de l'Hôtel des Invalides, à qui le grand âge et les douleurs dont il était perclus ne permettaient ni de marcher ni de se tenir debout. Soudain, le maître des cérémonies paraît sur le seuil ; on le voit parler ; on croit l'entendre prononcer d'une voix vibrante : " L'Empereur " ! Et tout le monde tressaille à cet appel. Ainsi tressaillent tous ceux qui contemplent ce ravissant tableau.

Un mot des sculptures.

Dans le " Petit Palais", la plus classique des bâtisses de l'Exposition, je remarque : la " Tentation de St. Antoine " ; " Cupidon " , de marbre rose, où l'on voit le sang circuler dans les veines de l'oreille et de la jambe droite, grand chef-d'œuvre dans une petite statue ; " Paul Deroulède", buste en marbre ; " Sophocle dansant ", bronze ; " Un grand secret ", en marbre blanc ; " Le Renard ", d'Aimé Octobre ; " Vers la lumière ", adorable statue en marbre, de Gustave Michel ; " Byzance ", statuette en or, argent, ivoire et pierres précieuses, de Claudius Marioton ; " Caïn et Abel ", " Source ", " Tristesse ", marbres et bronzes, par J. M. Mengue ; " Jeanne d'Arc ", statue en marbre ; " Gounod ", en cire, œuvre d'Antonin Mercié ; " Un groupe de chats ", bronze d'Edouard Paul Mérite ; " Chienne danoise allaitant ses petits " et " Chien mort au champ d'honneur ", groupes de plâtre appartenant à l'Etat " ; " Perruches inséparables ", en onyx ; " St. Michel et

St. George", statues équestres; "De Lesseps", buste colossal. Ces trois dernières statues, en marbre, sont dues au ciseau d'Emmanuel Frémiet.

Je m'arrête ici. Il serait fastidieux de mentionner seulement toutes les autres beautés artistiques qui m'ont le plus intéressée. Je ne dirai qu'un mot de mon admiration pour la plus belle, à mon goût, et la plus élégante de toutes les constructions architecturales de l'Exposition : le Pavillon de l'Italie, supérieur à tous les autres au dehors comme au dedans, par son architecture, par ses décorations, ses céramiques, ses bronzes, ses marbres, ses dentelles, ses statues, ses broderies, ses dessins, ses gouaches, ses pastelles ; le tout de beauté absolue, dans le degré possible à l'homme. J'ai eu le plaisir de ne voir dans ce Pavillon, aucune toile du genre "décadent", cette perversion de l'école française. Jamais je n'admettrai que cette extravagante couleur bleu-pâle soit celle d'aucun être organisé, vivant ou mort,—du moins sur notre globe, *le seul monde que j'aie habité.* Des arbres bleu-pâle,des pelouses bleu-pâle, des hommes, des femmes bleu-pâle, sur un fond bleu-pâle ; que de pâles conceptions ! En vérité, je confesse ne rien connaître dans ces merveilles de nouveau goût : pâle physique, pâle morale, pâles lumières, pâles ténèbres, où n'a pas encore sombré le génie italien.

Les chefs-d'œuvre dans le département des modistes et couturières n'ont eu que peu de mon temps. Je signalerai, cependant, aux élégantes une certaine robe en soie d'un prix fabuleux, enrichie de dentelles féériques, ornée des plus beaux dessins en pierreries,

comme des plus belles broderies en fil d'or. Les chapeaux étaient des merveilles. Les ameublements des différents âges et siècles méritent une attention particulière, et manifestent d'autant plus d'art et de talent que l'œil et la main, sous la direction de l'esprit inventeur, ont seuls opéré ces chefs-d'œuvre, sans aucune aide mécanique. Et ces travaux sont élégants, solides, pleins d'imagination. Les départements de l'Horticulture m'ont semblé n'avoir pas les sujets nécessaires : les espèces étaient peu abondantes et peu choisies. Le Palais de la Céramique et de la Verrerie est tout-à-fait caractéristique et de haut choix.

Le Pavillon des Etats-Unis, si agréablement situé, au bord de l'eau, avec ses quais charmants et les beaux arbres qui l'environnent, est un lieu fort recherché des visiteurs. On y arrive par un service de nacelles et de petits bateaux à vapeur. Le portique, genre renaissance, à colonnades, est surmonté de grandes statues d'écuyers arrêtant dans leur fougue des chevaux qu'on dirait prêts à s'élancer au milieu de la foule. Au centre du portique, est un piédestal qui soutient la statue de Washington à cheval. Sur des piliers, de chaque côté de l'édifice, planent les aigles américaines, aux ailes déployées. La grande rotonde qui couronne le pavillon est elle-même couronnée par une boule soutenant un aigle en or. Notre petit Pavillon canadien, soit dit en passant, aussi artistique d'architecture que tous ses voisins, contient nos produits, qui, en fait de minéraux, ne sont égalés par ceux d'aucune autre nation.

Le "Tour du monde" est un Pavillon chinois, extrêmement intéressant avec ses tourelles, ses rotondes, ses clochetons, ses pagodes, ses sculptures et dente-

lures, dans le style si original des fils du Céleste Empire. On est censé s'amuser ; en réalité, on s'ennuie dans le Palais des armées de terre et de mer, qui ne peut intéresser que les spécialistes. Mais quelle revanche au Palais du Trocadéro, qui est tout simplement ravissant avec ses multiples galeries en arcades, flanquées de tourelles à larges baies, et surmontées d'une rotonde où se dresse la statue de la Liberté! Cette rotonde est encastrée dans douze clochers, ou plutôt douze colonnes ajourées, élégamment élaborées, dont deux, très élevées, dominent la fontaine à jets immenses qui descendent en cascades, sur des degrés en pierre, et forment, avec les gerbes des côtés, une masse d'eau énorme d'où émergent des chevaux et divers animaux marins; le tout dans les confins d'une gigantesque vasque en pierre de taille. Les pelouses et les bocages qui l'environnent ajoutent encore aux charmes de l'ensemble.

Que dire du Palais de l'Electricité ? Carrés, étoiles, aiguilles, pendulums, cônes, globes, dessins, festons, broderies et dentelles de feu, se mirent et se multiplient à l'infini dans les nappes liquides formées par les sources, les cascades, les torrents, qui s'échappent de la façade, par des milliers d'ouvertures, tandis qu'au milieu de la fontaine, se dresse le dieu des Eaux et de la Lumière. Tout autour, s'étalent de ravissants bouquets de plantes exotiques. Mais tout ce que je dis est impuissant à donner la plus faible idée des beautés offertes en ce lieu.

En somme, la vue générale de l'Exposition, où les nations rivalisent de génie, est ce que l'on peut concevoir et désirer de plus grandiose en fait de chefs-d'œuvre

panoramiques. Dans les détails, j'ai beaucoup aimé le paysage suisse, avec ses montagnes artificielles, ses gorges, ses chalets, ses églises élancées, ses tours pointues, ses flèches et ses routes accidentées. Le Grand Palais et le Petit Palais, où sont renfermés tous les chefs-d'œuvre dans la peinture et la statuaire, offrent, de leur côté, un aspect des plus attrayants. Le Petit Palais est un bijou d'architecture. Le Grand Palais est cher au monde sportique : c'est là, en effet, qu'ont eu lieu les concours Hippiques qui ont passionné un si grand nombre d'amateurs.

En sortant par la " Porte monumentale ", dont tous les journaux et revues du monde ont donné la description, fait connaître les formes et le mérite, j'ai voulu parcourir les endroits les plus intéressants de Paris qui m'étaient encore inconnus. Mais j'en fus empêchée, ce jour-là, par la grève des cochers de place, qui nous retinrent jusqu'à une heure avancée de la nuit, sans vouloir répondre à notre appel. Il pleuvait à boire debout ; et ma chère compagne, Mlle Hamel, et moi nous grelottions sous l'orage, sans espoir de parvenir à notre logis avant le lendemain. Le hasard voulut qu'un fiacre, que je fus heureusement la première à apercevoir au loin, s'arrêtât près d'une borne-fontaine Je courus vers lui en entraînant mon amie, et ouvrant la portière, nous nous intalâmes sans plus de cérémonie, sans attendre les appoints de Mr le Jéhu à qui je donnai l'ordre de nous transporter à notre adresse. Il insista pour recevoir des arrhes sur les prix et conditions qu'il jugea à propos de nous imposer. Le prix d'une telle course est de deux francs et cinquante cen-

times; mais à ce moment je ne regardai point de donner au monsieur les 25 francs ($5.00) qu'il exigea! C'est égal, mieux valait se faire alléger de cette somme que passer la nuit à la belle pluie, pire que la belle étoile!

La vue générale des quais, qui sont à Paris de véritables promenades, est bien jolie; et la perspective de la Seine, près du Vieux Paris, est tout à fait typique. Le Louvre (place du Carrousel), l'Avenue de l'Opéra, la rue Rivoli, la Grande Allée des Tuileries, la place de la Concorde, et surtout et par-dessus tout, l'avenue des Champs-Elysées et le Bois de Boulogne sont tout ce que le plus difficile des touristes peut souhaiter d'agréable aux regards, s'il veut se promener à travers la ville.

L'Arc de Triomphe de l'Etoile, la colonne Vendôme, la colonne de Juillet, représentent des trophées d'armes et sont d'une savante combinaison.

Le monument de la République, en marbre, couronné par la colossale statue de la Liberté, en bronze, par Bartholdi, repose sur un socle à bas-reliefs. Les autres reliefs, de chaque côté, au bas du fût de la colonne, sont ceux d'une femme. Les armes de la République, retenues aux pieds de la Liberté par un courant de lauriers, ainsi que le Lion, aux mouvements hâtifs, qui s'avance, à quelques degrés du sol, sur le piédestal, font un effet des plus intéressants. Je trouve ce monument le plus beau de la Ville-Lumière.

Après lui vient le monument de Barye, une étrange et superbe conception. Le piédestal, d'un travail arrondi, avec ses corniches saillantes, et ses plate-

formes au Nord, au Sud, à l'Est et à l'Ouest, repose sur une immense pierre. Le fût, haut et large, est carré. Au milieu du fût, est le buste en relief de Barye, entouré d'une couronne de lierre. Sur le monument, on voit un groupe en bronze, fort beau ; c'est le centaure égorgé par Hercule. En bronze, également, est le Lion assis, piqué par un serpent, sur la plate-forme Nord du socle. A l'Est et à l'Ouest, sont deux statues assises, en marbre blanc ; l'une assise sur une panthère à gueule ouverte, et l'autre sur un tigre. Toutes deux semblent protéger un enfant d'une dizaine d'années.

Viennent ensuite les monuments suivants, dans l'ordre que je leur assigne,—tant pis si je me trompe, je suis un piètre juge :—le monume de Gambetta, d'allure plus sobre, mais cependant encore très beau ; le monument de Henri IV ;....et une foule d'autres.

L'Académie nationale de musique, l'Opéra, avec ses colonnes corinthiennes en porphyre, et le Théâtre français, sont les plus belles constructions du genre qui soient en Europe.

Le Panthéon, la Madeleine, la Bourse, la Chambre des députés, l'Odéon, ont une façade très ressemblante, avec leurs colonnes corinthiennes à chapitaux surmontés de feuilles d'acanthe. Le Palais de justice, les églises de la Trinité, St-Augustin, St-Etienne du Mont, St-Eustache, St-Germain l'Auxerrois, la Cathédrale de Notre-Dame, célébrée et si bien décrite par Victor Hugo, sont encore des monuments de la plus haute importance et du plus vif intérêt à visiter dans Paris.

Il y a plusieurs fontaines. La plus remarquable, par sa belle situation et ses belles bordures de fleurs, est celle de Médicis.

J'ai vu les Gobelins, atelier unique au monde, où l'art s'épuise dans la production de tapisseries en soie et en laine. On y copie les auteurs les plus fameux avec un éclatant succès. Je suis demeurée fascinée devant des panneaux représentant des fêtes royales et des chasses à courre, aux siècles de l'élégance et du bon ton, tant il y avait de vérité dans ces scènes typiques, peintes avec la navette et l'aiguille !

Ne dirai-je pas un mot de l'Hôtel des Invalides, où se trouvent le tombeau de Napoléon 1er, et les musées de l'armée et de l'artillerie ? En 1670, le roi Louis XIV en posa la première pierre. La façade est très étendue avec ses cinq étages aux ouvertures en arcades. L'entrée principale est au centre. La statue équestre de Louis XIV orne le bas-relief de l'un des trois avant-corps en saillie ; et, de chaque côté, apparaissent les statues de Minerve et de Mars. Sur les angles des avant-corps, quatre statues d'esclaves figurent quatre nations conquises. Des canons, de tous âges, de toutes formes et dimensions, sont braqués sur les fossés entourant la grille dorée qui protège les jardins et les parterres cultivés par les invalides amateurs. C'est sur la cour d'honneur que donne le portail de l'église St-Louis, dite : " Eglise des soldats ". Le dôme, avec ses riches ornementations, ressemble à un gobelet renversé ; et sa lanterne ajourée supporte, de ses deux colonnes, une obélisque surmontée d'un globe.

Visconti eut la gloire de construire le tombeau de Napoléon-le-Grand. Les travaux furent commencés en 1843, interrompus en 1848, puis terminés en 1853. Le grand architecte fit creuser une crypte ronde près

du maître-autel, où des portes de bronze en ferment l'entrée. Deux colossales statues : " La Force civile " et " La Force militaire ", semblent y monter la garde. Le sarcophage, taillé dans un bloc de granit rouge offert par l'Empereur de Russie, repose sur un socle de marbre vert. Une large marche, en marbre noir, s'appuie sur le parquet de marbre jaune pâle, d'où se détachent agréablement les bandes ou cercles, en marbre noir, où sont inscrits les noms de Wagram, Austerlitz, Moscou, etc. L'intérieur du tombeau est en marbre blanc d'Ecosse. Six bas-reliefs, en marbre blanc, décorent une galerie éclairée par des lampes funéraires; et douze statues, dues au ciseau de Pradier,—c'est dire leur beauté artistique,—s'élèvent sur les piliers du soubassement de la galerie. Le reliquaire est une chapelle unie, surmontée de la statue de Napoléon en costume de couronnement. Son épée d'Austerlitz, son chapeau d'Eylau et les trois clefs de sa tombe de Sainte Hélène reposent à ses pieds. La galerie s'étend sur cette petite chapelle. Voilà, après le Palais de Westminster, le plus beau monument que j'aie vu.

Ma compagne et moi, nous avions pris nos quartiers chez Mlle Faure, Supérieure de l'Ecole normale des Billettes, 23, rue Ste-Croix de la Bretonnerie, non loin de l'Hôtel de Ville et de la Tour St-Jacques. Nous étions donc dans un endroit central, fort commode pour des dames voyageant seules ; et il nous a été facile de visiter tous les monuments dont je viens de vous parler.

Une chose restait à voir et entendre : l'art dramatique. Il me semblait que je devais, quelque part, trouver en ce genre la perfection. Je ne l'avais pas

rencontrée à Londres. C'est là pourtant que Calvé et Plançon avaient charmé mon oreille dans Carmen ; et je rends hommage à leur talent. Mais leur diction imparfaite rendait souvent incompréhensibles les paroles de l'artiste. Ce n'était donc pas la perfection, puisqu'il y avait une imperfection.

A Paris, je continuai ma tâche, commençant par l'Opéra Comique. On y jouait "Louise", une pièce inédite. Passons. J'ai entendu Madame Réjeanne dans "Madame Sans-gêne". La critique, ici, était encore fort possible, surtout dans le jeu des actrices ; et Madame Réjeanne, par son déshabillé, ouvrait une large porte à la censure.

A l'Académie nationale de musique, ou "Grand Opéra", dont la beauté architecturale et la richesse d'ornementation n'ont pas encore rencontré leurs supérieures dans les constructions modernes, ce qui me frappa le plus, fut l'orchestre, le grand et nombreux orchestre, où les violons et les violoncelles permettent deux ou trois flûtes, chantant comme des rossignols, de lancer dans l'espace leurs notes de velours rose. Les roulades, les fugues, les gerbes délicieuses, caressent l'âme palpitante des baisers de l'enthousiasme, et l'enlèvent au-delà de la réalité, pour la balancer voluptueusement dans les sphères de l'harmonie et de la rêverie, pleines d'enchantements et de ravissements.

On y jouait "Faust". Delmas, dans Méphistophélès, fut d'une grande force artistique, le seul réellement fort. Marguerite avait une jolie voix. Mais le plaisir de la perfection réalisée m'échappa encore quand je vis que les ficelles de Méphistophélès, dans la tour où il attendait Marguerite, étaient visibles à l'auditoire

et que la trappe, dans le parquet, par laquelle devait passer Méphisto, à l'appel désespéré de Faust, n'était pas, non plus, suffisamment dissimulée.

C'est ici, au Grand Opéra, qu'il m'arriva un petit incident drôlatique. Mes voisins de fauteuil et plusieurs personnes, au parquet, semblaient s'intéresser un peu outre mesure à l'étrangère que j'étais. Il faut avouer que l'éventail étrange que j'avais en mains, pouvait amplement justifier leur curiosité. En l'ouvrant sur un sens, mes doigts n'enfermaient qu'un paquet de bribes loqueteuses; tandis que sur l'autre, j'offrais aux regards de ce monde élégant un splendide éventail, en satin rose, festonné de riches dentelles, de broderies et de brillantes paillettes d'or. Aussi, en face de tous ces feux de lunettes et d'yeux dirigés de mon côté, j'en pris vite mon parti. A tout seigneur tout honneur, me disais-je, en caressant ce petit chiffon, qui m'offrait l'avantage d'étudier, sur le vif, l'esprit léger de la foule que, souvent, un rien met en émoi.

Après le dernier acte, au sortir de l'Opéra, en arrivant au foyer, (cette merveilleuse création de goût et de richesse), des groupes discutaient çà et là; chose commune en tous lieux publics. Mon éventail était-il le sujet de leur préoccupation? On craignait-on une surprise à main armée contre la ville? Je me demandais cela, peu soucieuse de leurs peines, quand un monsieur et une dame, se détachant d'un groupe, vinrent à moi et m'adressèrent un concert d'excuses pour avoir, disaient-ils, si souvent regardé vers mon fauteuil, pendant la séance. "C'est que chacun de nous, ajoutèrent-ils, voulait s'assurer si cette dame étrangère n'arrivait pas d'Es-

pagne". "Mais non, cent fois non, reprend une autre curieuse, je soutiens que Madame est polonaise".—"Vous-même, vous êtes sans doute polonaise, Madame", fis-je avec un sourire moqueur.—"Oui" fut la réponse.—"Mais, dit une autre, car le groupe allait croissant, Madame est italienne"!—"J'affirme, reprend une [illegible] encore, que Madame estune véritable Française."

L'excitation allait grandissante, chacun ou chacune se grisant de sa propre certitude. Voulant m'esquiver, je leur dis avec un grand sérieux: "Hélas! mesdames et messieurs, je n'ai pas l'honneur d'appartenir à aucune de ces grandes nations que vous mentionnez".—"Mais qui êtes-vous donc, Madame"? fut le cri général.—"Oh! je ne suis qu'une sauvagesse du Canada"!—répondis-je en m'enfuyant, amusée de voir tout ce monde ébahi, et sans me demander si j'avais fait un honneur ou un outrage aux chers aborigènes de mon pays. Cependant mon oreille put entendre ces paroles atténuées par la distance, en arrivant aux derniers degrés de l'escalier en marbre blanc,—le plus vaste et le plus beau du monde entier: "Si toutes les sauvagesses du Canada lui ressemblent"....

Mais la perfection dans l'art dramatique, ne l'ai-je pas trouvée enfin? Oui, cette perfection tant désirée et tant recherchée, sans aucun défaut de décor, de diction, de geste, d'habit, de dignité, de grâce, chez les acteurs, comme de sagesse dans le choix du drame, je la trouvai au Théâtre français, ou Comédie française, ou Théâtre Molière,—tous ces noms désignant le même théâtre classique. On y jouait "Frou-Frou". Avec quelle perfection! Des voix musicales, vibrant comme un clairon, ou douces comme un soupir, mais toujours

entendues et comprises dans toutes les parties de la salle, interprétant, dans le langage le plus châtié, le plus élégant, le plus académique, les plus belles conceptions poétiques et morales : voilà le régal artistique dont j'ai joui. Quelles études et quelles leçons dans ces drames où les plus sublimes interprètes de l'art portent les noms admirés des premières intelligences de la France ! Et aussi, quel auditoire compétent, recruté parmi l'élite intellectuelle du monde entier !

La vérité me force à dire que le même auditoire favorise la sublime actrice qui a nom Sarah Bernhardt. Elle jouait avec toute la perfection possible, lorsque je l'ai entendue, au commencement d'août 1900, dans son superbe théâtre, non loin du Châtelet. Oui, elle est la gloire théâtrale de la France et du monde. Elle peut encore, à cette époque, dépasser les forts artistes qui la soutiennent. Elle a vieilli sans doute ; mais sa grâce et son talent n'ont pas encore été surpassés.

Maintenant, sortons de Paris et suivons le pèlerinage.

Troisième Lettre

En France—A Paray-le-Monial

Nous voici à Paray-le-Monial, où les députations du monde entier viennent rendre leur amour et leurs hommages de nouveau siècle au Sacré-Cœur. Salut, ô cœur sacré, océan de miséricorde et de grâce, dont les

flots vivifient les âmes de ceux qui vous aiment, et régénèrent les consciences de ceux qui, oubliant leur noble destinée, ont compromis leur part d'héritage dans le royaume de "Notre Père qui est aux Cieux"! Cette grande manifestation de piété a prouvé au monde que la foi triomphe encore au sein des peuples, et que l'étendard du Sacré-Cœur est fièrement arboré par d'innombrables phalanges de chrétiens. On estime à 15,000 le nombre des pèlerins réunis à Paray, le 22 juin 1900.

Le Cardinal Perraud reçut les nombreuses délégations et présida aux différentes cérémonies religieuses. Lui-même et les éminents personnages dont les noms suivent, formèrent comme la garde d'honneur, le brillant état-major du Sacré-cœur: Mgr Corrigan, archevêque de New-York; Mgr d'Outreloux, évêque de Liège; Mgr Lopez, évêque de Victoria, Espagne; Mgr Geay, évêque de Laval; Mgr Vidal, évêque de Fidji, en Océanie; etc. Parmi les séculiers, leurs altesses royales le comte de Caserte et son fils; le prince Génaro de Bourbon-Sicile; madame la comtesse d'Eu, et son fils Dom Pedro d'Orléans-Bragance; la duchesse d'Orléans; le comte de Chabot; le duc et la duchesse d'Alençon; le comte Diesback; le général et madame de Récamier; le général baron et madame la baronne de Charette; l'amiral de la Jaille; l'amiral de Cuverville; etc., etc.

A ce dernier, les pèlerins du Canada furent redevables d'un joli discours que je goûtai particulièrement, parce que l'orateur y parla des institutions, de la langue et des lois de la vieille France, religieusement conservées par le peuple canadien. Je pensais, par devers moi, aux œuvres de mon père, en rapport avec cette conservation de nos trésors nationaux.

Le baron général de Charette, dans une charmante improvisation, nous présenta tous les dignitaires de la hiérarchie nobiliaire; et madame de Charette offrit à tous l'image du Sacré-Cœur, portant, dans les pages qui en formaient l'enveloppe, les lignes suivantes : " Consécration au Sacré-Cœur, par le général de Charette. " De petites branches du noisetier sous lequel Jésus apparut à la Bienheureuse Marguerite-Marie nous furent, de plus, offertes par Madame la baronne.

Nous, Canadiens, nous portions sur notre poitrine, outre l'insigne international, commun à tous les pèlerins, une fort jolie médaille, suspendue par une feuille d'érable en émail, notre emblème national particulier. Dès le 20 juin, nous avions récité la consécration du Canada, composée par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal. Une grande joie nous arriva le 22, jour, anniversaire de la fête du Sacré-Cœur de Jésus : ce fut la bénédiction de Notre Saint-Père, le Pape Léon XIII envoyée, par dépêche télégraphique, à l'estimé et dévoué directeur du pèlerinage, Mr L. J. Rivet, pour tous les pèlerins dont il avait la conduite. Quel honneur et quel bonheur !

Voici encore quelques noms (de personnages distingués, présents au pèlerinage) que j'ai pu me procurer, grâce à l'amabilité de notre hôtellière, durant la procession : baron et baronne de Muritiba ; baron et baronne de St-Joachim ; J. H. de Arango, délégué par le conseil des conférences de St-Vincent de Paul au Brésil ; Mr de Gaillard Bancel ; Mr de Suchetais, etc.

Je portai mon intention et admiration sur l'intéressante famille de Garcia Moreno, dont la belle-sœur

avec ses nièces, marchait dans la procession. Elle était précédée de deux de ses neveux qui portaient une riche bannière, en soie rouge, ayant au centre, brodée en or, la dernière et grande parole du héros de l'Equateur, martyr de sa foi intrépide : "*Dios non muere.*" Les nièces du Président martyr, invitées par le général de Charette, tenaient les glands de la bannière de Patay, suivies par 80 zouaves dont la présence à Paray, en ce jour, répondait au désir de feu le général de Sonis ; car, chaque année, accompagné de ses soldats, ce général venait passer la nuit du 22 juin, en adoration aux pieds de Jésus-Hostie, dans cette même chapelle où le Sauveur du monde dévoila son cœur sacré à l'humble religieuse qui fut la Bienheureuse Marguerite Marie Alacoque.

Dans ce long défilé de la procession, le vénérable aumônier des zouaves, Mgr Bouriau, se distinguait par sa piété communicative. Puis venaient les commandants de Canessin, de Gonidec, de Fraissau et du Reau ; Mr l'abbé Younès et le Père Orpiszewki, polonais, marchant tous deux sous les bannières des Maronites et des Créoles des Iles Maurice et de la Réunion ; une bannière portée par des Nègres de la Guadeloupe ; Mgr d'Outreloux, entouré d'une centaine de ses compatriotes de Liège ; Mr l'abbé Vaughan, neveu du cardinal de ce nom ; Mgr Gardi, curé de Ste-Clotilde ; Mr le chanoine Guillot ; Mr de Cilleuil, etc., etc.

Imposant à l'extrême fut, à l'élévation, le salut royal de toutes les bannières, parmi lesquelles celle des Canadiens n'était ni la moins belle, ni la moins importante. Il était midi lorsque l'office fut terminé.

Le cardinal Perraud, après avoir donné sa bénédiction à tous les pèlerins, réunit à sa table les prélats et plusieurs des grands personnages dont j'ai fait mention plus haut. Tous les journaux ont relaté ces détails intéressants. Dans un toast éloquent, le cardinal félicita l'assemblée du beau spectacle fraternel qu'offraient, en cette circonstance, les représentants de toutes les nations de la terre. "Quelques-uns, dit-il, arrivent d'aussi loin que mon anneau pastoral, qui vient de la Chine."

A deux heures, la foule, encore pleine d'émotions, envahit la Basilique, pour entendre la parole chaude et ardente du Père Coubé. Le prédicateur, développant le texte: "Je vous adorerai, O mon Dieu, dans votre temple", Ps. 137, dit en substance :

"Il faut adorer Dieu dans le Ciel qui est le temple par excellence, dans l'univers qui est le plus grand temple créé ; dans toutes les églises du monde, qui sont les seuls vrais temples de la terre ; dans cette église de Paray-le-Monial en particulier, qui est le temple où Jésus-Christ nous a enseigné lui-même et nous enseigne sans cesse l'adoration de son Divin Cœur. Cette adoration du Sacré-Cœur de Jésus, en ce moment, est comme la prière du soir du siècle écoulé, et comme la prière du matin du siècle qui commence. Elle doit se répandre partout et sauver le monde. Voilà pourquoi des représentants du monde entier sont ici, aujourd'hui, pour s'enflammer d'amour envers le Sacré-Cœur et communiquer ce feu salutaire au sein de toutes les nations."

Puis l'orateur, dans un mouvement de sublime éloquence, envoie un vibrant salut à toutes les nations

représentées dans cet immense pèlerinage. Il a un mot spécial pour chaque nation.

" Vous êtes venus, dit-il, de tous les points du Nord, du Midi, de l'Orient et de l'Occident. Vous avez franchi les mers, citoyens de la libre Amérique, que je vois réunis autour de l'illustre Archevêque de New-York, pour venir proclamer que la source de toute liberté et de toute vertu est le Sacré-Cœur de Jésus qui vous a délivrés de la tyrannie de l'enfer.

Vous avez franchi les mers, O Canadiens, pour venir réchauffer votre cœur au cœur de votre ancienne mère-patrie, où vos aïeux ont puisé leur foi invincible et leur sang généreux ; où, à cause de notre communauté de sang et d'origine, vous pouvez regarder comme faites à vous-mêmes toutes les révélations du Sacré-Cœur dont nous fûmes favorisés.

Vous avez franchi les mers, descendants des nobles races catholiques d'Espagne et de Portugal, dont les pères ont fait fleurir les savannes et les pampas de l'Amérique méridionale. Vous êtes venus des bords de vos grands fleuves, fils du Brésil, groupés autour d'une bannière brodée par des mains royales ; vous êtes venus de l'Uraguay et de l'Argentine, du Chili et de l'Equateur ; et je salue, ici, avec émotion, la bannière de Garcia Moreno, portée par son illustre et pieuse famille. Il fallait qu'il fût représenté au sanctuaire du Sacré-Cœur, le grand homme d'Etat, le grand catholique de ce siècle, apôtre, soldat et martyr du Sacré-Cœur, tombé victime et vainqueur de la franc-maçonnerie, en poussant un cri qui a fait tressaillir le monde : " Dieu ne meurt pas ".

Des grandes îles, aimées du soleil et bercées par les chaudes mers, vous êtes venus, enfants des Antilles, de la Guadeloupe et de la Martinique, d'Haïti et de Cuba. Et je vous salue, aussi, représentants de la race noire que j'ai aperçus au milieu de la foule ; vous envers qui la race blanche a été longtemps coupable, mais que nous reconnaissons comme nos frères et nos égaux, dans tout l'univers, depuis qu'une main impériale que je vois ici et que des millions d'hommes voudraient baiser avec reconnaissance, a fait tomber vos chaînes dans le dernier état chrétien où régnât encore l'esclavage.

Salut à vous, peuples du Congo et de l'Afrique équatoriale, dont un apôtre porte ici la bannière. Salut à vous, Iles de l'Océanie que représentent dans ce chœur un de vos évêques et missionnaires. Salut à vous, habitants de Maurice et de la Réunion, qui gardez, sous les rudes caresses des cyclones, le parfum immortel des traditions catholiques et françaises.

Salut à vous, montagnes du Liban, qui nous envoyez vos Maronites, descendants de ceux que Saint Louis appelait les amis de la France. Salut aux nations de la vieille Europe : à la Belgique et à la Hollande, dont l'élite est réunie autour de cette chaire ; à l'Angleterre, à l'Allemagne, à l'Autriche, à l'Italie, à l'Espagne et au Portugal ; à la catholique Irlande et à la catholique Pologne, si glorieuses à nos yeux et si chères à nos cœurs.

Salut à toi, ma douce France, dont je vois les enfants mêlés dans un même sentiment d'amour et de fraternité, depuis les plus illustres jusqu'aux plus humbles. Salut à toi, que je distingue entre toutes, O ban-

nière de Patay, parce que tu es vraiment la bannière du Sacré-Cœur; parce que, partie d'ici, brodée dans ce monastère de la Visitation, tu y reviens chargée de gloire, sacrée au baptême du feu, empourprée du sang des braves dont l'héroïsme t'a fait tressaillir sur le champ de bataille. Salut à vous toutes, ô nations, parce que quelles que, soient vos gloires, vous n'en avez pas de plus grande et de plus pure que celle de votre foi catholique, et que vous venez ici la rajeunir en louant le Seigneur. Louez donc le Seigneur, ô nations, *laudate Dominum;* parce qu'il est votre Sauveur. Louez-le, parce qu'il est votre Roi!"

Au moment où l'orateur, les deux bras tendus vers la bannière de Patay, lui avait envoyé cet hommage: " Salut à toi, que je distingue entre toutes, ô bannière de Patay, parce que tu es vraiment la bannière du Sacré-Cœur; parce que, partie d'ici, brodée dans ce monastère de la Visitation, tu y reviens chargée de gloire, sacrée au baptême du feu, empourprée du sang des braves dont l'héroïsme t'a fait tressaillir sur le champ de bataille;"—tous les yeux s'étaient dirigés vers le chœur où Charette tenait le glorieux fanion élevé au milieu de sa phalange. L'émotion, alors, s'était emparée du vieux soldat; ses larmes avaient coulé; ses bras étaient retombés; la bannière avait caché sa figure. L'homme avait disparu, et l'on ne voyait plus, à sa place, que le cœur de Jésus rayonnant en soleil sur la soie blanche, et entouré de cette prière que répétaient à l'envi tous les cœurs; " Sauvez, sauvez la France."

Spectacle sublime!

Ce qui suit est extrait d'une correspondance d'*Un pèlerin* à l'*Evénement* de Québec, du 14 juillet 1900,

"Au sortir de la Basilique, les bannières prennent la tête du cortège; la fanfare éclate; la foule s'engouffre dans le parc des chapelains, en passant sous un arc de triomphe décoré d'une image du Sacré-Cœur et de ces mots de Léon XIII: *En alterum divinissimum signum.* Voici le nouveau Labarum! Un autel a été dressé sur une estrade. On y dépose le Saint-Sacrement. Les évêques l'entourent. Mr le Vicaire Général Gauthey prononce quelques mots chaleureux; et sa puissante voix retentit jusqu'aux extrémités des pelouses où les bannières ondulent au soleil, au-dessus des milliers de têtes humaines.

Le cardinal Perraud lit l'acte de consécration du genre humain, dont chaque phrase, redite par Mr Gauthey, est ensuite répétée par toute l'assistance. Jamais chant ne nous a paru plus animé et plus émotionnant que cet immense concert de voix aux accents étranges, avec ses "crescendo" enthousiastes, coupés de silences pleins de larmes. L'émotion va, aussi elle, grandissante jusqu'au moment ou Mgr Corrigan donne la bénédiction du Saint-Sacrement.

Cependant les maisons de la ville achèvent de se pavoiser. Les oriflammes et les fleurs étincellent aux fenêtres; les lanternes vénitiennes se balancent aux balcons. La procession du soir s'organise. Lentement elle déroule ses anneaux lumineux. Les bannières claquent au vent. Les chants montent vers la voûte du ciel, enthousiastes, ardents. C'est le moment annoncé pour la manifestation socialiste et l'apparition des camisoles rouges. Mais rien ne paraît. L'heure n'est pas à la "Carmagnole," au chant de la haine. C'est l'heure de la réconciliation et de la paix." Nous voulons Dieu,"

clament des milliers de voix dont l'écho va mourir dans la campagne endormie du val d'or.

Et le ciel semble répondre. De gros nuages en cachent l'azur. Mais au loin, tout au loin, une petite étoile scintille, pure, éclatante, toute seule dans l'immensité, et elle semble venir au-devant de la procession. N'est-ce pas l'espérance qui descend d'en haut, à travers les nuages de terreur qui pèsent sur le monde ?

Bientôt les voix tombent; les lumières s'éteignent; l'énorme foule internationale se disperse dans les hôtels et les maisons particulières, ou se dirige vers la gare, heureuse d'avoir passé une journée qu'on espérait très belle, mais dont la beauté a dépassé toutes les espérances."

Quatrième Lettre

En France—A Lourdes

En revenant vers Paris, pour nous rendre à Londres, puis à Liverpool, afin de prendre passage sur "l'île flottante" qui devait nous transporter à travers l'océan jusqu'aux rives aimées de notre patrie, nous pûmes, à notre loisir, visiter Lourdes—Lourdes, la célèbre, Lourdes la miraculeuse, dont j'ai remporté, pour ma part, les souvenirs les plus chers et les plus ineffaçables.

Voici mon premier souvenir.

J'étais souffrante de pneumonie, et j'allais expirer dans le train qui, de Marseille, nous conduisait à Lourdes. Je sentais la suffocation me serrer la gorge de sa main de fer, lorsqu'à l'arrêt d'un instant, à Tarbes, un ange, sous le manteau du prêtre, Mr l'abbé Dupuis, maintenant aumônier des Dames du Sacré-Cœur au Sault-au-Récollet, s'étant aperçu de mon lamentable état, courut me chercher un verre d'eau glacée, au péril de sa vie, tant il lui fallut se précipiter. Ce verre d'eau fut mon salut. Il me causa une réaction momentanée qui me permit d'arriver à Lourdes, sans donner au directeur du pèlerinage l'embarras d'un cadavre.

J'étais encore brisée, fiévreuse, presque sans voix, en atteignant le sanctuaire où la divine miséricorde, par Marie, déploie tant d'amour et de bienfaits. Mais je ne tardai pas à me rétablir complètement, grâce à Dieu, et grâce à ma bonne Mère de la grotte. Oh ! qu'ils sont précieux les amis du Sanctuaire et du Ciel qui, en de telles occasions, laissent tomber de leur cœur, assouvi aux sources de la charité divine, quelques gouttes de cette rosée de miel, capable de raviver les fleurs desséchées et mourantes !

Vous-même, cher ami à qui j'écris ces lignes, laissez-moi vous le dire, je vous compte au nombre de ces bienfaiteurs dont je parle. Je me demande, en effet, si je ne dois pas, en grande partie, à votre pieuse charité, à vos ferventes prières en ma faveur, la joie d'avoir été accueillie par Notre Dame de Lourdes comme son enfant malade et désolée sur laquelle, au physique, au moral et au spirituel, elle a daigné répandre ses grâces privilégiées.

Comme on sait ardemment prier et saintement aimer dans ce petit coin perdu des Pyrénées ! Il me semble toujours respirer cet air ambiant,—suivant l'expression de notre ami de Montréal,—qui pénètre l'âme et l'abreuve de cette noble aspiration dont la fonction est de diriger la partie la plus éthérée de notre être vers le temple du mystère, vers le Ciel, ou plutôt vers le Divin Amour, auquel doit se reporter, dans sa force absolue, l'hommage de notre adoration enthousiaste et pure.

Ah ! oui, comme on prie bien à Lourdes ! Avec quelle volupté morale s'effectue cette conversation de la créature avec son Créateur, où l'expansion de la pauvre petite âme, timide et réjouie, dévoile avec confiance toutes ses misères, tous ses besoins, en présence de la puissante et miséricordieuse perfection de son Dieu qui est, en même temps, son Roi et son Père !

Les sentiments d'adoration et d'amour qu'il a mis en nous doivent remonter à lui comme à leur unique fin, et créer un lien d'union intime et suivie entre son cœur et le nôtre, comme un céleste hymen entre l'âme et son Créateur.

Même physiquement, quel bien n'ai-je pas retiré de ma visite en cet endroit béni, au retour de ma délicieuse promenade à Pau ! De cette jolie et salubre petite ville, je me suis rendue à la grotte pour demander, entre autres grâces, la guérison de cette pneumonie cruelle dont la gravité m'inquiétait fort pour le reste de mon voyage.

Il me sembla voir cette bonne Mère me sourire et me tendre les bras. Epuisée par les fatigues de mes précédentes pérégrinations, mais encore tout émue par

les heures charmantes de cette journée que je venais de passer,—la seule journée de vrai repos et de vrai bonheur dont j'aie joui depuis mon départ du Canada,—prosternée et seule au pied de la Vierge Immaculée, respirant à plein cœur, comme à pleins poumons, cet air embaumé de mystère et d'espérance qui constitue l'atmosphère du sanctuaire de Lourdes, je sollicitais des forces et le recouvrement de ma santé. Ma divine mère sembla répondre à ma supplique mentale, en me jetant, de sa couronne de lierre naturel, une feuille qui vint se reposer sur le bas de ma robe. Je la cueillis avec vénération, pour l'emporter, pleine d'amour et d'espérance, dans mon lointain pays. Le lendemain, j'étais parfaitement guérie, et j'ai continué, depuis, à jouir d'une parfaite santé comme à vingt ans. Quel gage précieux que cette gentille petite feuille dont Notre Dame de Lourdes a scellé, en quelque sorte, la page de ses bienfaits à mon égard ! Avec quelle reconnaissance je la conserve ! Avec quel attendrissement je la porte à mes lèvres, lorsque je la vois !

La superbe et élégante petite ville de Lourdes est bâtie sur un poétique plateau, aux bords des rives du Gave. Ses couvents, ses collèges, sa basilique, ses chapelles, ses parcs, ses pelouses, ses prairies, son château-fort, ses donjons, ses grottes, et par-dessus tout sa grotte de Massabielle, en font un lieu d'attraction pour l'œil et de consolation pour le cœur. C'est un bijou éclatant, ravissant, enclavé dans les hautes montagnes, que ce sanctuaire à jamais mémorable, où dix-huit fois la Vierge Immaculée est apparue à la petite Bernadette Soubirous, et d'où incessamment, vers le Dieu qui trône au-dessus des étoiles, montent, depuis cette époque, les

cris d'amour et les supplications de pèlerins innombrables, accourus de toutes les parties de l'univers. Ce petit coin du paradis semble, dans sa majestueuse protection, assurer les pèlerins que leur trésor est bien gardé, et qu'il restera là toujours pour dispenser au monde la grâce, la santé, la joie et le bonheur.

O Lourdes célèbre! O Lourdes miraculeuse! Tu valais, à toi seule, toutes les peines et fatigues de mon voyage. De tes bienfaits j'emporte en mon cœur les souvenirs les plus doux, les plus pieux, les plus délicieux, qui ne s'effaceront jamais.

Cinquième Lettre

En Suisse et en Italie—Coup-d'œil général

Comme l'Angleterre et la France, la Suisse et l'Italie ont été parcourues, dans leurs principaux centres, par les pèlerins. A Mâcon, je revis le Comte de .... que Mr Rivet, directeur du pèlerinage, nous avait présenté à Paray-le-Monial. Je le revis à Genève, où il me fit l'honneur d'une invitation spéciale à visiter la ville dans sa propre voiture : honneur que je dus décliner, afin de ne pas manquer la dernière messe à laquelle je me rendais, car c'était un Dimanche.

Par compensation, Madame la générale de Woinisky, née Princesse de ce nom et ayant épousé le général Casimir Woiniski, son cousin germain,—une de ces

charmantes femmes, instruites et délicieuses, que l'on ne rencontre que rarement,—passa chez moi l'après-midi de ce Dimanche. Elle m'invita chez elle pour la soirée, où elle avait réuni sa famille princière voyageant avec elle. Quand je la quittai, elle me fit cadeau d'un joli chapelet en argent de l'Immaculée-Conception.

Mais j'ai hâte de vous parler de la Suisse. Rien, non rien, n'est comparable aux beautés agrestes de cette Suisse tant et si justement vantée. J'ai aimé, avec une fougue et un enthousiasme juvéniles, ses promenades idylliques, ses allées gracieuses, ses solitudes pleines d'ombre et de fraîcheur. Mes yeux, charmés, se sont rivés, pendant de longues heures, sur le panorama, d'une splendeur ineffable, où se dessinent ces couloirs, ces gorges, ces cavernes, ces pics, ces collines, ces versants parsemés de chalets à dentelles fantaisistes ; ces citadelles naturelles surplombant des cités microscopiques où s'agitent des êtres qui nous paraissent liliputiens, mais qui sont, pourtant, des humains à charpente telle que la nôtre. La distance seule crée cette illusion.

Adorable Suisse ! Comment décrire ses incomparables sommets neigeux où se mêlent, parmi de formidables créneaux de verdure, les teintes éclatantes de l'or, de l'argent, du diamant et des saphirs ?—Comment décrire ses montagnes gazonnées et fleuries, ses belvédères de roc et de mousse, édifiés par l'Artiste invisible qui s'est plu à ciseler tant de splendeurs pour orner une "solitude habitée de lui seul ?"—Comment décrire ses forêts profondes où le jour s'infiltre en tremblant ; ses abîmes sans fond où les vagues traîtresses et la mort semblent fasciner l'intrus qui envahit leur domaine ?—Comment décrire son glorieux ciel si magni-

fiquement ensoleillé, ses nuages d'une transparence de nacre ou d'opale, pointillée de vermeil ou d'argent ; ses pelouses veloutées, à fond d'émeraude ; ses fleurs brillantes, à corolles d'ivoire ou de safran ou de rose ou de carmin, qui s'épanouissent, à profusion, sous les chaudes caresses du roi des astres et invitent, à leur tour, les chauds baisers de mille papillons aux ailes diaprées ?—Comment décrire ses cascades écumantes et légères qui bondissent, comme de folles nymphes, à travers les roes, en éblouissant le regard de leurs jets étincelants ?—Comment décrire son lac Léman, lac unique au monde, qui mire le ciel avec amour, et à qui le ciel s'unit lui-même avec tendresse, pour ne former au loin, sous l'œil émerveillé du contemplateur, qu'une seule nappe liquide, où l'on ne sait plus ce qui est l'onde et ce qui est le firmament ?

Les impressions contenues, produites en moi par ces indescriptibles splendeurs, me rendirent solitaire et mélancolique. D'abondantes larmes coulèrent de mes yeux, ou plutôt de mon âme ivre de tant de beautés, et qui, tremblante et ravie, se sentait de force à rompre ses liens d'argile pour aller se baigner, s'abîmer, se perdre, dans les effluves de ces charmes célestes.

J'ai passé 48 heures à Genève, cette aimable ville, si délicieuse avec ses grâces subtiles et inoubliables, avec sa vaste et brillante étendue d'eau cristalline, avec ses monts féeriques flanqués de belles forêts, avec son arôme plein de fraîcheur qui pénètre jusqu'aux moëlles. Ah ! comme son front altier supporte magnifiquement sa triple couronne de montagnes, embellie de gigantesques aiguillettes et de non moins gigantesques verdures. Et ces monts géants, casqués de glace et drapés

de sombres forêts, semblent des garde-corps à genoux, devant le maître de céans : le Mont Blanc, si majestueux dans sa hautaine froideur et son éternelle robe de neige !

Pays mystérieux, avec ses montagnes, ses forêts, ses lacs et ses cavernes, où l'on découvre, dit-on, des vestiges certains d'habitation par les races préhistoriques à leurs différentes époques : l'époque de la pierre fendue, l'époque de la pierre polie ; celle du renne, celle du fer, celle du bronze, et que sais-je encore, qui ont précédé la période gallo-romaine. Mais que m'importe à moi, l'enthousiasme des savants pour ces merveilles imaginaires d'époques imaginaires ? Ce que j'admire, c'est le présent, l'actuel, tout ce que j'ai là devant mes yeux étonnés. Voici les grottes du Sphinx, de la Côte, du Scillon, des Faux-Monnayeurs ; voici les voûtes des Bourdons et du Serpent ; voici les cavités insondables du roc de Salève, où sans doute l'éléphant primigenius et le mammouth et l'ours des cavernes ont dû promener, jadis, leurs intéressantes familles !

J'ai visité Etrembière, berceau du savant génevois Céladon, inventeur des machines perforatrices qui, perfectionnées par l'ingénieur Sommelier, valurent au monde le percement du mont Cenis. Le passage du St-Gothard m'a procuré les émotions les plus terrifiantes, avec ses ascensions abruptes et ses descentes à pic, dans des voitures traînées par deux locomotives, suspendues, en quelque sorte par un fil, au-dessus d'abîmes insondables, et paraissant nous conduire, par des routes vertigineuses, vers des hauteurs inaccessibles.

J'ai visité Interlaken. C'est un petit coin du ciel que cette bourgade ayant son nid au pied de la falaise

où la modeste "Jungfrau,"—jeune vierge,—essaye de cacher sa grâce virginale sous sa draperie blanche, nuancée de mauve et de violet. Lorsque le soleil la salue, le matin, au sortir de son bain de vermeil, ou le soir, en se couchant dans son lit d'or, on dirait que cette vierge timide soulève un pan du voile qui dérobe sa beauté aux regards profanes, pour en faire hommage exclusif à son maître et seigneur. J'ai visité Lucerne, Bâle, Berne, Milan, Florence, Gênes, Lorette, et finalement Venise, avant d'atteindre la Ville Eternelle. Tous ces endroits charmants m'ont fait goûter ces joies du cœur, ces impressions profondes, que la nature évoque toujours lorsqu'elle entre librement en rapport avec une âme dégagée des liens ordinaires de l'existence.

Venise m'a particulièrement enthousiasmée avec ses ravissantes promenades en gondole, le soir, sur ses grandes voies liquides et étincelantes. L'Adriatique, en tous sens, y déverse ses flots abondants, et les sérénadiers, pendant des soirées entières, nous enivrent de leurs vibrantes et idéales symphonies.

Voyez ces poétiques promenades nocturnes où se meuvent, où se croisent les mortels extasiés, sous l'azur de velours sombre pointillé de diamants éblouissants, au souffle aimable d'une brise tiède et caressante. Ecoutez ces notes perlées, ces bruits argentins, ces gazouillements joyeux, de cœurs battant à l'unisson, ces éclats de rire sonores, dans ces gondoles gracieuses enrubannées de lanternes vénitiennes et conduites par d'habiles gondoliers aux blancs habits, se tenant coquettement campés sur la hanche et faisant jouer avec prestesse leurs longs et élégants avirons.

L'esprit s'exalte; l'âme s'émeut et prend son vol vers le ciel, séjour de la véritable poésie, dont la poésie terrestre n'est sans doute qu'un pâle reflet.

Un sentiment étrange,
Doux comme un baiser d'ange,
Par des chemins vermeils,
Sur son aile de flamme,
Porte, enlève notre âme,
Au pays des soleils.

A plus tard de plus amples détails sur cette ville, ainsi que sur les autres précédemment mentionnées.



Sixième Lettre

En Suisse—Lucerne

En Italie—Lorette

Lucerne prétend être le joyau de la Suisse, à cause de son cosmopolitisme incessant, recevant en moyenne, par année, trois cent mille voyageurs. Elle séduit, en effet, par sa nature grandiose, par son Pilate, son Righi, son lac diamanté, ses perspectives féeriques ses hautes Alpes éblouissantes de neige. A mon humble avis, on y pourrait séjourner une année entière sans jamais se lasser des promenades, excursions et visites à ses points saillants comme nature ou comme histoire.

Le Pont-du-Lac offre un coup-d'œil panoramique réellement incomparable. La montagne du Righi, avec sa ceinture de jardins et les blancs fantômes de ses hôtels; l'imposant Pilate avec ses verts créneaux et ses gigantesques sommets où la neige étincelle, avec sa végétation toute méridionale, ses fleurs éclatantes, ses quais, ses lacs, ses ravins, ses falaises inaccessibles, son jardin du Glacier et son "Lion de Lucerne," font de cette cité une ville idéale.

Précédant l'entrée d'une grotte peu profonde, creusée dans le roc vif, sont d'élégants bouquets d'arbres dans un parc naturel : frais bocages, pleins de poésie et d'ombre, qui s'étendent sur un lac agrandi, dont les ondes mélancoliques chantent les gloires des héros que représente le "Lion."

Ce Lion fameux a été taillé, dans la paroi du roc, tout d'une pièce avec le lit sur lequel il repose, au centre de la grotte. Il porte un fer meurtrier dans son flanc ensanglanté, et tient, même dans la mort, sous sa patte formidable, les armes royales des Bourbons. La page d'histoire que rappelle ce monument, reporte le souvenir jusqu'au 10 août 1792, alors que deux bataillons, uniquement composés de Suisses, d'une stature aussi superbe que leur héroïsme, enrôlés comme gardes du palais de Louis XVI, roi de France, succombèrent jusqu'au dernier homme, fidèles au poste d'honneur, dans une lutte inégale par le nombre, mais terrible et désespérée par la vaillance des défenseurs et la fureur des assaillants. Un tel souvenir, perpétué par un tel symbole, remplit les yeux de larmes et l'âme d'un vif sentiment de douleur, en même temps que de chaleureuse admiration, pour ces héroïques martyrs du devoir.

On y voit ces mots gravés sur la pierre : *Helvetiorum fidei ac virtuti.* Puis suivent les noms des victimes.

A l'entrée du Parc naturel, où parle cet éloquent monument, s'élève la "Chapelle expiatoire" portant cette inscription : *Invictis pax.* Elle nous rappelle vivement celle qu'on voit à Paris avec le même titre et pour commémorer le même fait d'armes.

Voisin du monument, se trouve le "Jardin du Glacier," où l'on peut étudier sur le vif, par l'aspect d'énormes entonnoirs et de gigantesques cuvettes, la terre en formation, dans un de ses plus puissants laboratoires. Les Lucernois appellent ces cuvettes : "Marmites des Géants." Elles ont été formées, agrandies et polies par les pierres tombées des glaciers et entraînées dans un mouvement giratoire par la masse des eaux descendantes.

Un "Pont couvert" que les étrangers ne manquent pas de visiter, traverse la Reuss, à l'Est de l'Hôtel où nous logions. Il est tout en bois,—Dieu sait de quelle espèce,—mais très bien conservé, et remonte à 1333. Il y a 400 ans, on ne rencontrait à Lucerne aucune construction en pierre ; et l'on avait surnommé cette cité : "Nid en bois des cygognes." Dans les temps anciens, on s'appliquait à charmer l'esprit par les yeux ; et cela explique ces peintures,—dont quelques-unes fort burlesques,—qui couvraient les bâtisses les plus en vue. C'est ainsi qu'on avait gravé sur les 121 panneaux des faces latérales de ce pont, les hauts faits d'armes des principaux dignitaires de la ville et de l'armée, ainsi que la vie des patrons Saint Léger et Saint Maurice.

Sortant du superbe lac, autour duquel sont réunis

les plus riches hôtels, les plus élégants chalets, les plus coquets jardins, nous arrivons au huai, où s'élèvent les différentes demeures et bâtisses publiques de la rive gauche. De la galerie de notre hôtel, au lieu de pêcher effectivement, je m'amusais à faire sauter hors de l'eau de petits poissons dorés et argentés qui venaient happer les graines de la table que je leur jetais à pleines mains.

J'ai aussi admiré les colonies de cygnes, de poules d'eau, de plongeurs à plumes noires, appelés " Bucheli," (Fulica atra), etc., qui prenaient leurs ébats, ou se promenaient majestueusement sous nos yeux.

Un mot sur l'Eglise collégiale et principale de Lucerne. Cette Eglise, dite de St-Léger, est remarquable par ses concerts de 6½ heures à 7½, tous les soirs de la semaine. Son orgue, de 90 régistres, fait entendre la *voix des anges*, la *voix humaine*, la *voix satanique*, les plaintes des âmes souffrantes, les grondements de la foudre, et, à s'y méprendre, le bruit d'un e abondante averse tombant sur le toit. L'autel latéral, au nord, est orné d'un admirable bas-relief, en bois, œuvre d'un artiste de premier ordre du XVe siècle.

Enfin, je m'arrachai, avec violence, de cette gentillette ville et adorable nature de Lucerne, où l'on se sent pénétré d'un si profond amour et d'une si vive admiration pour l'Auteur de toutes ces merveilles qui, à pleines mains, les sema sur tous les points du globe, ici-même, avec une ineffable prodigalité, afin de calmer les ennuis et les désirs insatiables de ses enfants créés pour le Ciel, c'est-à-dire pour le beau immuable et absolu.

Cependant; je dois le dire, je ne suis descendue qu'à regret du "Reghi Kulm," la plus élevée des montagnes alpestres, (1800 mètres), où c'est tout une révé-

lation pour l'esprit et le cœur que de promener les yeux sur ces 300 kilomètres d'étendue, avec rochers, forêts, lacs diamantés, argentés, azurés, nacrés, roses, au nombre de quatorze. Non moins admirables sont les champs cultivés, les prairies, les neiges, les glaciers, le Jura, la Forêt noire, les Vosges, merveilles qui, toutes réunies, forment cet ineffable tableau dont la splendeur envoie sa note de reconnaissance et d'amour à tous les échos, proclamant la gloire du Créateur.

Nous ne vîmes qu'en passant Tours, Bordeaux, Toulouse, et Pise avec sa " Tour penchée." C'est à Milan, sur la voie publique, que je rencontrai la plus belle femme qui ait jamais réjoui mes regards. Je la suivis des yeux, avec une naïve admiration, jusqu'à perte de vue, tant je la trouvais parfaite de figure, de forme et d'aspect.

Puis nous vîmes Lorette : Lorette où les anges suivant la légende, transportèrent durant la nuit la petite maison de Nazareth. Cette maison paraît ne tenir debout que par miracle, tant l'inégalité des fondations ne présente aucun appui solide. Elle est recouverte par une splendide basilique, genre Renaissance. J'ai touché de mes lèvres la cheminée où la Vierge Marie préparait les repas de la Sainte Famille. J'ai aussi baisé l'écuelle du Divin Enfant. Elle est précieusement conservée dans le trésor de la basilique. Nous eûmes le bonheur d'y communier à la messe d'un des prêtres du pèlerinage. Mon émotion était d'autant plus vive que je me rappelais naturellement la ravissante pièce de poésie, " Nazareth," composée par mon père. (Voir Vie du Dr P. M. Bardy, page 194). Je l'aimais, cette pièce ; et je l'appréciai, là, plus que jamais.

Septieme Lettre

En Italie—Venise

Grand Canal—Zeccha—L'Arsenal—Pont des soupirs—Les Plombs—Place et Eglise St-Marc—La Pala d'oro—Le Baptistère—Le Trésor—Palais ducal—Porta della Carta—Scala d'oro.

Quel plaisir de pouvoir s'écrier que l'on a vu Venise : la jolie, l'élégante, la poétique Venise ! Elle s'élève, au milieu de lagunes, sur 122 îles réunies par 367 ponts. Elle tient à la terre ferme par un pont de chemin de fer ayant deux milles et trois quarts de longueur et dix verges de largeur. Il est soutenu par 222 piles. Le "Grand Canal," ou grande voie de Venise, qui permet aux vaisseaux marchands de venir déposer leurs cargaisons aux portes mêmes des magasins à qui elles sont consignées, sépare la ville en deux parties inégales. Le superbe pont "Rialto," ainsi que deux autres ponts en fer, relient ces deux parties de la ville. La plus belle partie est "la place St-Marc," avec les magnifiques édifices qui l'environnent. On y voit l'élégant petit carré Piazzetta borné à l'Est par le "Palais ducal," résidence des Doges, siège du gouvernement de l'ancienne république, et où se trouve maintenant la bibliothèque Marciana avec une galerie de tableaux. A l'Ouest, s'élève l'admirable bâtisse connue sous le nom de "Palais royal." La "Libreria Vecchia," qui en forme une aile, fut commencée en 1536 par San-

sovino et terminée en 1582 par Scamozzi. On construisit cet édifice dans le but de recevoir les livres offerts par Pétrarque à la cité.

Du même côté, se voit la "Monnaie," ou fameuse "Zecchа", qui a donné son nom aux *secchis* (séquins) frappés par Dandolo. Le haut de la bâtisse Libreria Vecchia est employé par les bureaux de la Chambre de commerce, et le dernier étage par l'Echange. Cette "perle des mers," d'une architecture majestueuse et parfaite, est passionnante dans son étude. Le style Byzantin se greffe sur l'arabe; le classique s'harmonise avec les hardies conceptions des Lombards, non seulement ici, mais dans le plus grand nombre des monuments publics.

L' "Arsenal" employait, sous la République, 16,000 ouvriers; et quoique dépouillé et amoindri par les déprédations françaises et autrichiennes, il a repris une nouvelle activité, puisque le plus grand vaisseau de guerre qui soit de nos jours, (1900), le "Sicilia," sort de ses chantiers. L'extérieur de cet édifice est enrichi de quatre magnifiques Lions venus du Pirée en 1687. Celui de gauche est entièrement couvert d'inscriptions indéchiffrables, si ce n'est pour Rafnès; leurs caractères sont uniques. L'Académie des Beaux-Arts contient les chefs-d'œuvre des maîtres de l'école vénitienne: J. Bellini, Le Titien, Tentorêt, Paul Véronèse, etc. Plusieurs Pinacothèques, ou galeries de peintures, offrent les plus nombreuses collections d'antiquités qu'il y ait sur le continent.

Le fameux "Pont des soupirs" conduit de la prison à la salle d'exécution; on y voit encore le bloc et la hache du bourreau. Les "Plombs," où Sylvio Pel-

lico fut enfermé, l'église et la place St-Marc sont des endroits singulièrement intéressants à visiter. La place St-Marc s'enorgueillit d'être la plus belle du monde. En tout cas, elle est étrange et unique avec ses dalles de marbre blanc et de trachyte. On lui attribue une longueur de 175 mètres, et à l'Ouest une largeur de 57 mètres ; tandis qu'à l'Est, elle mesure 82 mètres. Le héros de Candi, Dandolo, introduisit à St-Marc les historiques pigeons qui habitent les corniches et chapiteaux extérieurs de la basilique, souhaitant la bienvenue aux étrangers. Ceux-ci se plaisent à acheter des cornets de papier remplis de grains de maïs, destinés à séduire les hôtes ailés qui viennent gentiment battre des ailes et manger sur les genoux, les bras et la tête des visiteurs.

Dans cette basilique célèbre, qui doit, en grande partie, son extraordinaire beauté à son restaurateur, le Doge Piétro Orseolo, sont étalées toutes les richesses de l'art, ainsi que celles du sol qui ouvrit son sein pour fournir les splendides marbres et pierres précieuses dont on forma un ensemble sans précédent et presque inimitable.

C'est dans la capitale de l'Empire Turc que l'incomparable " Pala d'oro " fut exécutée. Elle ornait l'église du Tout-Puissant à Constantinople, lorsqu'elle fut enlevée et transportée à Venise. Cette pièce d'orfèvrerie, en or et en argent massifs, est agrémentée de pierres précieuses de toutes sortes : perles, diamants, rubis, émeraudes, saphirs, topazes, agates, améthystes, grenats, opales, cornalines, camées, etc., toutes d'une taille démesurée. Et les jaspes, malachites, pierres de sang, lapis-lazuli, œils-de-tigre, œils-

de-chat, etc., pierres de moindre valeur, remplissant les vides dans les parties inférieures de la pièce, font ainsi ressortir la beauté supérieure des autres : ombres magnifiques à un tableau plus magnifique encore.

La " Pala d'oro " est posée en arrière du maître-autel, à six ou sept pieds du sol, et voilée d'un panneau en bois précieux, artistiquement peint par Vivarini au XVe siècle. Il ne s'ouvre que pour faire admirer, en de grandes circonstances, les trésors qu'il a pour mission de protéger. C'est ce panneau qui préserva la riche et incomparable pièce d'être enlevée par les commissaires de Napoléon Ier, lorsque ses armées envahirent Venise. Ils admirèrent bien le mérite apparent de l'œuvre, c'est-à-dire le trait historique peint sur bois; mais croyant que c'était tout, ils jugèrent que son peu de valeur réelle ne payerait ni les frais ni la peine de son déplacement. C'est ainsi que l'Eglise St-Marc put conserver la " Pala d'oro," unique pièce en son genre dans tout l'univers.

Le style Byzantin fut adopté pour la construction de la basilique. Ses cinq dômes, percés de larges baies, avec les rosaces de la façade, jettent une lumière suffisante pour contempler à l'intérieur les beautés et les curiosités que les caprices des artistes se sont plu à multiplier en ce temple. C'est bien le *sanctum sanctorum* des joies et des peines du peuple qui, dans son enthousiasme, venait rendre grâce au Dieu des armées pour ses succès et ses victoires, ou dans son abattement, venait pleurer ses défaites aux pieds du Divin Consolateur. Sur le parquet en large mosaïque est indiqué, par trois pièces de marbre rouge, l'endroit précis où Frédéric Barberousse, agenouillé, offrit sa démission au

Pape Alexandre III qui lui mit un instant son pied sur la tête.

Huit colonnettes en marbres variés, appuyées sur la balustrade, supportent une corniche avec tablette, on laquelle reposent quatorze statues : les douze apôtres, la Vierge et St-Marc, et, au milieu, une grande croix en bronze doré. Le corps de St-Marc repose en arrière du maître-autel dont le baldaquin, en marbre vert antique, s'appuie sur quatre colonnes en marbre blanc à sculptures profondément burinées dans la pierre. Cet étonnant travail offre un intérêt singulier à quiconque apprécie l'habileté et la patience nécessaires à un artiste dans l'exécution d'une telle œuvre. Les quatre petites colonnes en spirale, d'albâtre transparent, qui ornent le tabernacle, sont réputées avoir appartenu au temple de Salomon.

On se demande pourquoi deux chaires à deux étages, dont l'une à droite et l'autre à gauche, près des marches en marbre qui conduisent au chœur. C'est que, dans celle de droite, où jadis le Doge de Venise haranguait le peuple, le Cardinal Patriarche y prêche, le Dimanche ; et que dans celle de gauche, à l'étage supérieur, on y chante l'évangile, et à l'étage inférieur, l'épître. Les panneaux des stalles du chœur sont de fines et délicates incrustations, de date éloignée. Au-dessus du chœur, on admire deux tribunes ou loges, avec six bas-reliefs en bronze, par Sansovino, représentant les différents incidents de la vie de St-Marc. Sansovino et Jean Caliari sont les deux auteurs des quatre Evangélistes et des quatre Pères de l'Eglise qui ornent l'appui des stalles.

Afin de n'être pas interminable, je passerai sous silence la chapelle du Saint-Sacrement, avec ses splendides candélabres du 16e siècle si habilement élaborés par Maffio Olivieri, et celle de St-Clément dont les bas-reliefs représentent St-Nicolas, St-Jacques, St-André et le Doge André Gritti.

On arrive au " Baptistère " par la nef du côté droit. Au centre s'étale la grande vasque en marbre blanc, avec couvercle conique, en bronze, surmonté d'une statue de St-Jean-Baptiste. Une pierre, apportée à grands frais du mont Thabor, forme la table de l'autel ; et sur le mur, ressort en relief la tête du Saint Précurseur, en marbre blanc. Au-dessous, est placée la pierre sur laquelle il eut la tête tranchée. Dans la nef de gauche, entre deux colonnes, sur lesquelles s'appuient les arcs, six colonnades, de marbres variés et des plus précieux, soutiennent un baldaquin en marbre, au-dessus d'un petit autel octogone, dont le crucifix, encastré dans une énorme agate d'un grand prix, excite vivement l'attention des admirateurs.

Voici l'origine de cet autel étrange et fort beau, portant le nom de *Altarino del crocefisso.* Le crucifix en or massif qui le surmonte était autrefois posé sur un piédestal, en dehors de l'Eglise. Un homme de bas étage, ivre et impie, l'ayant frappé de son coutelas, il sortit un sang abondant de la blessure Le peuple, indigné, pleurant la faute et bénissant le miracle, porta en procession le vénéré crucifix dans la basilique, où le riche autel octogone fut érigé pour le recevoir.

Le " Trésor de St-Marc " contient un vase, ou plutôt une petite fiole en cristal, où sont vénérées quelques

gouttes du Sang du Divin Crucifié ; une colonne d'argent renfermant un morceau de la colonne sur laquelle Jésus fut flagellé ; une coupe en agate où l'on offre à la vénération des fidèles un fragment du crâne de St-Jean-Baptiste ; des inscriptions cunéiformes de Persepolis ; l'épée du Doge Morosini ; une chaise curule en marbre que l'on prétend avoir été celle de St-Marc, et sur laquelle j'ai eu l'audace de m'asseoir, après en avoir sollicité la permission.

Nous sommes montées aux galeries de ce merveilleux temple, où l'on jouit, en présence de tant d'arts réunis, d'un coup d'œil tellement éblouissant qu'on essayerait vainement d'en représenter le tableau. Les mosaïques sont, comme tout le reste, dignes de la plus vive admiration ; et les parapets contiennent de singulières plaques dont l'origine doit être très ancienne. Sur la façade du Sud, près de l'entrée du Palais des Doges, est un groupe étrange composé de quatre figures embrassées représentant les personnages Diogène, Michel Ducas, Andronicus et Constantin. A l'entrée du Baptistère, se voient deux colonnes quadrangulaires, provenant de l'Eglise de Saba, et qui furent l'objet d'un sanglant conflit entre les Gênois et les Vénitiens.

Le " Palais Ducal," ou " des Doges," est attenant à la basilique. On lui donne pour fondateur le Doge Agnello Participazio, en 814. C'était alors une forteresse presque entièrement entourée d'eau,avec ses tours, ses ponts-levis, qui pouvaient longtemps résister aux assauts des deux factions se disputant le pouvoir. Mais ces fortes murailles furent détruites, en 976, par l'incendie qu'alluma le peuple révolté contre les tyrannies de Candiano VI, assassiné avec son jeune fils, pendant

qu'il fuyait par les couloirs de la basilique. Les siècles suivants ajoutèrent à la richesse et à la beauté de ce palais. Il est de style gothique. Il donne, à l'Ouest, sur la Piazzetta ; au Sud sur le quai des Esclavons. Il est mouillé à l'Est par le canal de la Canonica. Du côté de la Piazzetta et du quai, une double galerie à ogives est appuyée sur 107 colonnes de marbre istrien. Trente-six colonnes soutiennent la galerie supérieure ; et celles de la galerie inférieure sont au nombre de soixante-onze.

La richesse de l'architecture est sans pareille dans la première galerie, où deux colonnes en marbre rouge forment une tribune d'où les sentences de mort étaient promulguées. C'est de là que le Dictateur Marino adressa sa harangue, avant de rendre les clefs de la ville aux Autrichiens en 1849. Les chapiteaux des colonnes du portique inférieur sont ornés de rinceaux entremêlés de figures d'animaux et de figures d'hommes très délicates et de fort belle conception.

Près de la basilique est cette porte tant renommée, " la *Porta della Carta,*" en marbres de diverses couleurs, et surmontée d'une grande statue de la Justice ; les édits de la République étaient, autrefois, affichés sur cette porte. Neptune et Mars, ayant Sansovino pour auteur, ornent le grand escalier de marbre, dit : " Escalier des Géants." Dès 1521, on couronnait les Doges sur la plate-forme de cet escalier.

Peut-on donner une idée de l'extravagante richesse de l'escalier d'or, *Scala d'oro,* dont seulement les nobles à nombreux quartiers et inscrits au " Livre d'or " avaient droit de franchir les degrés ? Toute l'école vénitienne eut à cœur de laisser dans ce splendide édifice une

incarnation de son génie. Tous les murs, plafonds et vestibules regorgent de chefs-d'œuvre en peinture, en mosaïque, en marbre, en bronze, qui sont, peut-être égalés, mais non surpassés ; si ce n'est par les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Raphaël, dans les étonnantes splendeurs du Vatican. On se demande quels hommes extraordinaires ont donc produits les siècles de foi à qui l'on doit un si grand nombre de monuments où la perfection artistique, dans tous les genres, s'est élevée à une si éminente hauteur.

Il y aurait encore à parler des églises "Sainte-Marie de la Santé," bâtie pour l'accomplissement d'un vœu populaire, après avoir obtenu la cessation de la peste par l'intercession de la Sainte Vierge; "St-Jean" et "St-Paul," où les statues et nombreux sujets religieux, en marbre blanc, sont tout simplement des merveilles. Mais j'ai hâte de me plonger dans l'abîme artistique par excellence qu'est la Ville Eternelle.



Huitième Lettre

En Italie—A Rome

Chateau Saint-Ange—Saint-Pierre de Rome

Nous arrivons du centre de la ville, Melle Hamel et moi, et prenons un landeau qui, passant par la voie Victor-Emmanuel, nous dépose à la plus grande et plus belle basilique de l'univers : St-Pierre de Rome.

Nous avons traversé le Pont Saint-Ange, autrefois appelé : *Pons Ælius*, parce qu'il conduisait au mausolée Ælius Adrien. Ce mausolée est une bâtisse quadrangulaire à sa base, atteignant 104 mètres de côté. L'histoire relate qu'au-dessus de cette base, s'élevait un immense monument circulaire, embelli de colonnes surmontées de statues. Un groupe de bronze en ornait la voûte supérieure. Alaric, roi des Goths, pilla ce mausolée qui fut, par la suite, transformé en forteresse et qui est maintenant le Château Saint-Ange, prison d'état de la ville.

Voici ce que rapporte l'histoire à propos du nom de " Château Saint-Ange." St-Grégoire, à la tête d'une procession de pénitence, se rendait à la basilique Vaticane pour implorer de la Miséricorde Divine la cessation de la peste. On portait une très ancienne image de Sainte Marie-Majeure. Lorsqu'on passa devant le monument sépulcral, un ange, armé d'un glaive, apparut au sommet, chantant : *Regina cœli lætare*, etc., etc. Le Souverain Pontife ajouta : *Ora pro nobis Deum*. L'ange remit aussitôt son glaive dans le fourreau, et à l'instant la peste cessa. Ainsi est expliquée, au sommet de ce vaste édifice, la statue de l'ange remettant l'épée dans le fourreau.—Le Pont Saint-Ange est embelli de statues d'anges tenant en mains les instruments de la Passion. Elles sont du Bernin.

Rome la primitive n'était pas celle de nos jours. Elle se terminait aux abords du Tibre. Les sépultures se faisaient en dehors de la ville. C'est au-delà de la ville qu'étaient situés le tombeau d'Adrien et celui de Saint Pierre. Petit-à-petit, de nombreuses habitations

s'élevèrent à cet endroit; et au moyen-âge, Léon III fit ériger une muraille autour du quartier nouveau que l'on appela : Cité Léonine, ou le *Borgo*, (Bourg).

La vaste église de Saint-Pierre possède cinq portes sur la façade. Celle du centre ne s'ouvre qu'aux jours de grande solennité. Ses énormes vantaux ont été ciselés sous Eugène IV par Antoine Philarète. Les portes de chaque côté sont toujours accessibles. Celles des extrémités ne sont pas ouvertes. Même celle de droite est murée et ne laisse entrer le peuple qu'aux grands jubilés célébrés tous les 25 ans. Depuis le jubilé de 1825, cette porte est demeurée close. Le Pape Pie IX était à Gaète en 1850, et prisonnier au Vatican en 1875. Une croix en bronze est scellée dans cette porte, et les fidèles la baisent avec respect, afin de gagner l'indulgence qui y est attachée.

Il faut plusieurs fois revenir à Saint-Pierre pour en saisir les grandes beautés qui réservent des surprises nouvelles à chaque visite. La colonnade, les fontaines et l'obélisque se partagent la place Saint-Pierre qui mesure 239 mètres en longueur et 196 en largeur. Sur le pourtour de cette place elliptique s'étalent 284 colonnes et 88 piliers; 182 statues de Saints en surmontent la corniche. On enleva du Cirque de Néron le monolithe qui s'élève au milieu. C'est à l'endroit même occupé par la basilique et la sacristie que Néron, dans ses jardins, se promenait avec sa cour, à la clarté des flambeaux dont les pauvres victimes chrétiennes, enduites de poix, lui procuraient la diabolique récréation.

L'obélisque, sous Sixte-Quint, fut transporté de l'emplacement de la sacristie à son site actuel; et une

parcelle de la vraie croix est enfermée dans la croix de bronze qui surmonte cette colonne. Ceux qui récitent un *Pater* et un *Ave* en passant pres d'elle, gagnent une indulgence de dix ans. Deux fontaines, à jets ininterrompus, embellissent encore ce lieu déjà superbe. Le grand escalier qui conduit à l'entrée du portique, supporte, à ses extrémités, deux statues colossales de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

La forme de croix latine, substituée à celle de croix grecque projetée par le Bramante et Michel-Ange, en allongeant la nef, fait perdre, en partie, à ce majestueux édifice, l'aspect de grandeur qu'il possède réellement. Cette altération du plan primitif a été l'objet de nombreuses critiques auxquelles je ne me permettrai pas de joindre la mienne. A cause de ce changement, le Dôme perd la moitié de ses dimensions, au point de vue de l'ensemble, contemplé du dehors.

La longueur des principales églises de l'Europe est marquée sur le parquet de la grande nef : Cathédrale de St-Paul à Londres, 158.61 mètres; Dôme de Florence, 149.45 mètres ; Cathédrale de Milan, 135.38 mètres ; St-Pétrone de Bologne, 132.95 mètres ; Cathédrale de Cologne, 132 mètres ; St-Paul-hors les murs, 127.72 mètres ; Notre-Dame d'Amiens, 117 mètres. On se demande alors : quelle est donc la longueur de cet édifice plus long que toutes les églises de l'univers ? De l'abside à la porte, on mesure 186.98 mètres ! C'est fort respectable.

Le " Christ remettant les clefs à St-Pierre " forme un groupe en relief au-dessus de la porte du milieu de la façade. La balustrade est surmontée de treize blocs

de marbre, à peine ébauchés, représentant merveilleusement bien, à distance, le Christ et les apôtres. Giotto, dont je me rappelle avoir fait la biographie, au cours de mes études chez les Ursulines de Québec, a exécuté la mosaïque, (pour l'ancienne basilique), en face de la porte principale, au bas de la voûte de l'immense portique : c'est Saint Pierre se précipitant de la barque pour voler à son Maître qui marche sur les flots.

J'ai été surprise au delà de toute expression, lorsque, après avoir examiné, de loin, les *petits anges* soutenant les *petites coquilles* qui servent de bénitiers, je dus constater, en les approchant, leur extraordinaire grandeur. Pour palper leurs gros doigts et leurs énormes mains, il fallut me hisser sur la pointe des pieds. Tout de même, je ne manquai pas d'admirer, dans l'ensemble, la parfaite harmonie des proportions. Et je restai convaincue, là plus que partout ailleurs, de la justesse de cette parole, écrite par un dignitaire de l'Eglise française, que " le génie ne consiste pas à produire des résultats tels quels avec de grands moyens, mais au contraire, à produire de grands résultats avec de médiocres ressources."

Que dire du chef-d'œuvre de Michel-Ange, son extra-colossal Moïse, entouré des statues colossales de Léa et de Rachel ? Les brins de sa barbe sont de la taille de mon bras, tandis que les muscles de son bras sont de la grosseur de ma tête. Ce marbre, dans son imposante et gigantesque splendeur, aurait dû être posé à plusieurs mètres au-dessus du sol. L'endroit qu'il occupe, près du mur de gauche, ne lui permet pas de paraître avec l'avantage qu'il mérite. C'est de ce marbre, magistralement exécuté, et sans égal dans l'art, que

l'histoire rapporte le trait suivant. Satisfait et joyeux de son succès, transporté d'enthousiasme, l'auteur, d'un coup de maillet, fit voler un éclat du genou gauche, en criant à son Moïse : " Marche donc, puisque tu vis ! "

Chacun connaît l'intérieur de Saint-Pierre de Rome dans son ensemble, avec ses nombreux pilastres où sont placées de colossales statues dans des niches pratiquées vers le tiers de la hauteur de ces colonnes. Saint-Pierre occupe la niche du premier pilastre de droite, avant d'atteindre la coupole. Le baldaquin qui s'étend au-dessus de Saint-Pierre est surmonté du portrait en mosaïque de Pie IX, commémorant la 22e année de son règne sur le trône pontifical.

Nous sommes à la coupole qui protège, de son étendue, le mausolée représentant la " Confession " du premier Pasteur qui, après le Christ, ait régné sur les âmes chrétiennes. Les énormes statues de St-André, de Ste-Hélène, de St-Longin et de Ste-Véronique, la première avec sa croix en X, la deuxième avec une haute croix qui rappelle celle du Sauveur, la troisième avec sa lance, la quatrième avec le Saint Suaire, sont placées au bas des immenses pilastres soutenant l'incomparable coupole.

Un couloir en spirale, pratiqué à l'intérieur du pilastre de Sainte Véronique, conduit à une chapelle, où l'on conserve les reliques insignes de la " Vraie Croix," de la " Lance " qui ouvrit le côté de Jésus, du " Suaire " où le Sauveur imprima ses traits sacrés, de la " Couronne d'épines " et autres pièces de la Passion. Une frise ceinture toute la coupole où les pendentifs sont ornés de mosaïques très considérables représentant les

quatre Evangélistes. La calotte, d'énorme dimension, est divisée en seize parties, où le Christ, la Vierge, St-Jean-Baptiste et les apôtres sont figurés par de ravissantes mosaïques qui, elles-mêmes, sont surmontées d'anges tenant en mains les instruments qui martyrisèrent le Sauveur. La lanterne possède aussi sa part d'ornementations ; la figure du Tout-Puissant y ressort avec gloire sur le fond de la voûte.

Ce dôme, où l'on monte par un couloir à pente douce, pratiqué dans l'intérieur des pilastres, couronne la "Confession de Saint Pierre," le plus important monument de la basilique. Une ouverture, dans le parquet, devant le maître-autel, entourée d'une artistique balustrade en marbre, et embellie de 89 lampes en bronze doré, renferme le saint catafalque fait d'un marbre des plus précieux et posé sur un socle de marbre noir. Les portes en bronze doré, s'ouvrent sur des marches faciles ; et l'on peut alors admirer des mosaïques représentant le Christ, St-Pierre, St-Paul, etc., qui datent du 9e siècle. Contenant les *palliums*, et posée sur le tombeau de Saint Pierre, est une cassette dont la délicate ciselure rappelle les travaux byzantins.

Les "Grottes," ou "Cryptes vaticanes," contenant des monuments, des sarcophages de papes, rois, reines, princes, ayant désiré dormir leur dernier sommeil près du glorieux tombeau de St-Pierre, s'étendent à une certaine profondeur sous le pavé de l'Eglise. Au-dessus du sépulcre du Prince des Apôtres, est le maître-autel, dit l' "Autel papal," et fait d'un bloc de marbre de très grande dimension. La confection du baldaquin a nécessité d'immenses masses de bronze ; il est soutenu par

quatre colonnes torses de même métal, ayant 28 mètres de hauteur.

En arrière de l'autel papal est un vaste sanctuaire où un très grand monument de bronze est orné de groupes d'anges et de rayons d'or. Au milieu de cette gloire la figure du Saint-Esprit resplendit dans un transparent ovale. Sur le trône de bronze est placée la "Chaise de Saint-Pierre," en ivoire sculpté, rappelant des scènes païennes. Cette chaise curule fut, dit-on, présentée à Saint Pierre par le sénateur Pudens qui donna l'hospitalité au Saint Confesseur. Sous elle, toujours dans le monument de bronze, Pie IX fit ériger un autel. Des tombeaux de papes ornent la droite et la gauche de l'abside. Celui de droite est dû au génie du Bernin, et celui de gauche à Jacques della Porta.

Ce dernier, pour orner la tombe de Paul III, a créé la personnification de la "Justice" et de la "Prudence." La "Justice" tient, d'une main ferme, la balance au-dessus de deux superbes lions ; l'un debout, fier et terrible, veille ; l'autre, couché, sa noble tête appuyée sur ses pattes, dort. La "Prudence," adorable beauté pleine de douceur, étend son large manteau pour en abriter de petits enfants qu'elle préserve du danger.

Nous passons de nombreuses chapelles. Dans la nef du bas-côté est située la Chapelle Grégorienne, ornée par Grégoire XIII qui fit honorer Notre-Dame du Secours, en y plaçant sur l'autel une antique image de la Sainte Vierge portant ce titre. Le tombeau de Grégoire XVI se trouve dans cette chapelle. Le tombeau du Patriarche de Constantinoble, St-Grégoire de Naziance, est aussi là sous l'autel. La "Communion de St-Jérome," du Dominiquin, tant admirée au Vatican,

est ici reproduite en mosaïque sur l'autel dédié à ce grand saint. Une autre chapelle nous offre le tombeau de Grégoire XIII, le réformateur du calendrier qui devint le calendrier grégorien. Une autre contient le tombeau de Grégoire XIV. Puis vient la chapelle du Saint-Sacrement, où, avec une de mes compagnes de pèlerinage, Madame Ryan, de Montréal, j'eus le bonheur de communier. Nous avions, la veille, fait notre confession à un grand pénitencier de l'ordre des Cordeliers. Le tabernacle de cette chapelle est de bronze incrusté de pierres précieuses. Le Bernin est accusé de l'avoir copié de Bramante. Ici est encore le monument de Sixte IV, une très fine ciselure.

La communion que j'eus le bonheur de faire à Saint-Pierre, patron de mes chers défunts, mon père et mon mari, fut offerte pour la paix de leurs âmes. Puis j'allai, après la messe, m'agenouiller, avec toute la ferveur que m'inspirait une telle circonstance, devant l'autel de St-Martial de Limoges, autre patron de mon père vénéré. Il me semblait que l'ombre de celui auquel je dois la vie et que j'ai tant aimé, était là, me baisant avec une tendresse et une douceur inappréciables, en récompense de mon amour filial.

La chapelle de Ste-Pétronille, œuvre du Guercin, est aussi appelée *Capella Regis Francorum*, parce qu'elle est sous le patronage de la France. Le guide attira notre attention toute particulière sur le magnifique monument de Clément XIII, où les deux grands lions de garde à son tombeau sont des merveilles de conception et d'exécution. Canova en est l'auteur. Dans la chapelle de St-Sébastien, sont plusieurs beaux monuments, ainsi que l'armoire aux reliques. J'écrivis

rapidement, sous la dictée du guide, les noms des principales reliques : ossements de Ste-Marie-Madeleine ; chef de Ste-Pétronille ; bras de St-Grégoire de Nazianze ; bras de St-Guillaume ; ossements de St-Jean-Chrysostôme ; bras de St-Joseph d'Arimathie ; chefs des saints : Damase, Lambert, Quirin, Jacques l'Intercis ; gorge de St-Blaise, évêque et martyr ; partie du chef de St-Sébastien ; idem de St-Magnus ; ossements des saints : Laurent, Etienne, Sixte I, Vincent ; chefs de St-André, de St-Luc ; relique de la vraie croix dans un admirable et riche reliquaire offert par l'empereur Justinien ; antique peinture byzantine des saints apôtres Pierre et Paul, etc., etc.

Le groupe en marbre de l'autel de la " Pieta " (Notre Dame de Pitié) est l'œuvre de Michel-Ange à l'âge de 24 ans Dans cette chapelle, la dernière de la nef droite, qui sert de sacristie au Saint Père lorsqu'il officie pontificalement à Saint-Pierre, est placée la colonne torse enroulée de feuillages, enlevée au portique du temple de Jérusalem et sur laquelle Notre Seigneur est présumé s'être appuyé.

En avant de la porte de bronze qui conduit à la nef gauche, il est dans le sol une large plaque de porphyre que l'histoire désigne comme étant l'endroit où les empereurs d'autrefois prêtaient le serment d'usage, avant le sacre du couronnement. En montant vers l'abside, nous entrons dans la chapelle du baptistère. L'urne des fonts baptismaux est taillée dans un riche bloc de porphyre ; elle est surmontée d'un couvercle en bronze doré, merveilleusement ciselé.

On voit ensuite : le monument de Marie-Clémentine Sobieski, reine d'Angleterre, épouse de Jacques II ;

le monument des derniers Stuarts, par Canova: le monument d'Innocent VIII; on y voit le Pape couché sur un sarcophage; au-dessus, sa statue assise tient en main le fer de la Sainte Lance, don de Bajazet II. La dépouille mortelle de l'immortel Pie IX fut temporairement déposée ici, dans le sarcophage qui sert de sépulcre provisoire aux Souverains Pontifes, avant leur translation dernière dans le caveau qui leur est destiné.

L'office divin se récite tous les jours dans la chapelle du "Chœur des chanoines," par le chœur ou chapitre de St-Pierre, se composant d'un Cardinal archiprêtre, de 35 chanoines, de 40 bénéficiers et d'une cinquaintaine de prêtres appelés "clercs bénéficiers." Cette chapelle est ornée de marbres dorés, de sculptures, de stalles, d'un tableau, en mosaïque, représentant l'Immaculée-Conception, que l'on couronna le jour même de la proclamation de ce dogme par Pie IX, en 1854. Au bas de l'autel, se voient St-François d'Assise, St-Antoine de Padoue, et St-Jean-Chrysostôme.

Plusieurs autres belles et artistiques chapelles se rencontrent sur notre parcours, entre autres celle de St-Grégoire le Grand qui est représenté déchirant un linge déposé sur le tombeau des martyrs et d'où le sang jaillit aux yeux du peuple étonné. Un caprice du Bernin a surmonté le tombeau d'Alexandre VII d'un squelette de bronze doré soulevant une draperie en marbre blanc. En face, Vanni, sur une ardoise, a reproduit, de son habile pinceau, la scène de Simon le magicien.

Voici la chapelle de St-Léon le Grand arrêtant Attila roi des Huns. Sous l'autel est déposé le corps de ce pontife qui, de même que St-Grégoire le Grand,

voulut être enterré sous le portique de la vieille basilique vaticane. St-Grégoire le Grand fut déposé, en 1606, dans un autel qui porte son nom, dans la chapelle Clémentine ; et St-Léon le Grand dans cette chapelle Léonine, où les bas-reliefs de l'autel le représentent dans son acte héroïque, en face d'Attila menacé par les apôtres Pierre et Paul au-dessus du roi barbare.

Dans la sacristie en forme de coupole, on nous fait voir le trésor (*tesoro*) : un ostensoir en or et en cristal de roche, don du cardinal Matthieu, archevêque de Besançon ; des candelabres, en argent massif, dessinés par Michel-Ange ; un calice et des ostensoirs ciselés ; d'autres ostensoirs précieux, une antique dalmatique dite "de Charlemagne," dont on drapait les épaules des empereurs couronnés à St-Pierre. Et dans les autres salles, on admire encore nombre de tableaux peints par des auteurs de grande renommée.

Neuvième Lettre

En Italie—A Rome

Audience du Saint Père

C'est avec une émotion profonde, dont le charme intensifie mon bonheur, que j'entreprends de vous faire le récit de cette audience, tant souhaitée, qui a conquis toute mon âme. La jouissance de ce grand événement me favorisant de l'honneur le plus enviable qu'il me fût

possible de rêver, a laissé au fond de mon cœur une impression que je conserve comme le plus beau et le plus glorieux souvenir de ma vie.

Je vous dirai, d'abord, que j'ai failli la manquer, cette audience,—du moins en compagnie des gens du pèlerinage. Voici comment. Je vous raconte l'incident afin de vous mettre en garde contr. .s déceptions imprévues et les perplexités auxquelles on est soumis quelquefois dans le voyage.

Madame Ryan et moi, ayant fait la sainte communion le matin même du jour fixé pour la présentation des pèlerins au Saint Père, il nous fallut, après la messe pour notre petit déjeûner, retourner à l' "Hôtel d'Angleterre" où nous étions descendues en arrivant à Rome. Nous constatâmes, alors, avec une surprise mêlée de chagrin, que toute la caravane était déjà en route pour le Vatican.

Néanmoins, dans notre détresse, nous eûmes la consolation de trouver immédiatement une voiture à notre disposition. Nous étions sauvées ; nous allions rejoindre nos amis. Mais non : nous ne devions pas aussi facilement nous tirer d'embarras. Le malheur voulut que nous fissions, dans le vestibule de l'hôtel, la rencontre de trois compatriotes, attardés comme nous, et fort ahuris de leur déconvenue. Nous en eûmes pitié et leur offrîmes généreusement de partager avec nous notre moyen de transport à la résidence pontificale. Mal nous en prit. Vous croyez que ces trois pèlerins vont se montrer gentils et reconnaissants. Vous ne connaissez pas toutes les petitesses dont la nature humaine est capable. Pendant que nous nous empressons, mon amie et moi, d'avaler une tasse de café,

ces messieurs, tout bonnement, trouvèrent qu'il était plus simple de prendre la fuite avec notre coupé, sans plus d'égards pour notre gracieuseté et sans plus de souci pour l'embarras cruel dans lequel nous précipitait leur incivilité.

La situation devenait critique. Allions-nous manquer l'audience? Vite, un autre coupé! Mais entre la commande et son exécution, il s'écoula un temps relativement long. Enfin le coupé arriva; nous montâmes; et fouette cocher! Mais notre anxiété se calma; lorsque, en entrant au Vatican, nous eûmes la certitude que, non seulement la caravane était en retard, mais qu'il nous restait même les quelques minutes nécessaires pour compléter la toilette d'ordonnance exigée pour les présentations au Souverain Pontife.

Tout le temps qu'on attendit le Saint Père, la foule des pèlerins, anxieuse et tremblante, ne cessa de tenir ses regards dirigés vers la porte par laquelle devait entrer l'objet de ses vœux. Enfin, quand cet imposant et illustre vieillard fit son apparition dans la salle de réception, chacun fut pénétré de ce profond respect que l'on réserve à ceux qu'on aime et vénère, en apercevant ce front noble, ces cheveux argentés, ces yeux vifs comme des éclairs, ces regards scrutateurs et pleins d'aménité, ces traits délicats aussi finement que fortement accentués, ce sourire gracieux, dont l'exquise bienveillance répandait sur l'auguste face le plus irrésistible attrait. Chacun se disait intérieurement: Le Pape! Un roi! Un saint! Un père! Un ami!

Quatre officiers du palais portaient sur leurs épaules la *sedia gestatoria* sur laquelle, majestueux, était assis le Pontife. A peine fut-il entré que nous

criâmes, tous, d'une voix : "Vive Léon XIII, Pape et Roi !" Ensemble aussi, nous inclinâmes nos fronts, nimbés de joie et de bonheur, lorsque le Saint Père, avec cette dignité imposante qui lui est propre, leva sa main fine et blanche pour bénir l'assistance prosternée à ses pieds. Sa taille, en ce moment, parut grandir de cent coudées. Nos cœurs battaient à tout rompre, et nos visages, émus, inondés de larmes, révélaient le sentiment intense qui s'était emparé de nos âmes.

Notre directeur, sur l'invitation du Pape lui-même, lui présenta, l'un après l'autre, tous les pèlerins. On peut dire que chacun d'eux eut la faveur d'un petit compliment ou d'une sainte caresse de ce Père plein d'amabilité pour ses enfants canadiens qui, en eux-mêmes, éprouvaient la certitude d'occuper une place de prédilection dans son cœur.

La première faveur échut à Mlle Marie-Anne Hamel, ma douce compagne. Cette chère enfant est la plus jeune fille de Mr l'avocat Charles Narcisse Hamel, C. R., dont les vertus civiques et la distinction morale en font un citoyen des plus estimés parmi ses compatriotes. Elle est aussi la nièce de Mgr Thomas E. Hamel, protonotaire apostolique, recteur de l'Université Laval et Supérieur du Séminaire de Québec,—savant éminent, une des gloires du clergé canadien.

Le Saint Père, mettant sa main presque diaphane sur la tête de la chère petite, lui dit avec grâce, en excellent français : "Ah ! vous êtes la nièce de Mgr Hamel qui vint étudier ici, il y a déjà plusieurs années, laissant après lui une si excellente impression de son talent, de sa science et de sa sainteté. Vous êtes la

digne nièce de ce digne prélat. Je vous bénis tout particulièrement à cause de lui."

Mon amie, Madame Ryan, toute fervente et bonne, dans sa foi et son enthousiasme de fille de la Verte Erin, comme péroraison d'une longue prière au Pontife, étendit les bras, d'un geste qui semblait vouloir l'enlacer. Heureusement, elle se ressaisit aussitôt; et modérant son exubérante accolade, elle croisa ses mains dans une ardente supplique. Son élan, toutefois, n'avait pas échappé au Saint Père qui daigna en rire cordialement.

Lorsque vint mon tour, aussitôt après Madame Ryan, un sourire effleurait encore la bouche fine et gracieuse du Père des fidèles. Je portai avec vénération et un empressement tout filial, mes lèvres frémissantes sur l'anneau pastoral qu'il me présenta. J'osai même porter sa main vénérée à mon front respectueux. 'Très Saint Père, lui dis-je, mes amis et mes proches, sachant qu'aux pieds de Votre Sainteté, je serais la seule femme de Québec, m'ont chargée de lui offrir l'hommage de leur profond amour et de leur attachement inébranlable. Permettez que je sollicite pour eux votre bénédiction, en vous priant de l'étendre sur ma paroisse de Saint-Roch que j'habite en hiver, et ma paroise de Château-Richer que j'habite en été. Daignez bénir notre digne curé de Saint-Roch, Mr l'abbé Antoine Gauvreau dont la bonté, le zèle intelligent, l'énergie, le dévouement apostolique en font un des appuis les plus précieux de son évêque et le pasteur le plus aimé de ses ouailles. Encore une bénédiction, Très Saint Père, sur le curé de Château-Richer, Mr l'abbé Apollinaire Gingras, remarquable orateur de la chaire, tout dévoué à ses paroissiens, et dont la santé compromise inquiète ses amis."

Avec une onction touchante et un regard débordant de mansuétude sur l'humble suppliante qui, à ses genoux, tressaillait de joie, d'espérance et de bonheur, le Saint Père me dit : "Oui, ma fille, je vous bénis ; je bénis vos parents et vos amis ; je bénis vos deux paroisses et vos deux vénérables pasteurs."

Vint ensuite Madame St-Onge qui, déjà, avait eu l'honneur de voir Léon XIII dans plusieurs audiences particulières. Le Souverain Pontife la reconnut aussitôt. "Oh ! dit-il, voilà ma brave canadienne de Montréal. Je vous attendais. Il me semblait que vous ne manqueriez pas cette occasion." On eût dit la rencontre de deux vieux amis. Rien de plus touchant que cette entrevue qui opéra, en quelque sorte, une détente sur la gêne excessive de la situation et ne contribua pas peu à nous tenir sous le charme de la présence et de la parole de ce grand homme.

Le Saint Père se plut à accéder à toutes les demandes formulées par ses enfants du Canada en faveur de leurs frères que les mers et les monts retenaient loin de lui, mais qui étaient, comme nous, en ce moment, tout près de son esprit et de son cœur, par cette admirable communion de foi et de désir entre les présents et les absents. Le cœur du Pape s'épanchait sur ces derniers comme sur nous.

Une émotion intense et d'une exquise douceur s'empare de l'âme, et la pénètre plus intimement que la rosée du matin ne pénètre les fleurs, ou que les chaudes effluves du soleil ne pénètrent la terre, lorsque s'établit ce commerce tacite, mais réel, entre le Bon Pasteur, le Pontife suprême, l'Ami par excellence, le Père puis-

sant, magnanime et tendre, le Roi qui tient dans ses mains les clefs d'or du Paradis, et le troupeau de fidèles amenés à ses pieds par leur foi, leur amour et leur espérance du céleste bonheur.

Lorsque le Pape s'éloigna de nous, ses yeux voilés d'attendrissement se reposèrent un instant sur la foule des pèlerins. Puis, s'élevant sur un coin de l'horizon, ils parurent embrasser l'univers et scruter les profondeurs de l'avenir. Peut-être contemplaient-ils, plutôt, le panorama de l'autre vie, déroulant les tableaux plus certains et plus consolants de la Sainte Cité.

Dixième Lettre

En Italie—A Rome

Le Vatican

Le Vatican, le palais de Latran, que l'on dit presque inhabitable, et le Castel Gondolfo : voilà tout le patrimoine que les usurpateurs ont laissé au Pape après s'être emparé de ses états.

On entre au Vatican par le bout de la colonnade, à droite de la *Place* St-Pierre ; et on arrive, par un grand escalier en pierre, aux appartements des officiers du palais. La porte d'entrée est sous la garde de militaires suisses, tous de beaux hommes de six pieds et à la tournure martiale. La *Scala regia* nous introduit à la " Salle royale " et à la " Chapelle Sixtine."

Les petits guides qui se vendent sur les marches

d'entrée donnent les noms des sujets et des auteurs qui ont rendu célèbre ce sanctuaire du Vatican. Signorelli, Ghirlandais, le Pérugin, Roselli, Botticelli, fresquèrent les parois de la chapelle. Jules II, en 1508, confia à Michel-Ange la tâche de compléter les peintures. On lui doit les peintures suivantes, sur l'étendue de la voûte: la création du monde, la création d'Adam et d'Eve, leur chute, le déluge, le sacrifice de Noé.

Les grandes figures des Sybilles et des Prophètes sont reproduites sur les pendentifs de la voûte. Aux angles on voit: Assuérus, Esther, le supplice d'Aman, le Serpent d'airain, David et Goliath, Judith et Holopherne.

Le "Jugement dernier," dont on a si éloquemment vanté les beautés et conceptions artistiques, reçut ses premiers coups de pinceau en 1524. Quelle imagination magistrale, puissante, prodigieuse, toujours haute et ferme, présida sans faillir un instant à l'exécution de cet immortel et incomparable chef-d'œuvre! L'égal de ce tableau de Michel-Ange n'a pas été créé.

Le Juge inexorable, devant qui tout frémit, (même son adorable mère qui sent le besoin de se réfugier près de lui), dont la voix fait trembler les montagnes, dont un regard pulvérise les plus hauts sommets, dont la main sème les tempêtes et fait reculer vers leurs sources les fleuves épouvantés, dont les lèvres, comme deux glaives tranchants, profèrent la terrible sentence, voit à ses pieds les phalanges des Justes émotionnés de crainte et d'espoir. Les apôtres avec leurs mérites, les martyrs avec les instruments de leurs supplices, rappellent à la Justice que leur amour et leurs souffrances ont droit au partage des récompenses du Divin Crucifié qui a fait surabonder la grâce là où le péché avait abondé. En

bas, se voient les contorsions et les rictus désespérés des démons luttant avec les anges, ces redoutables messagers du Dieu vengeur. Les élus, radieux mais néanmoins timides, montent à la félicité, soutenus par les anges secourables. Les damnés, enroulés dans leurs linceuls de feu, tombent tête première dans des mers de flammes qui s'élèvent telles que des vagues en furie. On croit entendre le ricanement sinistre des démons et les cris déchirants des réprouvés. Voilà l'impression faite sur moi par ce tableau.

Nous procédons à la "Salle royale," à la "Chapelle Pauline," à la "Salle ducale;" et revenant sur nos pas nous passons par trois salles dont les toiles récentes sont admirées, mais que je n'aime guère, parce qu'elles me semblent manquer de vie et de vérité dans l'exposition des sujets. Dans la troisième salle, où est peinte, par Podesti, l'Immaculée Conception, en mémoire de la proclamation de ce dogme, est placé un charmant petit meuble, en or vermeil, ou autre métal ayant l'apparence de l'or, qui renferme la Bulle de proclamation, traduite dans toutes les langues.

"Stanze" signifie "chambre." Voilà pourquoi on a donné à ces chambres privées du Pape, toutes peintes par Raphaël, le nom de "Stances de Raphaël." Jules II les avait déjà confiées à Bramante, à Luc de Cortone, et au Pérugin. Mais le jeune Raphaël Sanzio ayant été recommandé par son oncle, l'architecte Lazzari d'Urbino, au Souverain Pontife, celui-ci l'essaya dans une salle où le jeune peintre exécuta sa fameuse "Dispute du Saint-Sacrement." Rempli de satisfaction, le Pape lui fit effacer toutes les autres peintures. L'artiste ne respecta que les fresques de son maître, le Pérugin.

Je n'ai pris note que de ce qui m'a le plus frappée... Dans la voûte, de grandes et belles figures symbolisent la Poésie, la Jurisprudence, la Théologie et la Philosophie.—Apollon, avec sa cour des neuf sœurs, figure la Poésie.—Viennent ensuite Grégoire IX promulguant les Décrétales, et Justinien les Pandectes.—Sur la paroi du mur de droite, la "Dispute du Saint Sacrement." Dans un ostensoir, sur l'autel,paraît l'Ho stie Sainte ; et au-dessus, le Christ, environné des Justes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ressort dans des auréoles flamboyantes. Les doctes écrivains qui ont défendu ce symbole de notre foi, sont groupés autour de l'autel et soutiennent par leur attitude la "Sagesse divine", en face de la "sagesse humaine" représentée par les grands philosophes de la Grèce, ou l'école d'Athènes. On lit le nom et le systeme de chacun dans leur pose et dans leur figure.—La "Chambre d'Héliodore" sur plusieurs toiles ; puis le tableau de la "Délivrance de St-Pierre par l'ange ", où l'on admire les effets d'une lumière incomparable.—La "Salle de Constantin."—La "Chapelle de Nicolas V."—Les "Loges de Raphael". Celles-ci offrent des sujets de treilles, de champs, de verdure, de bosquets fleuris, d'animaux et d'oiseaux de toutes sortes. A la hauteur des bordures de la tapisserie, dans une des salles de Raphaël, une rangée de petites colonnes corinthiennes peintes droites comme des i, nous émerveillent par un effet magique. Elles paraissent droites si on les regarde en face ; mais elles s'inclinent, se courbent jusqu'à paraître en demi-cercle, au fur et à mesure qu'on s'en éloigne en les regardant de côté.

La Pinacothèque, ou galerie de tableaux, contient 42 peintures d'un très grand mérite artistique. Ici se trouve le "Couronnement de la Vierge," de Raphaël débutant. Et l'on peut suivre son talent se développant progressivement jusqu'à sa "Madone de Foligno" et sa "Transfiguration."

Toutes les écoles sont représentées dans cette galerie. Dans la première salle, sont : le "St-Jérôme" de Léonard de Vinci ; les "Mystères" et les "Trois vertus théologales" de Raphaël ; les "Trois saints" du Pérugin ; la "Légende de St-Nicolas" par Fra Angelico la "Sainte-Catherine" et l' "Adoration des bergers" de Murillo.—Il n'y a que trois toiles dans la deuxième salle ; mais ce sont les chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre : "La Madone de Foligno" et "La Transfiguration de Notre-Seigneur" par Raphaël, et "La Communion de St-Jérôme" par le Dominiquin.—La troisième salle contient des tableaux du Titien, du Guercin, du Pérugin, de Jules Romain, de Nicolas Alumno, etc.—Dans la quatrième salle, le Corrège, Valentin, Poussin, Baroche, Paul Véronèse, etc., font les principaux frais de décoration sous le rapport de la peinture.

Au rez-de-chaussée de la cour de St-Damase, se trouve la fabrique de mosaïques vaticanes. On entre aux Musées, où l'art véritable s'offre avec un immense déploiement. Voici la salle des Muses : Apollon est encore ici avec sa cour. Voici la Salle ronde. Voici la salle des Ligiotes et grands hommes de la Grèce : toutes ces statues sont parfaites. Dans la salle des animaux, où deux bouledogues nous reçoivent à la porte d'entrée, sont réunies 150 statues d'animaux représentés seuls ou en groupes.

La "Cour du Belvédère" offre à ses quatre angles des alcôves où l'on reconnaît Persée avec deux gladiateurs, par Canova ; le célèbre "Apollon" que les fouilles faites à Porto d'Anzio procurèrent au monde ; l'"Antinous" avec ses bas-reliefs, la plus parfaite statue de l'antiquité ; puis le "Miracle de l'art," ainsi qualifié par Michel-Ange, représentant le fameux groupe de Laocoon, trouvé sur l'Esquilin. En outre, des portiques, des statues, des sarcophages, des autels, des vases, etc., etc., hautement appréciés, s'offrent à l'admiration des connaisseurs.

Dans la "Galerie de Chiaramonti," j'ai longtemps admiré le groupe d'Auguste enfant, jouant avec une oie ; admiré aussi des bustes de Dames romaines. La plus admirable salle, en fait d'architecture, est "Le Bras nouveau," où tout ce qui tombe sous les yeux, frises, bas-reliefs, grandes statues, etc., est digne d'attention. On y voit : Titus et sa fille Julie ; Démosthènes ; Lipide ; Marc-Antoine ; et enfin la colossale statue du Nil, couchée, sur laquelle folâtrent et jouent seize petits enfants qui figurent les seize bouches et embranchements de ce grand fleuve.

Je n'ai fait que lire les noms inscrits sur les salles suivantes : Musée Etrusque ; Musée Egyptien ; Galerie des Candélabres ; Musée profane, où sont six armoires remplies d'ornements de femmes ; Chambre de la Bique ; Galerie des Arazzi. Ici, je suis entrée avec empressement visiter les tapisseries d'Arras, dont on ornait jadis la chapelle Sixtine lors des grandes démonstrations de la Fête-Dieu. Elles sont tissées en fine laine, en soie brillante et en fil d'or. Onze d'entre elles sont copiées

des dessins de Raphaël.—Galerie des cartes géographiques; Bibliothèque du Vatican; Les Archives; le Musée Chrétien, où abondent objets pieux en or, en argent, en ivoire, médaillons, émaux de Limoges, etc.—Salle des Noces Aldobrandines; Collection des Papyrus latins; Salle des peintures raphaëlites, où l'on peut étudier à loisir les écoles italiennes et italo-grecques des 13e et 15e siècles.

A Saint-Pierre, pour ma pénitence, le confesseur me donna le devoir de monter la *scala sancta*, et de visiter les quatre grandes basiliques de Rome, afin de gagner les indulgences du jubilé. J'ai commencé par Sainte-Marie Majeure, la plus éloignée du centre de la ville. C'est dans cette Eglise que nous voyons le précieux reliquaire contenant la *sacra culla*, ou la crèche du Sauveur. Ce n'est plus la crèche dont on se fait l'image, mais cinq morceaux de bois provenant de cette crèche, et renfermés dans un reliquaire d'argent ayant la forme d'un berceau que surmonte une petite statue en vermeil, figurant l'Enfant Jésus.

La grande nef est ornée de quatre rangées de colonnes de marbre blanc. Les caissons de la voûte sont dorés avec le premier or américain, don du roi de la très catholique Espagne. Une urne de porphyre forme le maître-autel, dont le baldaquin en bronze et or, est supporté par quatre colonnes, aussi de porphyre. Sainte-Marie Majeure est la première Eglise érigée à Rome en l'honneur de la Vierge Marie.



Onzième Lettre

En Italie—A Rome

Saint-Jean-de-Latran.

Saint-Jean-de-Latran est la Cathédrale de l'évêque de Rome, et le Pape en prend possession dès son intronisation pontificale. Cinq portes ornent son portique, dont l'une, la "Porte Sainte," n'est ouverte que l' "Année Sainte." Cinq nefs divisent le corps de cette église. Les pilastres sont ornés des statues des douze apôtres, œuvres colossales dues à des maîtres en sculpture. Des colonnes de marbre vert entourent les édicules, au bas de chaque pilastre. Le maître-autel, original, est un objet d'art délicat et gracieux, du genre romain. Il est surmonté d'un baldaquin gothique, où sont placés deux bustes portant les chefs de St-Pierre et de St-Paul.

Mes notes ne me donnent pas satisfaction au sujet de la mosaïque de l'abside. Elle est tellement originale dans sa conception, et tellement élaborée, qu'il m'est impossible de la reconstituer avec mes petites fiches. Je copierai donc textuellement la description que m'en a passée une amie dont j'ai fait la connaissance à Rome.

" Au bas, entre les fenêtres ogivales, sont placées neuf figures d'apôtres ; dans la seconde rangée, on voit la croix gemmée, surmontée d'une colombe. Du bec de l'oiseau, jaillit de l'eau (en mosaïque) qui tombe au pied de la croix où s'alignent les quatre fleuves mys-

tiques: le Géon, le Phison, le Tigre et l'Euphrate. Deux cerfs et six agneaux se désaltèrent dans les eaux des fleuves. Au-dessous de la croix, au milieu des quatre fleuves, on voit une ville gardée par un ange· Au milieu de la ville, surgit un palmier sur lequel est posé un phénix; et entre les tours, on voit les bustes des apôtres Pierre et Paul. Au centre de la croix, dans un médaillon, est représenté le baptême du Christ. A droite de la croix sont rangés: St-Paul tenant à la main un phylactère avec ces mots: *Salvatorem exspestamus Dominum Jesum Christum*;—St-Pierre, avec l'écrit: *Tu es Christus Filius Dei vivi*;—un St-François, de proportions plus petites;—enfin la Vierge qui pose sa main sur Nicolas IV à genoux; et sous la figure du Pape on lit ces mots: *Sanctæ Dei genetricis servus.* A gauche de la croix sont rangés les personnages suivants: St-Jean-Baptiste, après lequel, en moindres proportions, viennent: St-Antoine de Padoue; St-J. l'Evangéliste aves cette inscription: *In principio erat Verbum*; enfin St-André, avec un papyrus contenant ces mots: *Tu es magister meus, Christe.* Sous toutes ces figures passe le fleuve Jourdain, où il y a des barques, des poissons, des oiseaux aquatiques et des enfants qui jouent dans les ondes. Dans l'ordre supérieur, au milieu des nuages, on voit un séraphin avec six ailes, des chérubins en adoration, et enfin, au centre, l'image du Sauveur. Aux pieds de St-Paul, une petite figure de moine à genoux, tenant à la main un compas et une équerre, indique l'auteur de la mosaïque, par cette légende: "Jacques de Torida a fait cet ouvrage." A côté de St-Jean, une petite figure du même genre, avec une inscription latine, dit que "Frère Jean

de Camerino, compagnon du maître de l'œuvre, se recommande aux mérites du Bienheureux Jean."

Il faut conclure de ces dernières lignes, que ce sont deux membres de l'ordre des Frères Mineurs Franciscains, qui ont exécuté cette immense merveille. Elle date du 13e siècle. L'illustre pontife Innocent III doit ici son tombeau à Léon XIII. De superbes statues, en bois sculpté, embellissent la chapelle des chanoines où sont des stalles consacrées au Pape et aux souverains de France. La stalle du Pape, à gauche, est surmontée de la statue de Notre-Seigneur ; celle des rois de la fille aînée de l'Eglise, à droite, est surmontée de la statue de Notre-Dame. Les chefs de la nation française, depuis le Béarnais, Henri IV, sont, de droit et d'usage, chanoines de la basilique de Latran. Pour le repos de l'âme de Henri IV, ainsi que pour ses successeurs, on y célèbre, chaque année, une messe solennelle de requiem. Même lorsque moururent les chefs républicains Carnot et Félix Faure, on y célébra pour le repos de leur âme l'office divin.

L'autel de la Chapelle du Saint-Sacrement est fait de pierres rares et précieuses. La "Dernière Cène" de Léonard de Vinci fut copiée dans le relief en bronze doré, dont la draperie rouge du fond dérobe aux regards un fragment de la table où Notre Sauveur prit son dernier repas avec ses disciples, et institua l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Dans la Chapelle des Reliques, voici ce que contient le trésor : plusieurs reliques de la Passion ; un morceau de la robe de pourpre dont on revêtit le Sauveur ; une partie du Suaire de la vraie croix ; un

fragment du voile de la Mère de Dieu ; un bout des chaînes qui lièrent St-Jean dans son douloureux trajet d'Ephèse à Rome ; un doigt de Ste-Catherine de Sienne ; les crânes de St-Pancrace et St-Zacharie ; une partie du cerveau de St-Vincent de Paul, un bras de Ste-Hélène, etc., etc.

La Chapelle Forlonia est considérée comme étant la plus favorisée sous le rapport de la richesse et de la perfection de ses marbres, les plus rares des carrières italiennes. Le Baptistère de Latran, construit par l'empereur Constantin, est le premier qui ait obtenu le privilège des fonts baptismaux. Plus tard, d'autres basiliques en furent favorisées. L'entablement est soutenu par huit colonnes de porphyre que couronne toute une rangée de colonnes de marbre blanc, surmontées elles-mêmes de huit pilastres, dernier appui de la voûte. Deux oratoires, fermés par des portes de bronze niellé d'argent, occupent la droite et la gauche du Baptistère, et sont dédiés à St-Jean-Baptiste et à St-Jean l'Evangéliste. C'est dû à ces deux saints que la basilique porte le nom de St-Jean-de-Latran ; car le premier titulaire est le Saint-Sacrement.

On accuse avec droit Sixte-Quint d'avoir eu trop de goût pour la réforme architecturale. Sous prétexte de réparation, il fit disparaître l'intéressant oratoire de la Sainte-Croix, où était conféré le sacrement de confirmation, ainsi que l'antique Patriarchirum des Papes du moyen-âge, avec ses galeries, ses salles, ses écoles, ses hôpitaux, ses couvents, ses petites églises, etc., qui faisaient de Latran une véritable petite ville. Sixte-Quint, seul, habita le palais qu'il fit construire sur tant

de ruines, palais transformé plus tard en "Musée profane," où, entre autres chefs-d'œuvre et curiosités, se trouve la statue de Sophocle, découverte en 1839 à Terracina.

Pie IX chargea le célèbre Rossi de classer méthodiquement, dans les parois des escaliers et couloirs, les inscriptions chrétiennes des premiers âges. Le Père Jésuite Marchi travailla à mettre en ordre la collection des sarcophages. A ces importantes réformes, on ajouta une série d'anciennes cloches, des copies de fresques des catacombes, etc. Les peintres de la Renaissance ont également, ici, plusieurs souvenirs ; et, parmi les nombreuses statues qui aident à l'histoire encore plus qu'à l'art, on remarque celle de St-Hyppolite du 3e siècle ; c'est le plus ancien marbre chrétien.

Non loin du palais de Latran est la chapelle *Sancta Sanctorum.* Quoiqu'elle fît autrefois partie du groupe de bâtisses du Patriarchium, elle fut épargnée de l'immolation, à cause, probablement, de la *Scala Sancta* composée de 28 marches en marbre blanc, et que Jésus gravit plusieurs fois durant sa Passion. L'escalier est recouvert de bois. Sur les piliers de la rampe, on voit Jésus que Judas embrasse, et Jésus que Pilate montre au peuple. Sur le haut, est la petite chapelle *Sancta Sanctorum* ainsi nommée, sans doute, à cause des reliques précieuses que St-Grégoire le Grand apporta de Constantinople à Rome, et qui furent déposées à cet endroit.

La Vierge, les apôtres, des prophètes, des niches, des fresques, etc., sont aussi placés dans cette chapelle, où l'on voit l'inscription suivante, tracée sur l'archi-

trave: *Non est in toto sanctior orbe locus.* Une des plus saintes et des plus merveilleuses curiosités est une statue du Sauveur, venue de l'Orient et connue sous le nom de "Achérotipe." Elle paraît plus une œuvre céleste qu'humaine. A Jérusalem, à Constantinople et à Rome, elle fut grandement vénérée dès les premiers siècles de l'Eglise.

Douzième Lettre

En Italie—A Rome

St-Paul-hors-les-Murs—Ste-Praxède—Le Cimetière—Les Catacombes—Le Colisée—Le Forum.

A l'endroit connu sous le nom des "Trois Fontaines," St-Paul fut martyrisé. Une chrétienne ayant transporté son corps dans sa propriété, on y érigea une tombe sur laquelle l'empereur Constantin fit élever une superbe basilique. Celle-ci, à son tour, fut remplacée par le somptueux édifice décrété par Théodore en 386. Un incendie réduisit ce dernier presque complètement en cendres. C'est alors que Léon XII fit entendre son cri d'appel à tous les catholiques de l'univers pour aider à le rebâtir. C'était St-Paul-hors-les-Murs.

En 1854, la basilique, sous sa forme primitive, était enfin relevée de ses ruines. Les 95 cardinaux, arche-

vêques et évêques, invités à Rome pour la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, assistèrent à la consécration solennelle de ce temple splendide. La façade, toutefois, n'était pas complètement terminée Elle ne l'est pas encore en 1900. Car le gouvernement de Victor-Emmanuel s'étant emparé des collectes des chrétiens, force fut d'interrompre les travaux qui n'ont pas été repris.

Le pavé en marbre est d'un poli tellement parfait et réflétant que si l'on était en Canada, on prendrait ce parquet pour de la glace unie et limpide. Les cinq nefs présentent un coup d'œil admirable, avec leur quadru ple rangée de colonnes en granit de Simplon, placées de manière à causer l'illusion qu'elles nuisent à la circula tion des foules. Il n'en est rien cependant; car l'espace libre est vaste et commode. On a restauré la mosaïque ancienne, que l'incendie avait détériorée, sur l'arc de triomphe qui surmonte l'autel de la Confession de St-Paul. Quatre belles colonnes en albâtre, don du roi d'Egypte à Grégoire XVI, reposant sur quatre socles de lapis-lazuli et de malachite, présentés par Nicolas 1er, empereur de Russie, soutiennent le grand baldaquin moderne qui recouvre le ciborium gothique, heureusement inattaqué par l'incendie. Quarante-deux médaillons représentent les papes depuis St-Pierre jusqu'à Innocent 1er. Ces mosaïques anciennes, qui furent aussi respectées par l'incendie, ornent la frise au-dessus des nefs. Le deuxième Pape a des yeux de diamants réels Ils lui furent donnés en reconnaissance du miracle qu'il opéra en rendant la vue à une grande dame romaine affectée de cécité, et dont la foi s'était mani-

festée par neuf séries de neuvaines entreprises pour sa guérison. Les diamants sont très gros et très purs, par conséquent de grand prix.

La première des quatre grandes chapelles de la nef transversale est dédiée à St-Etienne, martyr ; et la seconde renferme le crucifix miraculeux devant lequel Ste-Brigitte et sa fille Ste-Catherine de Suède prièrent souvent : Sainte Brigitte ayant eu là ses extases et ses révélations. C'est dans cette dernière chapelle que, le vendredi après Pâques de l'année 1541, St-Ignace de Loyola, célébrant la messe, au moment de la communion, se tourna vers ses condisciples, tenant d'une main ses vœux écrits sur parchemin, et de l'autre l'hostie consacrée. Puis, formulant à haute voix les engagements de son âme, il communia le pain des Anges, et le donna ensuite aux cinq compagnons de sa vie religieuse, destinés par la Providence à former avec lui ce noyau de saints missionnaires et savants docteurs qui ne tarda pas à devenir le grand ordre des Jésuites.

L'Eglise de Ste-Praxède a été le théâtre des grandes œuvres de charité du cardinal St-Charles Borromée. Ses nuits se consacraient à la prière dans la Chapelle de la Sainte Colonne ; et le jour, vers l'heure du midi, il servait les pauvres qui venaient en foule demander aumônes et consolations. Dans cette chapelle contenant plusieurs corps de martyrs retirés des catacombes, on vient s'agenouiller en face de la colonne de jaspe sanguin apportée de Jérusalem à Rome, en 1223, par le Cardinal Jean Colonna. Elle est vénérée comme la vraie colonne à laquelle Jésus fut attaché pour la flagellation.

Un luxe inouï se rencontre à chaque pas dans le grand cimetière de Rome, rempli de monuments coûteux et de chapelles d'architecture très variée. On prétend que, près de la porte Flaminienne, aujourd'hui " Porte du peuple," les cendres de ce démoniaque et maniaque persécuteur des chrétiens, appelé Néron, avaient été déposées. On ajoute même que l'âme de ce damné volait incessamment en gémissant autour de son mausolée, et que ce fut dans le dessein de purifier ce lieu infâme qu'on y construisit une église sous le vocable de " Sainte-Marie-du-Peuple."

Des œuvres remarquables enrichissent toutes les chapelles de cette église. La chapelle de la Sainte Vierge est embellie de fresques par Pinturicchio qui a exécuté également le tableau de l'autel représentant Marie avec St-Augustin et St-François. Maratta a peint la Vierge avec St-Jean, Augustin, Ambroise et Grégoire, sur une toile ornant l'autel de la chapelle des Ciboires. Dans le transept de droite, la première chapelle est sous le vocable de .St-Thomas de Villeneuve, par de Rossi; et l'autre sous le vocable de Ste-Lucie, par Gorgi. Les deux tombeaux de cardinaux, dans le chœur, sont dus au ciseau de Sansovino. Au-dessus du maître-autel, on vénère une image miraculeuse de la Sainte Vierge.

Les vitraux de cette église constituent la plus grande rareté de la Ville Eternelle. Guillaume de Marseilles et Claude en sont les auteurs. Fresques, tableaux, monuments funéraires, par les plus grands artistes, se voient d'ailleurs partout. Raphaël a fait le dessin de la voûte en mosaïque. Sujets: Faits bibliques

de la création. Il s'y est montré, dit-on, trop mythologiste. Une statue de Jonas, fort gracieuse, dans une niche, mérite ici d'être remarquée et mentionnée.

Les ermites de St-Augustin occupent le couvent voisin de l'église. Luther habita ce monastère ; il appartenait à cet ordre.

Il m'aurait fallu une année pour visiter toutes les églises de Rome. Cependant, j'ai voulu voir de mes yeux, dans l'église " St-André-della-Fratte," la chapelle où la Sainte Vierge, dit-on, est apparue à un jeune Israélite, beau, riche, sur le point de se marier. A cause des miracles innomblables que cette bonne Mère accomplit en faveur de ceux qui l'invoquent en ce sanctuaire, le Chapitre de St-Pierre l'a solennellement couronnée en 1893.

En passant devant la " Villa Médicis," ou Académie de France, nous entrâmes visiter ses incomparables jardins. Michel-Ange a fait les cartons de la façade. C'est dans ce palais, appartenant au Cardinal Alexandre de Médicis, plus tard Pape sous le nom de Léon XI, que fut enfermé Galilée, lors de son fameux procès au sujet du système de la terre tournant autour du soleil. Les artistes qui fréquentent cette Académie, se récréent dans ses allées et ses bosquets, à proximité du Pincio qui, sous les anciens Lucullus et Salluste, était le sommet fleuri et parfumé de leurs splendides jardins, comme il est, présentement, cet élégant parterre où platanes et chênes se mêlent aux palmiers et aux cèdres du Liban.

La population adore ce lieu et contemple avec

délices, de la grande terrasse, élevée au-dessus de la ville, le reflet des coupoles, les vertes pelouses, les églises, les monuments, les palais, les fontaines, et dans l'arrière-plan, les moissons de la campagne ondulant leurs vagues d'or aux souffles de la brise et aux caresses du soleil. Les statues, bustes et bas-reliefs, montant la garde auprès de la splendide rampe qui, du point le plus élevé, conduit à la "Place du Peuple," charment l'œil par une vue d'ensemble dont les lignes harmonieuses et le goût délicat mériteraient le certificat le plus flatteur à ce peuple d'artistes. C'est un mélange exquis de choses les plus exquises.

La Promenade de la reine Marguerite est tout à fait ravissante.—A St-Onofrio, dans la dernière chapelle, reposent les os du Tasse. Il y a là, aussi, les tombeaux du célèbre Cardinal Mezzofanti, surnommé la 'Pentecôte vivante," parce qu'il possédait plus de cinquante langues; de Jean Barclay, Ecossais de talent dont les œuvres littéraires sont des perles de bibliothèque; de Bernard Celentaro, peintre; et du gracieux poète lyrique Alexandre Guidi. Je me suis assise et reposée au pied du chêne, appelé le "Chêne du Tasse," où, souffrant des langueurs de son âme et de la décadence de son corps débile, il allait rêver en demandant au Janiculé de lui jeter ses souffles purs et embaumés, et avec eux un peu de vie. Le Janicule offre une vue magnifique de la ville aux sept collines.

Les Catacombes sont une suite de galeries souterraines où l'on descend par un escalier, ordinairement en arrière des chapelles, près du maître-autel de différentes églises. Des couloirs sombres; des alcôves taillées

dans la terre humide ; des marches gluantes conduisant d'une salle à l'autre ; des couches étagées les unes au-dessus des autres, nous laissent deviner quelle immense foi devait retenir dans ces fosses malsaines, ces misérables chrétiens harçelés par de cruelles persécutions.

Pas n'est besoin de les décrire. Elles sont assez connues, ces étendues souterraines, ces chambres secrètes, où se réunissaient les chrétiens, pour y célébrer les divins mystères, y partager leurs agapes fraternelles et deviser entre eux des moyens à prendre, non pas tant pour se protéger que pour multiplier leur nombre et augmenter sans cesse le règne de la foi. Ce règne de la foi brilla, enfin, à ciel découvert, en dépit des persécuteurs animés contre les chrétiens, non seulement d'une haine cruelle, mais encore de cette rapacité sordide qui promettait aux dénonciateurs les biens de leurs victimes. On trouve des salles soutenues par des piliers en marbre, avec voûtes et parois à fresques, dans lesquelles on arrivait par de petits couloirs à peine de la hauteur d'un enfant de six ans ; c'est là qu'on déposait les restes des martyrs et des fidèles.

Le Colisée, ou Amphithéâtre Flavium, reçut son nom de ses colossales dimensions. Quatre-vingt mille, d'autres disent quatre-vingt-quinze mille spectateurs pouvaient assister aux représentations que les Césars organisaient pour le peuple. Dans l'ère chrétienne, on peut regarder le Colisée comme ayant été le champ par excellence où les martyrs sont venus par millions, héros sublimes de foi et de courage, répandre leur sang pour ravir eux-mêmes le Ciel et faire germer sur la terre, à leur place, des serviteurs de Jésus-Christ par millions

encore plus nombreux. Sur l'emplacement du "Forum de la paix," on désigne à la vindicte des honnêtes gens, —vindicte toujours absente,—la "Pierre scélérate" qui se couvrit tant de fois de ce noble sang des martyrs.

A Dieu ne plaise que j'oublie de vous désigner l'Eglise des Capucins, avec son étrange cimetière où les candélabres du plafond sont formés avec des os de morts. Les murs même sont fresqués avec ces reliques artistiquement disposées. Ai-je besoin de dire que cela est horrible aux yeux et à l'esprit ?

Je jetai un regard d'anathème sur le Quirinal établi sur une des sept collines, et je regrettai que cette papale résidence d'été soit devenue celle de la famille royale de Savoie. Sans doute, il n'arrive que ce que Dieu veut ; mais cela est triste et révoltant, tout de même.

Mr Horace Marucchi, dont j'eus l'honneur de faire la connaissance et de recevoir l'autographe, nous donna une conférence des plus intéressantes sur les ruines du Forum. Avec lui je relus en esprit cette histoire romaine qui, au couvent des Ursulines où je fis mes cours classiques, m'avait si fortement captivée. J'ai palpé, en quelque sorte, les faits et les exploits de ce peuple de héros, le premier du monde. Du Forum, on voit parfaitement le Palatin, le quartier des habitations de la noblesse romaine. Lucius Crassus y bâtit la première maison de marbre qu'il y eût à Rome ; et les Césars y élurent domicile

En montant la rampe du Capitole, dans le jardin de verdure et de plantes choisies, on rencontre la statue du célèbre tribun du moyen âge, Nicolas Rienzi.

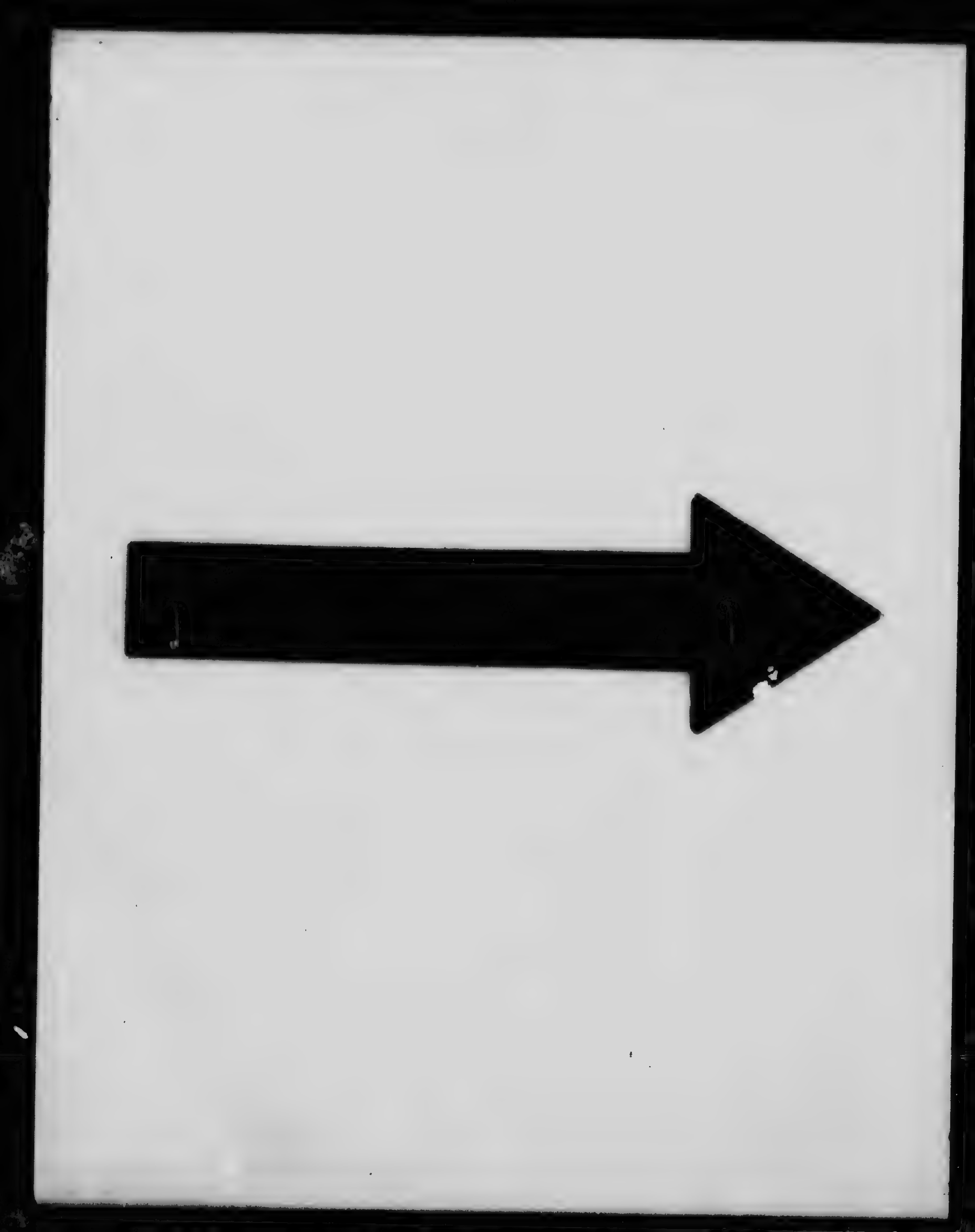
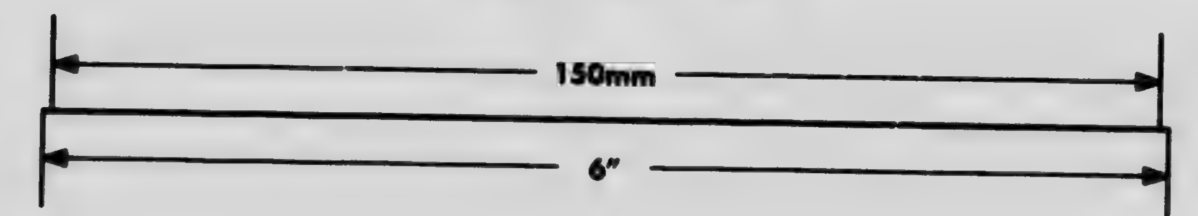
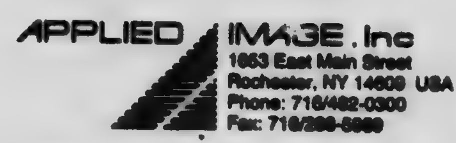


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Après avoir passé la loge de la louve vivante et de son compagnon, entretenus là, en souvenir de Romulus et Rémus, fondateurs de la ville de Rome, et en arrivant au haut de la rampe, nous voilà en face de Castor et de Pollux, deux statues colossales enlevées au théâtre de Pompée.

Enfin, rompues de fatigue, Madame Ryan et moi nous regagnâmes notre hôtel, heureuses et nous félicitant d'avoir complété les visites les plus intéressantes que nous avions en vue ; et remettant à plus tard, après quelques jours de repos, la visite des endroits de moindre importance.

Dans le palais du Musée Capitolin, que de beautés en sculpture ! telles que "l'Antinoüs," le Vase de marbre avec feuillage et tête de "Silène," "l'Amour avec l'arc d'Hercule," la "Vénus du Capitole," la belle "Mosaïque des colombes," l'étrange statue en marbre rouge représentant le "Satyre avec le raisin," le sarcophage dont les reliefs peignent la "Création de l'homme par Prométhée," la "Bataille des amazones" sur le sarcophage, le "Gladiateur mourant," etc, etc.

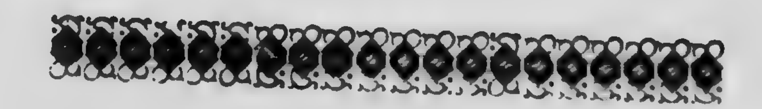
Un mot encore sur "Ste-Marie *in arâ cœli*," cette église de la municipalité romaine, où l'on discutait publiquement les affaires de la commune. On y arrive, comme à la plupart des églises de la Ville Eternelle, par un escalier d'où, à partir des marches du milieu, une espèce de ruelle tortueuse nous conduit à la porte. J'ai lu quelque part que César-Auguste se rendit spécialement au Capitole, un jour d'octobre, la 57e année de son accession au trône impérial, pour savoir de la pythonisse quel serait son successeur. La devineresse lui

répondit, suivant la légende: "Par ordre de Dieu, il descendra du Ciel un enfant israélite qui s'établira ici-même ; il naîtra immaculé et sera hostile à nos autels." Sur le point le plus élevé de ce vaste plateau, ou square, qu'on nomme le Capitole, au milieu de la ville, César fit aussitôt construire un autel de grandes proportions, avec cette inscription sur la façade: *Hæc ara Filii Dei est:* Cet autel est celui du Fils de Dieu.

Cette basilique renferme le célèbre "Santo Bambino" qui, lui aussi, possède une intéressante légende. La statuette, enrichie de magnifiques soieries et pierreries, est dite avoir été sculptée par un humble religieux de l'ordre de Saint François. Elle est faite du bois de l'un des oliviers qui se trouvaient près de la grotte où Notre Sauveur eut son agonie. Mais ce pauvre frère lai, dans son ignorance de la peinture, fut désolé de ne pouvoir lui donner une apparence de vie. Il se mit à prier avec ferveur. Il pria tant et si bien qu'un matin, il trouva le Santo Bambino fraîchement colorié, ayant un ton rose et vivant. Un ange, dit-on, était venu du Ciel, donner le coloris désiré. On le vénéra longtemps à Jérusalem ; et maintenant, on le vénère à Rome, où on le porte quelque-fois, en carrosse, aux malades qui le demandent.

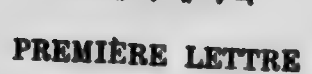
Enfin, pour mon dernier mot, je rappellerai que cette basilique possède, sous forme de plafond doré, un magnifique ex-voto commémoratif de la fameuse victoire de la flotte chrétienne, à Lépante, sur celle des Turcs.





CHAPITRE QUATRIEME

VOYAGE EN AFRIQUE



PREMIÈRE LETTRE

De Québec a Gibraltar

New-York—La Traversée

En mer, 30 août 1906.

Le trajet, en chemin de fer, de Québec à New York, s'est heureusement effectué. Cependant l'insomnie et la fatigue, l'une et l'autre causées par l'excessive chaleur, devenue suffocante dans les wagons-dortoirs, m'avaient beaucoup affaiblie. La température s'est accrue de plusieurs degrés dans la vaste métropole de l'Amérique, s'accentuant davantage, bien davantage même, par une pluie chaude et débilitante.

Je pris mes quartiers à l'"Hôtel Belmont," de construction récente, le plus beau autant que le plus somptueux de la ville, par les splendeurs de ses vingt-trois étages au-dessus du sol et de ses treize étages au-dessous.

New York est vaste, immense même ; et s'il est possible d'embellir une chose qui n'a aucune propension à

la beauté, je dirai qu'elle est singulièrement embellie par ses églises, par ses parcs, ses hôtels, ses maisons d'échange, ses coupoles ornées de clochetons. L'archi-tecture qui préside à ses rues, à ses avenues, à ses principaux bâtiments, semble empruntée à tous les pays du monde. La ville entière manque d'originalité. Quelle cité lourde, sans élégance et sans charme, pour l'esprit comme pour le cœur ! Même lorsqu'elle s'efforce d'être souriante et gracieuse, elle n'atteint, tout au plus, que les limites d'une aimable grimace. Elle se croit artistique !.... Elle n'est que trafiquante !

Lorsque l'esprit n'est plus illuminé par le soleil de la foi, que peut-on espérer de l'idéal ? Et quelles peuvent être ses productions ? Le résultat du travail le plus ardu, chez ceux que la matière seule occupe, anime et inspire, n'est pas autre que de donner à leur idole, uniquement adorée, une impulsion rapide, vertigineuse, insensée, vers ce but démoralisateur : l'accumulation des pièces d'or ! Quels que soient les efforts déployés par le génie païen le plus habile, pour polir la rudesse de la matière, il n'arrivera jamais à la dégrossir de ses inhérentes brutalités.

Le 29 août, à 11½ heures A.M., un remorqueur sortit du port le gros paquebot "Slavonia," sur lequel nous avions pris passage pour Gibraltar. Ce 29 et le jour suivant, la mer nous donna de petits soufflets dont nous oubliâmes bientôt l'insolence ; car ce léger courroux ne tarda pas à faire place à l'humeur la plus agréable.

31 août.

L'océan nous berce vigoureusement ; mais le temps

est beau et la brise est douce. Nul besoin de manteaux épais ou de fourrures. Nous sommes en plein "Gulf-stream."

Le capitaine et les autres officiers ne me font pas l'effet de pécher par un excès de supériorité intellectuelle. Il y a deux médecins à bord ; l'un à la solde de la compagnie "Cunard," et l'autre, député du gouvernement Hongrois, pour veiller à la santé des émigrés de cette nation.

Ce dernier est un jeune homme lourd, gauche, timide, mais non dépourvu de talents, quoiqu'il ne parle ni le français ni l'anglais. Il est artiste ; il joue le piano de façon à donner des ailes aux rêves ; et le ciel, alors, s'incline un peu vers nous. Poètes et artistes, n'êtes-vous pas les petites fenêtres par lesquelles le commun des mortels peut jeter un coup d'œil à l'intérieur du paradis ?

1er septembre.

La mer est devenue très agitée. Il n'y a pas encore de malades, cependant, et chacun s'amuse à sa guise.

3 septembre.

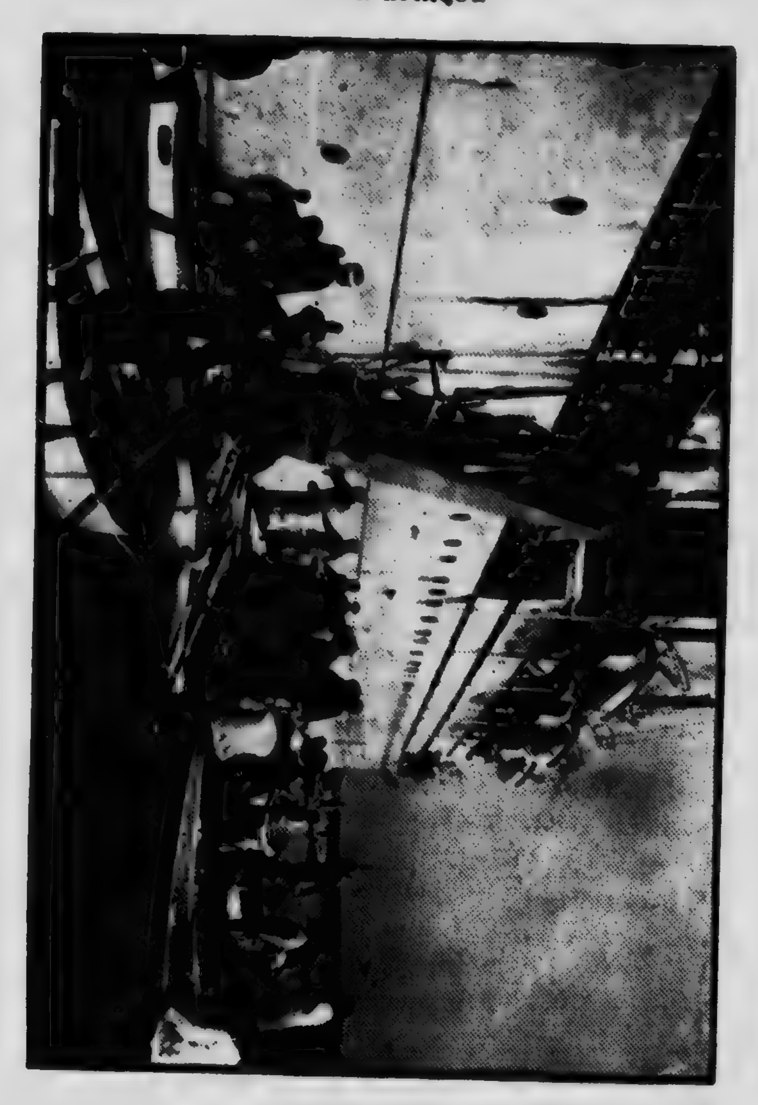
Hier, dimanche, le jour a été consacré au Seigneur. A dix heures A.M., le capitaine Taylor, comme il était de son devoir, a lu les prières d'usage. De telles prières, sur un frêle esquif, ou plutôt sur une "coquille de noix," glissant, peu sûre, tremblante même, sur cette immense étendue d'eau qui a le ciel sans fin pour dôme et l'abîme sans fond pour soutien, offrent à qui les écoute un cachet singulièrement émouvant.

Le *Pater* et le *Credo*, (qui sont les mêmes que ceux des catholiques), récités d'une voix grave et solennelle, avec la dignité que sait y mettre le chef du bord, furent répétés ensuite par l'équipage. Oui, en vérité, ces chants, ces hymnes, adressés au Tout-Puissant, s'échappant de la poitrine vibrante de ces robustes marins, ont, sur mer, un charme saisissant et inoubliable, plus que partout ailleurs. Je sentais les larmes trembler au bord de ma paupière, et inonder mon visage; tant la grandeur de la situation faisait tressaillir les fibres les plus intimes de mon âme qui, transportée par de tels accents, en suivait les échos sur les vagues roulantes, comme à travers le ciel bleu. Elle franchissait les espaces, le soleil et les étoiles, pour arriver au Créateur de toutes choses qui donne à tous les êtres leur beauté propre: à ce Dieu dont l'œil de flamme, englobant l'univers, scrute, non seulement les reins et les cœurs, mais encore les profondeurs incommensurables des abîmes connus de lui seul.

5 septembre.

Le capitaine me dit que nous débarquerons probablement vendredi dans la nuit, ou samedi matin de bonne heure. Fasse le ciel que ce soit le matin! Car figurez-vous les passagers débarquant la nuit, en plein océan, avec leurs malles, sur un petit bateau, pour accoster au quai de Gibraltar! Enfin, à la grâce de Dieu! Que le Seigneur nous protège!





MODE DE DÉBARQUEMENT
A GIBRALTAR, ALGER ET TANGER

Deuxième Lettre

GIBRALTAR—ALGÉSIRAS—TANGER A VOL D'OISEAU—
VACARMES DE TANGER—A CHEVAL SUR UN ANE—
UN HAREM

Tanger, 14 septembre 1906.

J'attends ici le paquebot qui doit, de Tanger, me transporter à Alger, le but de mon voyage.

Grâce à Dieu qui m'a protégée, évidemment, je pus débarquer le matin à Gibraltar, après une traversée aussi agréable que possible, par un temps superbe, et sans avoir été aucunement atteinte par le "mal de mer."

Lorsque je quittai le "Slavonia," je descendis, par une haute échelle sur le flanc du vaisseau, jusqu'au petit remorqueur qui me débarqua au quai de Gibraltar.

Le prince Louis de Battenberg, qui visita l'Amérique, il n'y a encore que peu de temps, était sur ce rocher; et sa flotte ornait le port, embelli, d'ailleurs, par un nombre considérable de vaisseaux de tous genres

Cette forteresse, unique par sa position sur la Méditerranée, et qui s'avance avec ses degrés taillés dans le roc me rappelant un peu les "marches naturelles" de Montmorency, est percée de petites meurtrières, des deux côtés de sa pointe, qui se profile sur l'océan, comme un énorme bec d'aigle. Elle est ceinturée de hautes et solides fortifications, au parachèvement desquelles travaillent, actuellement, six mille hommes, sous la conduite de l'ingénieur Walter Dymand.



DÉTROIT DE GIBRALTAR

Il faudra, paraît-il, huit millions de piastres, en outre des quarante millions déjà dépensés, pour les terminer, suivant les plans adoptés par le gouvernement impérial.

La population se chiffre à 24,000 âmes, y compris un contingent de 6,000 militaires. La majorité de cette population est anglaise et juive. Aucun étranger ne peut passer la nuit dans cette forteresse sans un billet spécial de permission. Les hôteliers renouvellent tous les sept jours ce billet pour leurs pensionnaires. Les ouvriers, et les artisans, en général, doivent eux-mêmes sortir tous les soirs. On a calculé qu'il entre, à peu près, tous les matins, 10,000 étrangers et employés. Cependant 1000 Maltais, 500 Portugais et 200 Arabes environ, tous commerçants, y séjournent habituellement.

Algésiras, sur les côtes d'Espagne, est bien en vue dans sa blanche mantille. C'est là que vont se réfugier, tous les soirs, les ouvriers sortant de Gibraltar. La blancheur de cette petite ville vient de ce que toutes les façades des maisons sont recouvertes d'une espèce d'émail blanc qui les embellit, ou badigeonnées par un procédé de blanchissage à la pierre calcaire et à la terre glaise. Ce blanchissage s'applique également à l'intérieur des bâtisses.

Les hôtels d'Algésiras sont fort beaux. Le plus important est le "Grand Hôtel Anglo-Espano" que visite la royauté. La reine Christine en a fait son séjour. C'est là que se sont réunis dernièrement les délégués des puissances pour régler la question du Maroc. Un service régulier de bateaux locaux est établi entre Gibraltar et Algésiras, avec départ toutes

les demi-heures. Il n'y a aucune voie carrossable entre ces deux villes, du côté de la mer.

Les premières côtes qui attirent les regards, à l'ouest, en quittant Gibraltar, sont les " Apes'Hills," " Montagnes des singes," sur le sol africain, ainsi appelées parce qu'autrefois les singes en étaient les seuls et nombreux habitants. Ils ont presque tous été exterminés. On en conserve soigneusement, néanmoins, une mille au pilier d'Hercule, à Gibraltar.

Il y a encore sur les rives d'Afrique des pirates redoutables qui ne se feraient aucun scrupule de tirer sur les vaisseaux passant à leur portée.

A l'est, du côté de l'Espagne, on voit Tarifa, la ville la plus antique par ses mœurs et coutumes. Elle se targue de posséder les plus braves, les plus nobles, les plus héroïques hidalgos. Habitant autrefois Gibraltar, ils en furent chassés par les Anglais, en 1704, sous le général Elliot, dont j'ai vu le monument dans la forteresse décrite plus haut.

A 3 heures P.M., nous passions la baie de Trafalgar, rendue célèbre par la victoire de l'amiral Nelson. La mer y était délicieusement calme en ce moment, quoiqu'elle soit réputée généralement houleuse et très désagréable.

Au lieu de végéter, comme un fonctionnaire en province, et de m'ennuyer dans une ville, telle que Gibraltar, que l'on peut parcourir en deux heures dans tous ses coins et recoins, je trouvai qu'il était plus sage de traverser à Tanger, distance de trois heures, et de faire la connaissance de ce principal point de contact du Maroc avec la civilisation européenne. Il paraît que



VILLE ET PORT DE TANGER

l'impression d'étrangeté est plus saisissante, ici, que dans tout autre port africain de la Méditerranée.

Malgré ce qu'en disent des voyageurs exagérés qui découvrent splendeur et beauté où la laideur s'étale en souveraine, il m'a paru qu'un sombre suaire était étendu sur la vie de ces pauvres Maures sous le joug de l'Islam, dont l'un des caractères est de plonger ses sujets dans l'oisiveté et ses tristes conséquences. C'est le recul de dix-neuf cents ans de christianisme vers les profondeurs de la barbarie.

Qu'y voit-on ? Des mosquées aux murs couverts de faïences vertes, bleues et légèrement teintées de rose ; des rues, toutes pavées de pierres rondes, et courant comme des serpents au travers des habitations, n'atteignant pas, en certains endroits, la largeur de cinq pieds ; enfin, pour demeures, des espèces de boîtes oblongues ou carrées, ayant parfois, sur leur sommet, des crénelures de toutes formes, avec rotondes, ou tourelles, placées au caprice du constructeur : maisons d'où s'échappe, par les portes étroites et les fenêtres généralement barrelées de fer, une atmosphère humide et fétide.

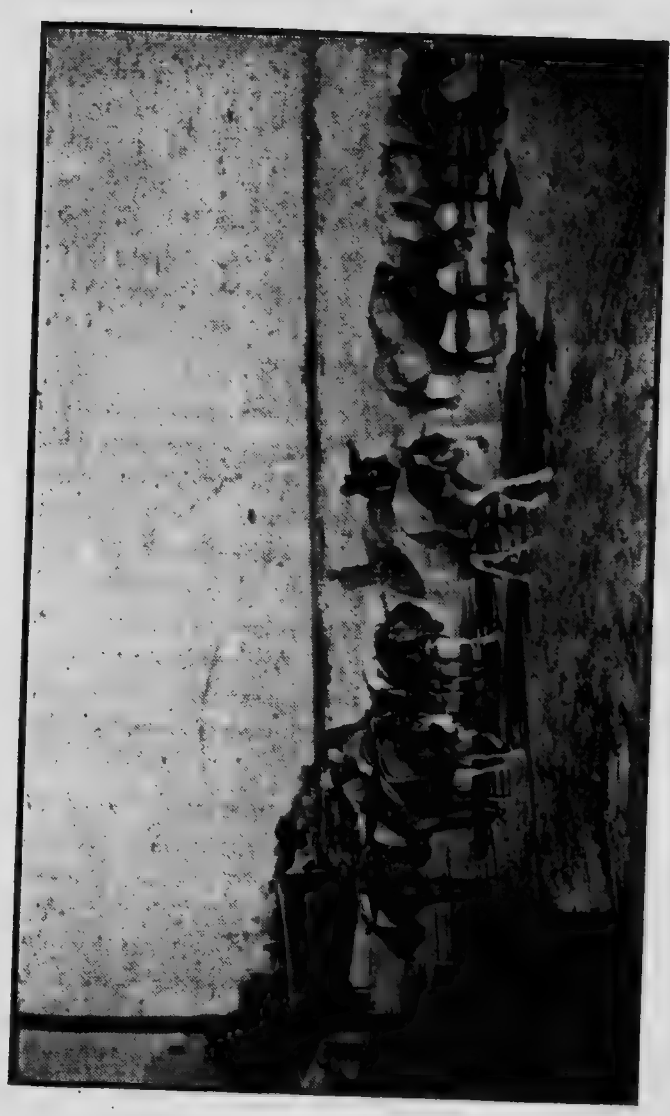
Il n'y a ni arbres, ni herbe, à proprement parler, dans cette étrange cité. Les rares arbrisseaux qui osent sortir de terre, sont d'un vert effacé autant que poussiéreux. Je me demande avec étonnement, comment une ville dont les environs sont absolument dénués de végétation, et qui ne contient, d'ailleurs, aucune espèce d'industrie, peut néanmoins subsister. Et pourtant sa population atteint le chiffre rond de 30,000 âmes, dont 10,000 Européens, où prédominent les Espa-

gnols, 10,000 Israélites, et le reste recruté parmi les Maures.

Le marché se tient le Dimanche. C'est dire qu'on n'observe guère ce jour comme celui du Seigneur. Cet endroit où se vendent les produits de la ville et des alentours, est une grande place mamelonnée et coupée de fondrières : Sahara quand il fait sec, et marais quand il pleut. Un temps des plus charmants m'a constamment favorisée depuis mon départ du Canada et me favorise encore, de sorte que je connais le Sahara plutôt que le marais, ici, dans Tanger.

Le commerce se fait par eau ; et le pauvre âne qui se tient au bord de la jetée, recevant une charge sans bornes, et pleurant de vraies larmes, sillonne en tous sens les rues étroites où fourmille incessamment une foule déguenillée, affairée, qui se bouscule, se chicane, se taloche et se dirige on ne sait vers quel but. Les pauvres petits malheureux ânes, et les mules aussi malheureuses qu'eux, offrent le seul moyen de locomotion et de transport. Plus loin, dans les montagnes, où il est dangereux de s'aventurer sans guides, on se sert de chameaux.

Le bruit dans la ville est excessif ; à tel point qu'on ne peut goûter de vrai repos ni le jour ni la nuit. Au moment où le soleil descend à l'horizon et où la nature, ailleurs, s'apprête au sommeil, ici l'enfer vomit ses démons et son vacarme qui va toujours croissant. On se démène, on crie, on hurle, on se chamaille, on se bat, sans pourtant laisser sur le sol d'abondantes flaques de sang. Les enfants et les chiens se battent eux-mêmes comme leurs maîtres exemplaires ; et les doux petits



LES ANES SUR LA JETÉE

ânes, secondés par les mulets, envoient leurs plaintes au ciel dans un braillement à étourdir toute une population. Et cela, jusqu'à minuit.

Alors commence une autre espèce de bruits énervants et tumultueux, un tintamarre aussi agréable que le croassement des corbeaux, le coassement des grenouilles, le cri des chacals et des chats-huants. Pour avoir une idée exacte des nuits à Tanger, il faut encore unir cette harmonie aux ritournelles des voix aigres d'ivrognes furieux, grinçant comme des portes de fer rouillées; aux jurons des contestants doués d'intonations de crécelles; aux paroles glapissantes de femmes criardes; aux notes discordantes de pianos en ruine ou de guitares à deux cordes; aux coups de poings sur les murs, faisant croire que les maisons s'écroulent ou que les portes volent en éclats.

Pour compléter ce concert, voici venir une procession d'instrumentistes en loques, au milieu desquels il faudrait une science musicale hors ligne, pour y distinguer les fugues de Chopin, l'inspiration de Mozart, la virtuosité de Liszt. N'empêche, pourtant, que ces vauriens ne jettent à tous les échos leur assommant et interminable refrain : "*Guein! Guien! Guien!*....

Tel est le charivari qui prévaut jusqu'à quatre heures du matin, dans la "Grande place" de Tanger la plus belle et la plus fashionable de la cité entière. De quatre heures à six heures, se fait entendre le bêlement des chèvres dont la mission est d'allaiter la ville, bêlement accompagné de la tempête des muletiers qui se morfondent à battre leurs bêtes de la langue, du fouet et du bâton. Ce bruit ne cesse que pour faire place à celui des ânes et des mulets qui reprennent, à

leur tour, leurs complaintes quotidiennes se prolongeant jusqu'à la nuit prochaine. Ajoutons les cris des vendeurs d'eau de la montagne, qui, avec leurs outres pleines, passent de rue en rue, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Et les conducteurs de bêtes donc! qui, de leur voix rauque, s'écorchent le larynx à crier sans cesse: "Harras!" (marche), "Sha!" (arrête), "Bellah!" (recule), "Alhel!" (bonjour).... Je suis encore à me demander quand et comment ces démoniaques de Maures peuvent se reposer. N'allez pas, surtout, me taxer d'exagération; car je me tiens beaucoup en deçà de la vérité.

Croiriez-vous que j'ai parcouru Tanger, montée sur un mulet? Je ne m'en suis pas mal trouvée, après tout! C'est dommage que mes amis du Canada ne m'aient pas vue sur cette monture! Pour la photographie incluse dans cette lettre, j'ai posé en face du palais de justice et de la prison, que j'ai eu l'insolence de comparer aux écuries de chez nous.

J'ai naturellement visité les rues, les marchés, et vu, en passant, le dehors des mosquées. Celles-ci ont toutes le même cachet de malpropreté; quoique les mahométans ne se permettent pas d'en franchir le seuil sans ôter leurs souliers et se livrer à de prétendues ablutions!

J'ai pu, non sans peine, obtenir la faveur d'entrer dans un.... devinez.... dans un de ces *domiciles sacrés* de femmes appartenant aux gouverneurs, aux grands fonctionnaires, aux riches Maures, je veux dire un "harem!".... Oui, un véritable harem! L'impression que j'en ai ressentie m'a douloureusement affectée. Dans ces demeures, où l'ordre et le bon goût sont igno-



MADAME VALIN MONTÉE SUR UN MULET

rés, *de pauvres choses animées*, ayant la nonchalance de la brute,—car, dans l'esprit de ces barbares musulmans, la femme n'a point d'âme,—attendent machinalement, léthargiquement, le bon plaisir du maître auquel elles appartiennent.

Le maître de celui que j'ai visité était le gouverneur qui, pas plus que les autres, n'accorde à ces pauvres créatures le loisir de prendre un instant d'exercice au dehors ! Quelle désolation ! Quelle abjection ! Quelle physionomie repoussante offre au cœur du chrétien ces noirs abîmes de l'Islam !

Les harems, où généralement trois ou quatre femmes captives sont les choisies,—légitimes,—de riches citoyens marocains qui les entourent d'un luxe ridicule sans comfort ni aisance, et de servantes geolières, ne doivent cependant pas être confondus avec ces cloaques de honte qui stigmatisent la plupart des grandes villes du globe. N'empêche que ces coutumes barbares, dans leur ignorance, ne soient d'affreuses ténèbres de mort chez un peuple qui serait certainement susceptible, comme tous les autres peuples de la terre, d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi. Notre foi, douce et puissante, est bien l'unique lumière qui puisse s'infiltrer dans les âmes et introduire ses rayons purificateurs jusque dans les bas-fonds du paganisme et de la barbarie.

Dans le harem dont je parle, deux signoras faisaient les frais de la réception. Elles étaient entourées de trois servantes et de deux jeunes fillettes âgées respectivement de cinq et six ans. Fort blanches étaient les maîtresses ; bronzées étaient les autres. Les premières, drapées de soies légères, étaient ornées de colliers, de



DANS UN HAREM—DEUX SIGNORAS

bracelets, de bagues, de breloques et de colifichets de toutes sortes. Elles avaient embelli leurs longues oreilles de grands et larges anneaux en cuivre, incrustés de verroteries de toutes couleurs. Ces cercles immenses, de taille à faire le tour du cou d'un de nos gros chiens de Terreneuve, les foulards, ornés de dentelles, qui couvraient leurs épaules, et les chiffons en crêpe de Chine, frangés de rouge, dont elle avaient affublé leurs nattes de cheveux noirs, donnaient à ces infortunées l'aspect de véritables caricatures.

Des matelas d'une blancheur douteuse, étendus sur le parquet, le long des murailes, leur servent de divans tout le long du jour. Leur chambre à coucher, au fond de la grande salle d'entrée, dont elle est séparée par une arche avec draperies, contient deux alcôves où sont des lits à baldaquins, entourés de brocarts rouges et jaunes, à franges d'or. Au centre, faisant trait d'union entre les deux lits, une large et haute psyché, appuyée sur un canapé de velours ponceau adossé au mur, réflète les douteuses magnificences de ce logis ennuyeux.

J'achetai des signoras deux mouchoirs brodés par elles-mêmes ; ce qui, paraît-il, est la plus rare des faveurs accordées aux étrangères, la plus rare, à coup sûr, que puisse désirer une femme canadienne.

Vous savez qu'aucun homme, à part du maître, n'entre dans ces sanctuaires musulmans.

On m'interrompt pour me dire de me hâter, si je veux quitter Tanger par le paquebot "Algeria" qui entre dans le port, et que j'attendais impatiemment, le demandant à tous les vents du ciel, depuis sept longs et interminables jours ! Au revoir donc. Je compléterai mon récit à Alger, où j'espère arriver après deux jours et deux nuits de navigation.



ALGER, A VOL D'OISEAU

Troisième Lettre

Arrivée a Alger

Premier coup-d'œil—Première impression

Alger, 25 septembre.

Enfin, je suis à Alger, après 48 heures de mer. Si belle, si calme, si gentille était cette mer, qu'elle m'a fait l'impression d'une incommensurable étendue de velours bleu, dont les replis, doublés de satin plus pâle, offraient des arabesques nuancés de tons blancs d'une exquise fraîcheur. On se sentait pris du désir de caresser les ondulations lentes et gracieuses de ces vagues enchanteresses qui venaient, câlines et caressantes, donner leurs baisers soyeux aux flancs du navire, au fur et à mesure que cette impitoyable intrus découpait franges et dentelles dans leur chatoyante ampleur. Quelle voie charmante a été pour moi cette opulente et splendide Méditerranée ! J'en rends grâce à Dieu de toute mon âme, et j'en sais gré à tous mes bons amis qui ont, sans doute, pensé à la pauvre absente, dans leurs bonnes prières.

A Alger comme à Tanger, l'embarquement et le débarquement sont identiques : c'est-à-dire qu'il faut se contenter de chaloupes à rames conduites par ces Maures endiablés qui, j'en suis convaincue, n'ont d'autres talents que celui de hurler, de voler et d'effrayer les passagers par leurs cris et leur hideuse physionomie. C'est peut-être un peu trop généraliser ; mais, à coup

sûr, ces bateliers barbares s'exercent à intimider les voyageurs, afin de se faire mieux rétribuer.

La chaleur du 16 septembre, jour de mon arrivée à Alger, était tropicale, grâce au simoun soufflant du Sahara. Heureusement, j'ai eu la bonne fortune, comme à Tanger, de passer sans ouvrir mes malles aux douaniers ; ce qui m'évita beaucoup d'ennuis et de fatigues. Les passagers durent cette faveur, parait-il, au fait que l'heure du déjeûner des officiers du fisc étant sonnée, ces messieurs, ne voulant pas retarder une si importante besogne, se contentèrent de l'examen mental, qui leur fut, sans doute, satisfaisant. Inutile de dire que, pour moi, il le fut encore plus.

Un Mr Stuart Broukhardt, agent maritime, m'obligea beaucoup en envoyant un commissionnaire s'informer, auprès du curé de St-Augustin, s'il connaissait des religieuses françaises, laïcisées, prenant des dames en qualité de pensionnaires. La réponse fut qu'à la villa des Orangers, colonne Voirol, on me recevrait avec empressement. Mes malles furent laissées à la garde de ce monsieur, dans son bureau officiel, jusqu'au lendemain ; et je pus, en voiture à deux chevaux, me rendre à l'endroit indiqué. Le trajet me procura une promenade d'une heure qui fut tout ce que l'on peut rêver de plus idéalement beau. Je n'ai pas encore rencontré une seule âme que je connusse ; et cette journée est la neuvième depuis mon arrivée ici.

La villa des Orangers, construction mauresque-renaissance, est sise sur un haut plateau à pente douce et facile. Elle commande le plus admirable coup d'œil dont j'aie jamais délecté mes regards. On y voit la ville entière bâtie en amphithéâtre, toute mamelonnée



VILLA DES ORANGERS

et étagée par d'incalculables rangées de maisons blanches, d'une beauté féerique. Nous sommes à plusieurs cents pieds au-dessus de la Méditerranée qui forme, ici, une splendide et vaste baie, sans cesse animée par l'arrivée, le départ ou le balancement d'une foule de vaisseaux.

Alger possède un cache[illegible]que et nouveau, même aux yeux des Canadiens qui, pourtant sont habitués aux admirables points de vue et panoramas, mais auxquels est inconnue l'architecture mauresque, reliée à la renaissance, avec toits mansards des anciennes constructions françaises.

Que ne puis-je vous peindre les magnifiques résidences de Mustapha supérieur, faubourg aristocratique d'Alger, où est située la " Villa des Orangers." L'opulence d'une si belle nature, habilement enrichie par l'art, enthousiasme les esprits les plus flegmatiques. Ce sont des parcs élégamment ornés de plantes rares ; des bosquets d'arbres géants projetant au loin leur ombre odorante ; des allées de platanes, de citronniers, d'orangers, de mandariniers, de palmiers, de figuiers etc., etc. De ci, de là, des vasques immenses, débordant d'une eau limpide que l'on obtient à grands frais, déchirent le sein pelousé des terrassements en amphithéâtre. On monte et descend sur ces plateaux brillants de fleurs et de fruits, par des escaliers en pierre ou en marbre, ou encore par des pentes agréables en asphalte, sillonnant, en tous sens, les jardins et les parterres de ces charmantes villas.

C'est assez vous dire qu'en cet endroit de prédilection, je suis dans un des plus beaux sites du monde, avec le plus délicieux des climats. Je ne vois absolument



MUSTAPHA SUPÉRIEUR

qu'une seule chose que je puisse regretter : la privation de toutes les joies de l'amitié ; car je suis étrangère au milieu d'étrangers, et mes bons amis sont si loin !

Je ne suis pas encore descendue jusqu'à la cité ; car vous avez compris que ma bonne fortune m'a procuré l'avantage de me percher sur un nid d'aigles ; mais dès que je serai reposée des fatigues encourues depuis Tanger jusqu'à Alger, je ne manquerai pas de visiter celle-ci et de vous en entretenir.



Quatrième Lettre

Retour sur Tanger.

Guenilles mouvantes—Dompteur de serpents—Eglise des Franciscains—Mariages maures—La Douane—Hôtel Bristol—Dame de Québec—Climat de Tanger—Alhel messiana—Les Remparts—Misères physiques.

Alger, 26 septembre 1906.

Puisque je n'ai pas encore eu le temps d'étudier Alger, parlons de nouveau quelque peu de l'anarchique Tanger, cette ville du Maroc entièrement sous la domination du Sultan Mulay Abd-El-Aziz.



A TANGER, GRANDE PLACE

Tanger, dans son triste état de barbarie, n'a pas progressé d'un iota depuis sa fondation. Ses habitants, gens sans foi et sans principes, déguenillés, sales, puants, dépourvus d'asiles pour la plupart, ne savent jamais ni où manger, ni où dormir. Aussi, le long des murailles, dans la *grande place*,—une ironie : la place est grande comme ma main,—appelée rue de la "Légation espagnole," voit-on, le soir, des amas de guenilles qui s'animent le matin et se mettent en route, conduits par des têtes de Maures. Ce sont de pauvres gueux, qui reposent là sur leurs deux oreilles, à la belle étoile, au milieu de ce vacarme incessant dont je vous ai déjà fait le récit.

Il y a des Maures très riches, paraît-il ; mais je vous assure qu'il faut avoir des yeux de lynx pour les distinguer des autres.

La rue qui monte, en sortant de la "Légation d'Espagne," est la *Main street*, appelée *Siaguhin*, conduisant au marché par un détour. A ce marché l'on vend des fagots cinq ou six sous la botte ; et parmi les curiosités typiques,—*pas curieuses du tout*,—je remarquai un dompteur de serpents. Il joua, sur une espèce de petite flûte, une harmonie rêveuse qui ne charma personne, mais fit sortir un *gentil* et gluant reptile d'une poche de guenilles ;—n'oubliez pas que nous sommes ici, (en ce pays où règne la quintessence de toutes les malpropretés), dans l'Eldorado des guenilles. Le maître se fit caresser par son *gracieux* et intéressant élève qui finit par lui mordre la langue jusqu'au sang, au moyen des crochets venimeux que possède l'animal chaque côté de sa gueule redoutable. Lui ayant commandé de réintégrer son gîte, le reptile disparut. Le



CHARMEUR DE SERPENTS

charmeur mit ensuite de la paille dans sa bouche hideuse, (ne valant guère mieux que la gueule du serpent) où elle ne tarda pas à s'enflammer, je ne sais par quel maléfice ; et chaque brindille fut consumé en un clin d'œil.

Mon guide et moi nous revînmes par le même chemin jusqu'à l'église des Franciscains, où nous entendîmes la messe à 10¼ heures. Le parquet de l'église est en marbre, et les murs sont moitié marbre, moitié porcelaine ou émail. Le corniches sont en bois d'acajou sculpté et incrusté de bois différents à couleurs plus légères. Les siéges ne sont pas fixés au parquet, comme dans nos églises du Canada, mais consistent en chaises et prie-Dieu mobiles. En face de la prison et du palais de justice, le guide, armé d'un Kodac, prit l'image de notre petite caravane, en compagnie d'un vieux maure à grand manteau blanc tissé de poil de chameau. Je vous ai expédié cette photographie avec ma lettre précédente. Vous m'y voyez montée sur un mulet blanc.

J'ai vu à Tanger deux mariages maures. C'était une procession débutant par des joueurs de flûtes et portant, de ci de là, des lanternes fort grandes où brûlaient à la fois quinze à vingt chandelles de baleine. Au milieu de cette procession, étrange pour nous, où les hommes, enveloppés dans leurs burnous blancs, et la tête ceinte d'un turban rouge et blanc, sont les seuls personnages admis dans les rangs, se voit, appuyée sur les épaules de quatre hommes, ou traînée par des mulets, une espèce de civière, surmontée d'une boîte conique rose, très large du bas et se terminant par une pointe qui porte un gros bouquet de fleurs blanches. Les quatre côtés de la boîte sont enjolivés de roses



UN MARIAGE MAURE
LES NOCES EN FAMILLE

blanches et de feuilles vertes. Dans cet espace resserré est cachée aux regards profanes, la gentille mariée qui se rend, ainsi protégée, à la demeure de son époux.

Cet époux, elle ne le connaît pas. Il ne la connaît pas lui-même. Ce sont les mères des fiancés qui ont épargné à leurs enfants l'embarras du choix et les ennuis de la fréquentation. Mais, comme à tous maux il y a remède, l'époux a le droit de garder la fiancée un jour, ou plusieurs même, et de la remercier si elle ne lui convient pas. Si donc la fille a eu l'infortune de ne pas plaire à son prétendu, comme il est discret, il la renvoie, sans tambour ni trompette, et personne ne saura jamais qu'elle a passé par une épreuve défavorable.

Encore quelques mots de réminiscence.

On aborde à Tanger par une jetée s'étendant fort avant dans la mer et soutenue par des piliers ou pilotis fort élevés. Un long escalier de deux cents marches au moins est là, pour en faire l'ascension. Gare au vertige et au vent ! Le vertige nous fait tourner la tête, et le vent nous enlève ce qu'il peut de nos toilettes. Il faut être solidement ficelé pour arriver sans encombre au sommet !

En entrant dans la ville, ce qu'il y a de plus drôlatique et qui cause le plus d'étonnement, c'est l'administration de la douane. Le collecteur, ou premier officier est obligé de se chicaner avec ses subalternes, de se battre même avec eux, à propos des colis. Son autorité ne se maintient qu'à force d'arguments où dominent les cris accompagnés de taloches. C'est une véritable anarchie perpétuelle que le gouvernement de ce pays.

Le pauvre homme qui eut à s'occuper de mes malles eut la bienséance de me faire asseoir pendant son altercation avec ses employés. Finalement, il fut vainqueur. Et je respirai. J'eus la bonne fortune de ne pas ouvrir mes malles qui demeurèrent en douane, jusqu'à mon départ, à raison de dix sous pièce.

Dans cette sale petite ville, que de dépenses pour les moindres services ! Celles dont j'eus à me repentir davantage furent les cent dollars que je dus verser dans le gousset d'un guide qui m'avait imposé ses services onéreux depuis Gibraltar. Je n'ai pas tardé à m'apercevoir que sa prétendue protection contre les prétendues exactions des Maures, n'était qu'une comédie, une entente avec les chaloupiers, et que je serais mieux protégée,—ainsi que ma bourse,—par mon ascendant personnel que par celui d'un tel coquin.

A l' " Hôtel Bristol," cependant, je n'eus pas à regretter les trois dollars par jour et les nombreux extras exigés comme prix de la pension ; car jamais repas plus admirablement apprêtés ne m'ont été offerts nulle part ailleurs. Le cuisinier espagnol de cette maison ne doit pas facilement rencontrer son égal. Il est né rôtisseur. Cet " Hôtel Bristol " est situé sur la " Grande Place " de Tanger, juste en face des consulats d'Espagne et d'Italie.

Vous étonnerai-je en vous apprenant ma rencontre avec une dame de Québec qui a élu domicile à Tanger et qui est venue me faire visite à l'hôtel ? c'est Madame de Navaro, troisième fille de feu Mr Eugène Chinic, négociant de Québec. Elle est très bien de sa personne et jouit là bas d'une excellente santé, ainsi que ses deux jeunes fillettes qui se plaisent singulièrement dans cette

ville, où elles prétendent que la haute société est nombreuse et fort distinguée,.... parmi la population étrangère, cela va sans dire.

Le climat est réputé très salubre; et c'est pour cela, je suppose, que tant d'étrangers y demeurent annuellement. En général, ils habitent les alentours de la cité qui sont, j'aime à le croire, plus agréables que le vilain milieu, plein de brouhaha, où j'ai passé de si mauvaises nuits Mais je dois avouer que je n'ai ressenti aucun malaise durant mon séjour dans cette vallée de microbes, où ils doivent être en assez grand nombre pour se dévorer les uns les autres; ce qui explique à merveille pourquoi je ne me suis jamais sentie, ailleurs, en aussi parfaite santé.

Mais d'où peut donc venir cette salubrité du climat dans un pays où la végétation est presque nulle et où la malpropreté universelle est à son apogée? Voilà un problème qu'il m'est impossible de résoudre, si ce n'est par une spéciale vertu purificative des rayons d'un soleil exceptionnellement brillant.

Dans mes pérégrinations à travers la ville, j'ai rencontré, ça et là, quelques pieds de cactus, d'aloès, de liseron bleu et rose, qui agonisaient sous les feux du soleil et semblaient gémir dans leur triste et languissant aspect. Mais là-dessus, je me ravise, et je me confirme dans mon opinion que l'atmosphère salubre de Tanger doit être due à son soleil de feu qui, de même que le feu, purifie tout, et maintient dans un état d'absolue sécheresse un air qui ne varie point, et dont le poumon humain semble s'accommoder à merveille.

Tout de même je me suis écriée souvent: "O Cana-

da, mon pays, mes amours," pour te quitter et aller vivre si loin de toi, il faut avoir grand désir, comme grand besoin, de récupérer ses forces et de refaire sa santé. C'est sous l'empire d'un tel sentiment, confinant quelquefois à la nostalgie que j'épanchai mes regrets dans la pièce de poésie que j'inclus dans cette lettre, sous le titre de "*Alger n'est pas Québec.*"

Un dernier souvenir et je termine avec Tanger.

Figurez-vous qu'une grande dame mauresque, drapée dans son burnous, la face toute couverte, à l'exception des yeux, et suivie de deux servantes, me croisa à dessein, plusieurs fois, sur les remparts. Enfin, elle s'arrêta devant moi, et me découvrant entièrement son visage, assez joli, ma foi!, elle me dit: "*Alhel messianna,*" ce qui veut dire: Bonjour, ma belle dame. Elle fit signe à mon guide de s'approcher et le pria de me traduire ces mots: "*Anna can hebbec bessaf,*" (je vous aime). C'en fut assez pour ma curiosité; et je quittai cette femme fort désappointée de mon manque de condescendance.

Somme toute, j'ai trouvé la ville de Tanger étrangement intéressante par son genre de vie tout à fait inconnu dans nos centres de civilisation. Et je lui rendrai cette justice, qu'il y a plus d'un quartier, dans certaines villes civilisées, telles que Paris, Londres, New-York, où l'immoralité, quoique plus dorée, est certainement plus flagrante et plus effrénée.

Un mot encore, le dernier, sur les misères physiques dont les regards sont douloureusement frappés au coin des rues les plus fréquentées, et surtout sur la place de la promenade, appelée "Remparts." Ces rem-

parts, entre parenthèses, consistent en un maigre petit mur de deux pieds de largeur sur deux pieds de hauteur, où l'art architectural ne s'est épuisé ni en embellissements ni en solidité. Il borde la plage du côté de la mer. Si c'est un lieu de promenade, c'est particulièrement le rendez-vous des boiteux, des infirmes, des aveugles, des êtres nés sans bras ni jambes, bref, de toutes les infortunes les plus répugnantes à la nature et aux cœurs sensibles. On ne voit pareille désolation en nul autre lieu. Car dans les pays chrétiens les hôpitaux sont là, offrant asile et assistance à tous ces malheureux débris de l'humanité.

Cinquième Lettre

Alger la blanche

Blanches cariatides—Climat—Aspect général—Histoir—Bab-Azoun—Murailles à crochets—La rue Souk—Les ruelles—Cathédrale—Palais du gouverneur Grande Mosquée—Sidi-Abd-Er-Rhaman Jardin d'Essai—Notre-Dame d'Afrique Observatoire—Couvents—La Medersa.

Alger, 15 novembre 1906.

Je vous ai promis une description de cette jolie et coquette ville que j'habite depuis près de neuf semaines. Permettez que je m'exécute sans plus de retard; et puisse mon étoile bienfaisante m'être favorable au point de vous intéresser,

En approchant de l'incomparable rade d' " Alger la *Blanche*," l'œil se repose avec un charme exquis sur ces innombrables constructions d'éblouissante blancheur qui sourient au soleil, et dont la plupart, couvertes de tuiles écarlates, ressemblent à de jeunes vierges en toilettes de mariées, couronnées de fleurs purpurines, et se tenant près les unes des autres dans une immobilité de cariatides. On croirait voir, à droite et à gauche, une foule d'autres jeunes vierges folâtrant dans des bosquets d'aubépines, ou des buissons épais de violettes; ou encore dans des jardins enchanteurs qui étalent au levant leurs ceintures de pierres précieuses; pendant que leurs aînées, leurs reines, assises sur les sommets les plus élevés, étendant leurs voiles ajourés, protègent de leurs ombres fantastiques les jeunes sujettes échelonnées en droites lignes à leurs pieds, ou répandues capricieusement sur les versants de ces élégantes collines. Toutes ces maisons blanchies à la chaux, ou décorées de faïence, ont l'apparence de constructions en marbre blanc, sur un site amphithéâtral, avec murailles de jardins bordées de porcelaines, et remparts enduits de la même substance.

Alger la Blanche, sise à l'orient, baigne ses pieds dans les flots veloutés de la Méditerranée, et dès l'aube, nimbe son front altier dans l'auréole de gloire que l'astre lumineux répand sur tous les points de l'horizon.

La douceur de sa température, pendant la saison où les frimas des régions du Nord triomphent des bouffées tièdes et charmantes des Zéphirs, en a fait un lieu d'attraction pour les chercheurs de bien-être et de soleil. Les Anglais, les Yankees surtout, y abondent et ajoutent



ALGER, VUE DE LA KASBA

à la ville un aspect d'élégance que les indigènes, seuls, eussent été ineptes à lui donner.

Ses cafés, ses monuments, ses bocages, ses jardins, ses belles routes à remparts enrubannés de faïences mauresques et couronnés d'une flore dérobée au monde entier, sont éminemment dignes d'admiration. Ses roses diaprées et brillantes, en leurs nuances multiples, jettent leur éclat de fraîcheur juvénile sur l'immense panorama. Ses arbres magnifiques : cyprès, aloès, grenadiers, orangers, citronniers, palmiers, oliviers, poivriers, eucalyptus et autres verts géants, enlacés, en gracieux dessins, par des lianes flexibles, ou chargés de plantes grimpantes aux délicates petites corolles bleues, roses, oranges, etc., font croire à la présence d'une de ces admirables cités européennes où l'art et la nature déploient conjointement leurs plus aimables merveilles. Mais d'un autre côté, des rues entières en escaliers ; des rues étroites, pavées de pierres dures d'un bleu gris ; des rues tortueuses, fétides, sales, fermées du haut comme des tunnels, encadrées, ainsi que les escaliers, de maisons sans fenêtres, à dômes et à coupoles, nous ramènent forcément à la mélancolique réalité d'une ville orientale où l'arabe ténébreux " voile ses mystères."

" Icosium " était le nom sous lequel on désignait cette ville dans les temps reculés. C'est ce qu'a révélé une maison que j'ai visitée à l'encoignure des rues Bab-Azoun et du Caftan. On a découvert des voies romaines sous la rue de la Marine, et des pierres tumulaires sous le Lycée, le jardin Marengo et le " Kursaal," —preuve que ces derniers endroits ont été, jadis, des cimetières. Sous l'invasion des peuples du Nord, Icosium

s'effaça pour subir la domination des "Beni-Mezranna." El-Bologguin, au Xe siècle, fonda sur les îlots qui forment un si beau hâvre naturel, une ville nouvelle à laquelle il donna le nom de "El-Djezaïr"; et ce nom, par corruption, est devenu Alger.

Elle fut soumise à plusieurs suzerainetés. Au XVe siècle, des Arabes Tsaliba s'en emparèrent. Au XVIe siècle, les Espagnols, inspirés par le cardinal Ximénès, reçurent la soumission des Algériens qu un long siège avait épuisés. En 1509 et 1510, le plus habile de ces conquérants espagnols, Pedro de Navarro, choisit le plus étendu des îlots pour y construire une forteresse d'où l'on pouvait bombarder la ville à la distance de 300 mètres. Cette forteresse fut le Pënon, le célèbre Pënon, dont les Algériens essayèrent vainement de se débarrasser, en appelant à leur aide les frères Barberousse.

La domination espagnole se prolongea jusqu'en 1529, alors que Kheir-El-Dine arracha "cette épine plantée au cœur de sa nation." Ayant chassé les chrétiens de leur formidable position, il fit du port d'Alger l'endroit le plus redouté du monde, par l'asile qu'il accorda à tous les dévastateurs de la marine marchande, à ces corsaires ou pirates qui, souvent, avaient pour chef, le chef même du gouvernement.

La ville ne tarda pas à posséder une affreuse réputation, grâce au cachet particulier que lui imprimas cette étrange agglomération d'éléments cosmopolites: "Reïs," ou chefs corsaires de toutes dénominations; "Odjaks," ou miliciens recrutés dans l'Asie Mineure, connus sous le nom de Janissaires; enfin "Barbères,"

"Arabes et Indigènes." C'est ainsi, écrit Masqueray, que Alger, petite ville kabyle à l'origine, et quelque peu andalouse, gouvernée par les Turcs purs, se remplit très rapidement d'Européens coiffés de turbans, s'enfla outre mesure et devint, toujours sous le masque de l'Islam, une cité de près de cent mille âmes, toute méditerranéenne. Elle garda bien, et devait garder l'aspect d'une ville orientale. Elle devint Alger la Blanche, dressée en amphithéâtre sur le bord d'une mer bleue, toute en maisons cubiques dont les terrasses s'élèvent les unes au-dessus des autres. Elle eut son fort de la Victoire, bâti sur l'emplacement de la tente de Charles-Quint, en témoignage d'un des plus grands triomphes du Croissant. Elle eut ses hautes murailles crénelées qui continuaient de défier les assauts de la chrétienté ; ses fortins ; et surtout son front de mer hérissé de canons toujours tournés vers les ennemis de *Dieu unique ;* enfin ses casernes remplies de soldats toujours prêts à mériter le paradis dans le "Djihad."

Durant trois siècles, elle fut déchirée à l'intérieur par des luttes intestines entre puissances rivales, et à l'extérieur par des guerres incessantes avec les nations chrétiennes. La France, qui la bombarda sous Louis XIV, en 1682 par l'amiral Duquesne et en 1688 par l'amiral d'Estrées ; et l'Espagne, qui fit plusieurs expéditions contre ce nid de corsaires, l'une entre autre sous Charles-Quint, et une autre, en 1775, commandée par O'Reilly,—n'eurent qu'à recueillir de honteuses et sanglantes défaites.

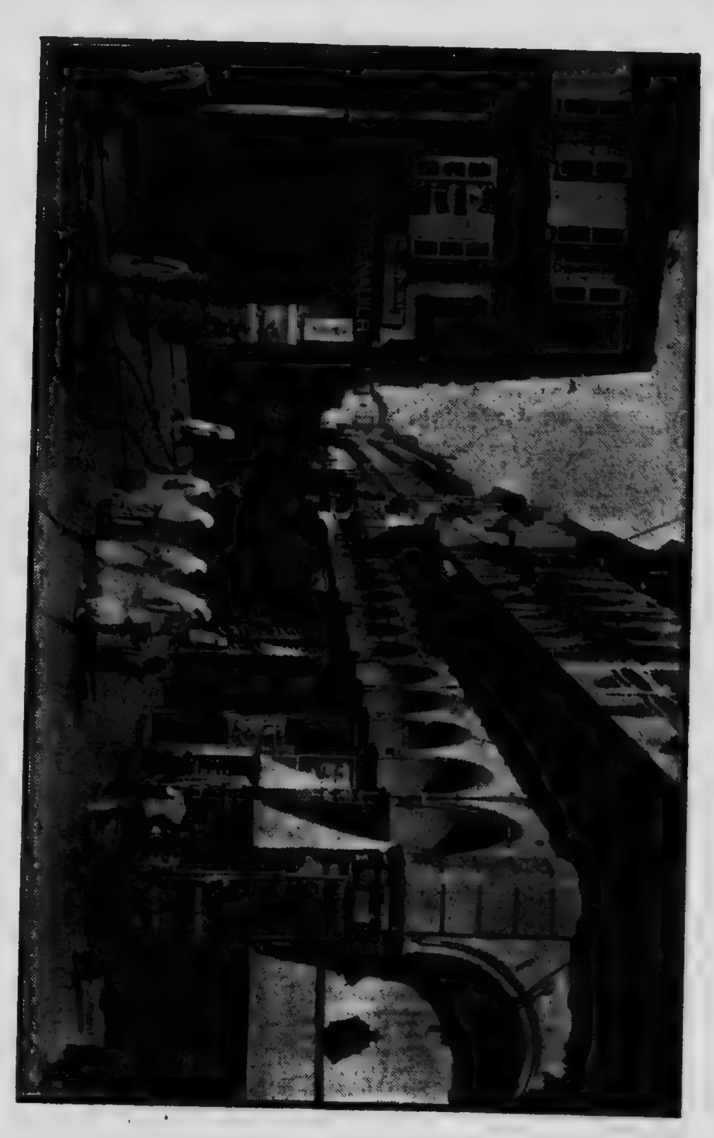
Il était réservé à la France de mettre fin à la suzeraineté barbaresque. Le coup d'éventail dont Husseïn-Pacha frappa le consul français Deval, déter-

main l'expédition qui opéra cet exploit : expédition glorieuse pour l'armée française commandée par le général Bourmont et l'amiral Duperré. Trente-sept mille hommes débarquèrent à l'ouest d'Alger, à Sidi-Ferruch, le 14 Juin 1830. Cette campagne brève, mais sanglante et décisive, se termina par la conquête de l'Algérie. Le 15 juillet de la même année, la milice turque et les contingents indigènes, sous Husseïn, capitulèrent. L'armée victorieuse, avec ses guerriers " vêtus de rouge," suivant la prédiction d'une vieille arabe, entra triomphalement dans cette ville qui avait jadis repoussé Charles-Quint et Louis XIV.

Alger moderne s'accommode assez facilement du voisinage entre Arabes et Français. On a vu quelquefois la conquête se cimenter par des mariages entre les deux nations.

La rue principale d'Alger est "Bab-Azoun"; mais le côté droit seul est réputé aristocratique; le gauche est exclusivement réservé au commun du peuple. Pendant le dîner, l'autre jour, à la Villa des Orangers, une dame très énergique, algérienne, du reste, crut nous intéresser, en affirmant avec emphase que si on lui offrait la marchandise la plus élégante provenant de la partie plébéienne, elle la repousserait avec dédain, et accepterait de préférence un chiffon quelconque de la partie fashionable. Tel est le sens raffiné de quelques-unes de ces dames.

"La *Place du gouvernement*" est le cœur de la ville. C'est de là que partent tous les "trams," (c'est ainsi qu'on nomme les voitures électriques à Alger), qui circulent dans les principales artères de la ville. La



ALGER, RUE BAB-AZOUN

statue équestre du duc d'Orléans, élevée en 1845, est bien en vue sur cette place rectangulaire dont trois côtés sont encadrés de maisons à arcades, garnies de cafés, restaurants, magasins, banques, agences de toutes sortes. Plusieurs rues la traversent ; et le quatrième côté est fermé par "la Mosquée de la Pêcherie," avec ses dentelles de merlon, son grand minaret dominant le dôme et la coupole.

Divers quartiers remarquables entourent aussi ce lieu central : au Sud, "Bab-Azoun ;" au Nord et à l'Est, "Bab-El-Oued" et la Marine ; à l'Ouest, la "Kasba," située sur le promontoire de la plus haute colline, avec ses curieuses masses blanches d'édifices, ressemblant à des "pommes de pin," tant les maisons sont rapprochées les unes des autres.

Cette ville turque et triangulaire est entourée de murailles à tours crénelées, aussi étranges que les demeures mêmes des malheureux sectaires de Mahomet. Les crochets qui font taches, à peu d'intervalle, sur ces murailles, étaient destinés à soutenir les cordes par lesquelles on pendait les condamnés à mort. Le guide nous désigna le Bagne, où, pêle-mêle, on entassait les esclaves comme de vils troupeaux ; le "Badistan," où l'on vendait à l'enchère, après les avoir dépouillés, les prisonniers de guerre, et généralement tous les captifs ; les "Casernes, pour les janissaires célibataires ; le palais de "Djenina," appelé aussi palais du Dey, où l'on payait les soldats, où l'on faisait la réception des visiteurs importants et diplomatiques, et d'où la Régence proclamait ses actes officiels.

Il y a 100 mosquées dans cette Kasba, de nom-



ALGER, UNE COUR MAURESQUE

breuses fontaines et des rues infectes, dont la plus vaste et la principale est la rue "Souk" qui traverse la Kasba de Bab-Azoun à Bab-El-Oued ; elle est entourée des deux côtés, par des échoppes, ou magasins obscurs, et des boutiques de toutes dénominations. Cervantès et Haïdo furent captifs ici.

Les plus belles maisons d'Alger ont des cours spacieuses, de grands vestibules, qui sont ornés de faïence à l'intérieur comme à l'extérieur. Dans ces maisons, le luxe oriental marié au luxe européen, forme un bizarre assemblage, qui surprend un œil habitué à l'élégance américaine de bon ton,—disons canadienne pour mon cœur de patriote.

Les "Reïs" avaient construit leurs palais dans la partie basse de la ville ressemblant quelque peu à la ville de Tanger. La plupart des ruelles, dans cette triste Kasba, sont voûtées ; l'on n'y voit pas le soleil si ce n'est aux extrémités, comme dans les tunnels. De plus, elles sont si tortueuses et si abruptes qu'il faut les escalader ou les descendre, au risque de sa vie, par des escaliers presque verticaux. C'est alors que je me sentis tout éprise d'amour pour nos bons vieux escaliers de la ville de Québec,—des pentes douces à côté de celles-ci !—sans excepter notre fameux escalier "casse-cou" !

Ces défilés obscurs, flanqués de maisons sans fenêtres, sont des lieux de commerce où s'étalent, pêle-mêle, sur le bas des portes et sur la chaussée, des amas de chiffons, des bijoux, des chaussures, des mouchoirs, des turbans, des écharpes blanches ou roses en soie brochée, des poteries, des armes, des cordes, des ornementations ridi-



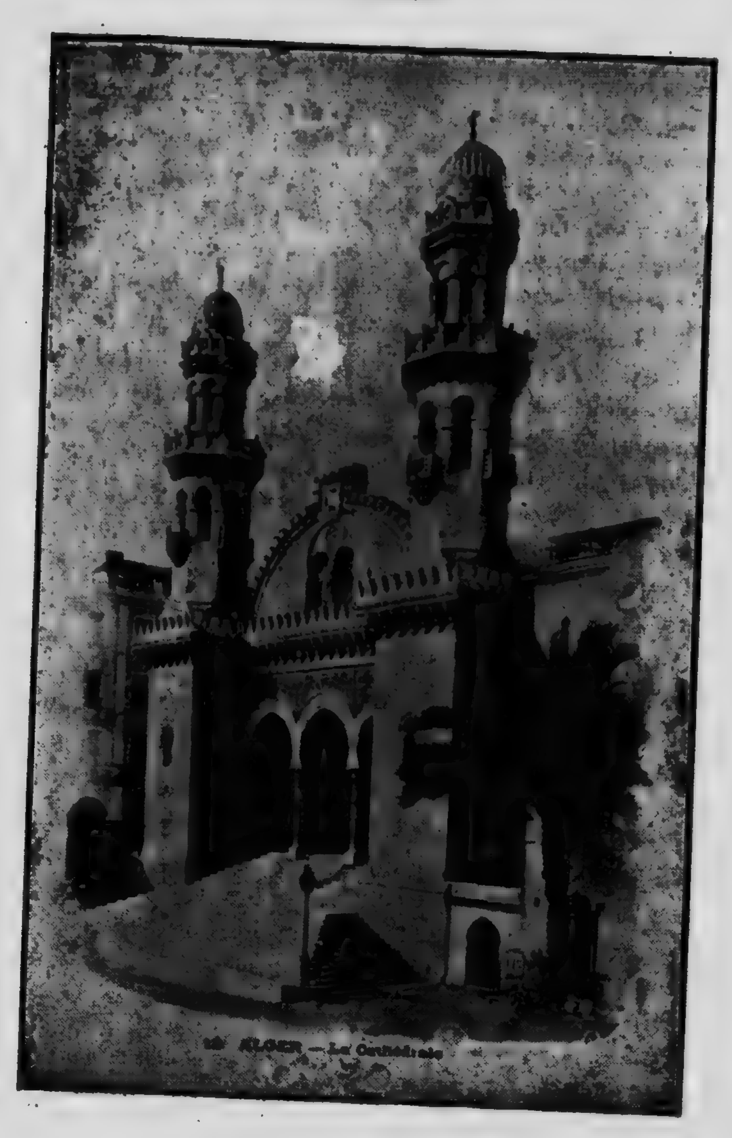
ALGER, RUE DE LA MER ROUGE
TYPE DE RUE ARABE

cules. On y voit des fabriques où se confectionnent, sans outils, une foule d'objets plus ou moins baroques et inutiles. Dans ces produits de travaux manuels, on ne voit rien d'artistique, rien de réellement beau, qui soit digne d'attention, si ce n'est le travail bosselé ou repoussé. On dirait plutôt des colifichets d'enfants, propres à convaincre les voyageurs que jamais les Arabes ne posséderont l'esprit d'initiative ou le génie inventif.

Une seule chose est remarquable dans la main d'œuvre : c'est leur habileté à travailler le bois et le cuivre. Ils savent les fouiller, les bosseler, les repousser avec une précision d'œil et de main vraiment admirable Quelle patience ! Leurs dessins, d'une exécution fort réussie, méritent, en ce genre de travail, les félicitations des peuples mieux favorisés qu'eux, sous le rapport de l'outillage et de l'étude.

Les arcades à dentelles ajourées, que l'on retrouve dans tous les édifices d'importance, ne manquent jamais de provoquer l'admiration, par la finesse de leurs dessins dont l'exécution représente un laps de temps presque incalculable.

La cathédrale d'Alger, Saint-Philippe, est de genre mauresque. Au fond, c'est une mosquée améliorée avec d'assez jolies colonnes, qui, cependant, n'en font pas une belle église. Trop vastes sont toujours ces églises, où se perdent les discours et les enseignements du prédicateur. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que la religion catholique s'efface et sombre avec de tels monuments où la gloire de Dieu paraît être le moindre souci de leurs inspirateurs. L'église Saint-Augustin, l'église Saint-Charles, celle de Mustapha, où l'on ne se



CATHÉDRALE D'ALGER

met pas à genoux, même à l'élévation, sont imprégnées, et nous imprègnent, malgré nous, de cet air ambiant, plein d'irrévérence, qui déprime l'âme et affaiblit la foi envers Celui qui a créé et sauvé le monde. Hélas! trois fois hélas! j'ose dire aussi, en passant, que la mise extravagante, plutôt coquette, pour ne pas dire folle, d'une certaine partie du clergé, me paraît de nature à n'édifier guère le peuple chrétien.

L'érudit peut augmenter son trésor scientifique en visitant la bibliothèque d'Alger, où 40,000 volumes exposent leurs pages instructives aux lecteurs. Deux mille manuscrits arabes en ornent les rayons; et plusieurs chefs-d'œuvre de calligraphie, de reliure et d'enluminure, sont à remarquer dans le coin réservé aux Arabes.

Le "Palais d'hiver" du gouverneur, à la ville, ainsi que son "Palais d'été", non loin de la colonne Voirol, sont des résidences mauresques d'une grande beauté. L'un et l'autre étaient, avant la conquête, les palais du Dey. La "Grande mosquée" est séparée de la "mosquée des Pêcheries" par d'insignifiantes boutiques dues à la maladresse des conquérants. On appelle "Malékite" la tribu qui fréquente la Grande Mosquée dont la construction remonte aux Xe et XIe siècles. A ma grande surprise, la mosquée des Pêcheries a la forme d'une croix latine et se compose de chevet, transept, nef et coupole. Le dôme est embelli de textes sacrés, de chevrons colorés en vert, jaune et rouge. Mais comme de nombreuses églises, dans la Turquie d'Europe, sont ainsi construites et ornées, cela explique et motive le plan de celle-ci.



A ALGER, GRANDE MOSQUÉE

Le manuscrit du Coran, qu'on y voit, a été envoyé par un Sultan de Constantinople à un pacha d'Alger. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie enluminée ; ses pages splendides sont des merveilles d'ornementation.

Une chaire sculptée, en marbre blanc, attire beaucoup l'attention dans cette espèce d'église chrétienne, au sujet de laquelle il existe une singulière légende. On dit que l'architecte, un esclave grec ou génois, en tout cas chrétien, fut empalé en punition de l'astuce sacrilège dont il fit preuve dans cette conception, qui répondait plus à sa propre foi qu'à celle de ses maîtres.

Les onze travées de la grande mosquée sont formées par des piliers quadrangulaires peinturés en blanc, sur lesquels reposent des arcades en ogives, travaillées comme une fine dentelle. Les colonnes du portique, en marbre blanc, mises en place, en 1837, sous la domination française, furent enlevées à une mosquée du 17e siècle.

Une autre mosquée jouissant d'un grand renom est celle de "Sidi-Abd-Errhaman." Elle renferme le tombeau d'un marabout, (saint musulman), qui portait le nom ci-dessus. A en croire les ex-voto ornant sa châsse, ce marabout aurait opéré des miracles. Sa science, égale à sa sainteté, l'a fait mettre au rang des "cheikhs" (docteurs) de l'Afrique. Ses œuvres théologiques font autorité chez les musulmans.

On ne peut se défendre d'un sentiment de respect et de recueillement, en entrant dans cette mosquée dont l'élégant minaret carré, étagé de colonnettes, surmonté de crénelures et embelli de revêtements brillants en faïence coloriée, s'élève, majestueux et fier, vers le ciel, au milieu des feuillages verdoyants du jardin de Marengo.



MOSQUÉE ET TOMBEAU DE SIDI-ABD-ERRHAMAN

Le jardin d'Essai occupe un immense espace de terrain consacré aux plantes exotiques. C'est là que j'ai vu et admiré l'arbre à caoutchouc. C'est un des arbres les plus intéressants par ses étranges racines croissant de ses rameaux, même les plus élevés, d'où elles atteignent la terre pour former de nouveaux troncs. La sève, sous l'incision, coule abondamment et possède la couleur du lait. C'est avec cette liqueur que l'on fabrique le caoutchouc.

La basilique de Notre-Dame d'Afrique est un lieu de pèlerinage où l'on accourt de tous les points du pays, et même de pays étrangers. Elle est peut-être l'église la mieux située du monde entier. On y jouit d'une perspective immense et superbe, contournant les ravins, les abîmes, et dominant le point suprême du massif d'Alger. Le panorama comprend des montagnes à perte de vue, la vallée des consuls, le fort des Anglais, la mer, le cimetière et la paroisse de St-Eugène.

C'est en 1857 que Mgr de Pavy, évêque d'Alger, fit construire une petite chapelle qui fut bientôt remplacée par la splendide basilique actuelle, commencée en 1858 et bénie par Mrg Lavigerie en 1872. La niche du maître-autel contient une superbe Vierge noire ayant à ses pieds, comme ex-voto, les épées du maréchal Pélissier, du général Yousouf, la canne du général de Lamoricière, une médaille du maréchal Bugeaud. Sous l'autel repose le corps de Mgr de Pavy. Les pêcheurs napolitains d'Alger, avec leur foi vive et ardente, se sont cotisés pour offrir à Notre-Dame d'Afrique une statue de Saint-Michel en argent massif. On l'admire, sous une légère draperie en soie, dans une chapelle au centre de l'église.



AU JARDIN D'ESSAI, ARBRE A CAOUTCHOUC

A 18,000 mètres au delà du cimetière s'élève l'observatoire astronomique, l'un des mieux situés et des mieux outillés de l'univers. Mr Chs. Trépied en est le directeur.

Il y a encore, à Alger, quelques couvents, peu nombreux, il est vrai ; mais au moins dans ces institutions on enseigne encore aux enfants que Dieu existe et qu'il est le Maître autant que le Créateur de toutes choses, nonobstant les blasphèmes des impies qui refusent de l'adorer et qui combattent son Eglise. Des écoles communales et des lycées pour jeunes filles, sous le contrôle de l'Etat, sont tenus d'ignorer Dieu dans leur enseignement.

La "Médersa," est une institution enseignante, destinée aux petits garçons arabes, parmi lesquels se faufilent même des adultes désireux de s'instruire dans la connaissance de leur langue. Je dis garçons ; car les filles arabes, considérées comme n'ayant point d'âme, sont condamnées à l'ignorance et à la vie essentiellement animale, sans nul espoir d'arriver à d'autre alternative que celle d'un brutal esclavage, sous la domination de leur seigneur et maître, mari et geôlier, —mots synonymes,—pendant leur vie, et de l'anéantissement après leur mort. Hélas ! quelle barbarie ! Et quelle dégradation de la femme en dehors du christianisme ! Vos femmes, ô musulmans stupides, ont une âme plus belle, plus noble, plus tendre, plus patiente plus dévouée que la vôtre, et vous dites qu'elles n'en ont point ! En parlant ainsi, vous montrez bien que vous êtes vous-mêmes cent fois plus grossiers que vos femmes !



BASILIQUE DE NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Dans cette école de nationalité arabe, on enseigne aux élèves les éléments des sciences et quelques notions des arts d'agrément. Sous ce dernier rapport, je me demande où les fillettes arabes apprennent à exécuter ces ouvrages typiques, extraordinaires, de broderie et de tapisserie, dont les dessins gracieux causent l'étonnement des nations civilisées ; car notez qu'on ne les envoie pas plus à l'école qu'on y envoie les chiens, encore moins, et qu'elles sont tenues sous le joug d'une ignorance absolue à l'égard de toute science, de tout art et de tout procédé mécanique. Il faut croire que c'est là un talent domestique transmis de mère en fille ; mais vraiment ce procédé en vaut bien d'autres.



Sixième Lettre

Alger la blanche (Suite)
Le Ramadan—Mœurs arabes—Cafés—Cimetières—Couvents—Musée—Théâtres—Port de mer—Saison des pluies—Visite à Notre-Dame—Arabes catholiques.

Alger, 15 Janvier 1907.

Je ne puis guère me dispenser de vous parler du Ramadan, ou grand jeûne des Arabes, qui dure tout un mois lunaire.



LA MÉDERSA, GRANDE ÉCOLE ARABE D'ALGER

Le Coran, paraît-il, contient 70,000 prescriptions; mais il y a cinq commandements obligatoires pour tous: les ablutions avec de l'eau ou du sable; la prière, cinq fois par jour; la dîme; le pèlerinage à la Mecque; et le jeûne du Ramadan.

Les mois du calendrier musulman étant lunaires, le Ramadan n'est pas fixe: il revient chaque année, onze jours plus tôt que l'année précédente; et faisant ainsi, à rebours, le tour de notre année solaire, il tombe alternativement dans toutes les saisons.

Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, il est défendu de boire, de manger et de fumer. Les cafés sont déserts. Les marchands ambulants paraissent à peine. Tabacs à priser, tabacs à fumer, pipes, cigares et cigarettes sont mis de côté. Et cela pendant tout le mois! On se garde même d'avaler sa salive. On va jusqu'à se couvrir la bouche pour empêcher la poussière d'y pénétrer. Tel est le scrupule qu'on a de rompre le jeûne!

En même temps, il faut multiplier les bains, les ablutions, les prières, les visites aux mosquées. On évite de voler, de se quereller, de se mettre en colère, de médire du prochain.

Tous les adultes au-dessus de 14 ans, sont tenus au grand jeûne. Même les filles et les femmes, y sont tenues. Etrange inconséquence! Pourquoi obliger ces pauvres créatures à une telle mortification, lorsqu'on pose en principe qu'elles n'ont point d'âme; ce qui leur ôte: immortalité, ciel et enfer.—Les malades et les voyageurs ne sont exemptés du grand jeûne qu'à la condition de le reprendre aussitôt que possible, après la durée de l'empêchement.



UNE CLASSE DE LA MÉDERSA

Ce jeûne du Ramadan, comme on le voit, n'est pas un vain mot ni une vaine observance. Bien mal avisés, surtout parmi les catholiques, sont ceux qui le tournent en ridicule ou le méprisent. Il s'observe avec une sévérité scrupuleuse qui va jusqu'au fanatisme, tout autant chez les travailleurs et les pauvres, que chez les oisifs et les riches ; quoique plus péniblement par les gens de la première catégorie que par ceux de la deuxième.

"Quand arrive *"el-acer"* (trois heures de l'après-midi) disait l'un de ces misérables, je ne vois plus clair." Et certes, combien y en a-t-il, parmi nous, qui perdraient lumière avant ce temps-là !

La soif est un supplice encore plus douloureux que la faim. Il est des jeûneurs exténués qui se laissent choir où ils sont, dans les champs, dans les jardins, au bord des routes, ne pouvant plus ni travailler, ni marcher !

Fanatisme tant que l'on voudra ; il y a réellement de l'héroïsme à se mortifier ainsi, à remporter contre soi-même de pareilles victoires. Et un jeûne, si bien observé par des infidèles, ne pouvant l'être, après tout, que pour des motifs religieux, est bien de nature à faire rougir de confusion les catholiques si lâches dans leurs pratiques d'abstinence bien moins rigoureuses, pourtant, que celles des Arabes.

Il faut l'avouer franchement, l'exemple des Européens est un scandale pour eux, et un obtacle immense à leur conversion. Pourquoi se convertiraient-ils à une religion dont les adeptes leur semblent moins religieux qu'ils ne le sont eux-mêmes, ou du moins qu'ils ne croient l'être ?



FILLES ARABES TISSANT DES TAPIS

Les Européens reçoivent quelquefois, des Arabes, de dures et humiliantes leçons. Un contremaître chrétien disait, un jour, à un de ses ouvriers musulmans, exténué par le jeûne : "Cache-toi là, dans cette excavation, et mange : personne ne te verra." L'arabe lui répondit :" Peu m'importe que les hommes ne puissent me voir : là même, dans cette fosse, Dieu me verrait : c'est pour lui que je jeûne : c'est lui qui me punirait."

La crainte de Dieu et de l'enfer : voilà le grand mobile des Arabes. Malheur à eux, croient-ils, s'ils venaient à mourir sans avoir observé le Ramadan ! Ils sont convaincus que l'enfer les engloutirait. Un frisson de terreur s'empare alors de ces hommes, accoutumés, en temps ordinaires, à toutes les sensualités.

Mais si on jeûne le jour, on se dédommage la nuit. Il est difficile de leur en faire un crime. Si fort et si impérieux doit être le cri de leurs entrailles ! Le physique est épuisé, le moral est aux abois : l'un et l'autre ont besoin d'être remontés par toutes les ressources de l'art culinaire. Les femmes se morfondent à préparer, pour la fin du jour, un gargantuesque repas. On voit s'amonceler dans toutes les habitations galettes d'orges ; "*féthirs*," (espèce de beignets) ; couscous, (le mets national), bien arrosé d'une "*merga*" (sauce) très pimentée ; volailles ; rôtis de mouton, de chèvre, etc., etc.

Le soir, les hommes rentrent dans leurs demeures, ou se réunissent, par groupes, dans les cafés. Ils ont fait leur prière, à l'appel du minaret. Ils attendent, maintenant, tasse de café dans une main, cigarette dans l'autre, le coup de canon, ou le roulement de tambour, qui marquera la fin du jeûne. A ce signal, vite, on



FEMMES ARABES, EN TOILETTE DE SORTIE

boit le café, on fume la cigarette; et l'on court, si l'on n'y est déjà, à domicile, faire bombance. On se rue avec avidité sur les monceaux de comestibles. Ce premier repas dure fort longtemps, quelquefois toute la nuit, sans désemparer.

Le matin, un avertisseur, frappant sur un tambour passe à travers le village, avant le lever du soleil : c'est le signal pour le repas de l'aurore. Naturellement, on se gave de nouveau. On cherche à emmaganiser autant de vivres que possible, pour subsister pendant tout le jour. Il est de bon ton, ensuite, de se vanter à qui mieux mieux de la bonne ripaille que l'on a faite. On a mangé ceci ; on a mangé cela ; en telle quantité ; en quantité encore plus grande. On va même jusqu'à dire, en se passant la main sur la gorge, que l'on est plein "*hatta-el-fouk*, " (jusqu'en haut).

Le Ramadán se termine par une grande fête, où l'on s'empiffre encore davantage, si c'est possible, par une gloutonnerie plus grande et par des festins plus copieux qu'on ne l'a fait, pendant toute la durée du mois.

Après le grand jeûne annuel du Ramadan, les mœurs familiales des Arabes, quant à ce qui regarde le père, la mère, l'enfant, seront bien le sujet le plus naturel et le plus dans l'ordre.

Le père ne s'occupe nullement de sa progéniture. Il a tellement l'instinct de la souveraineté et de la domination, il se croit tellement le supérieur et le maître dans sa maison, que sa femme, pour lui, n'est qu'une insignifiante esclave et sa progéniture une chose de nulle valeur. Il gouverne la première si haut la main que, souvent, cette main impitoyable s'abat sur elle ; et

il traite ses enfants à peu près comme il traite son bétail. L'amour paternel est inconnu ; à tel point que si la mère, chez qui l'amour maternel ne meurt point, se laisse aller à des mouvements un peu trop prononcés de compassion ou de tendresse envers la marmaille, le père s'en indigne, proteste et s'en venge même cruellement. Une pauvre malheureuse mère offrit un jour pour un *douro* (une piastre), son jeune enfant à qui le maître irrité refusait l'entrée du gourbis. L'intérêt que nos missionnaires portent à la jeunesse révolte l'Arabe dans son orgueil. Pour lui, c'est une indignité provenant d'une faiblesse.

Dans ces conditions, l'enfant s'élève comme il peut comme un rat des champs. Ses meilleurs jours sont ceux qu'il passe dans les bras ou sur le dos de sa mère, ou encore sous les soins d'une petite sœur tout aussi, malheureuse que lui. Dès qu'il est d'âge à sortir du toit paternel, il vagabonde jusqu'à ce qu'on le contraigne soit à fréquenter l'école, soit à garder les troupeaux.

Rien de plus abject et de plus misérable que le sort de la femme arabe travaillant, toute sa vie et sans relâche, comme une bête de somme indigne de tout honneur, de toute amitié, de toute considération. On lui répète si souvent qu'elle n'a point d'âme que sa pauvre âme à la fin, est convaincue qu'elle n'existe point. Elle devient stupide. Elle agit machinalement. Elle tourne la meule ; elle fait la galette et le couscous ; elle laboure ; elle tisse ; elle maçonne ; elle est porteuse d'eau, et de toute espèce de charges. Elle vit, elle meurt, sans avoir connu aucune des joies et des élévations de l'humanité.



FEMME ARABE ATTELÉE A LA CHARRUE
AVEC UN ANE

Pour se procurer la farine nécessaire à la consommation en couscous et en galettes, il lui faut, chaque jour, plusieurs heures de mouture. On la voit, assise par terre, en face de ses deux meules. D'une main ferme appuyée sur le rebord de la pierre supérieure, elle imprime à celle-ci, sur la pierre inférieure qui est fixe, un mouvement rotatoire vif et régulier. Une tige rigide s'élève du milieu de la pierre sous-jacente, et reçoit l'autre par une ouverture conique destinée à recevoir le grain.

Porteuse d'eau, elle ira, fort loin quelquefois, chercher à la source ou au ruisseau le précieux liquide, ajoutant au besoin le poids de son enfant à celui de son amphore. Il est des femmes encore jeunes qui marchent déjà plus ou moins courbées, tant les lourds fardeaux ont déformé leur physique. On voit des malheureuses qui succombent presque sous le poids de deux grandes amphores pleines d'eau. Une est dans leurs bras ; l'autre est retenue en arrière par une courroie sur le front. Le comble du pittoresque est de voir, quelquefois, un marmot juché sur l'amphore postérieure, ses petits pieds battant les épaules maternelles et ses petites mains se crispant à la courroie.

En définitive, la femme est tout ce qu'il y a de plus avili chez les Arabes. L'enfant est un objet de rebut. L'homme, à nos yeux chrétiens, est l'être le plus hautain, le plus égoïste, le plus brutal et plus corrompu qui soit au monde. Et ce sont, pourtant, ces mêmes hommes qui observent le grand jeûne du Ramadan avec tant de rigueur, qui prient cinq fois par jour en se prosternant jusqu'à terre, et qui ne franchissent pas le seuil de leurs mosquées sans ôter leurs souliers et



ARABE FAISANT SA PRIÈRE

sans se laver des pieds à la tête, avec du sable sinon avec de l'eau.

Un mot, maintenant, des cafés arabes,—institutions si populaires en Algérie, auxquelles j'ai déjà fait de fréquentes allusions. Les Arabes n'ont pas d'autres buvettes que leurs cafés. Voici ce que j'entendis raconter, à table, par un monsieur qui en visita un.

"Passant un jour, nous dit-il, devant un de ces restaurants, je voulus y entrer, afin de connaître personnellement quelle espèce de nectar on sert aux consommateurs. Me voilà donc chez le *Kahouadji* (vendeur de café), pour me payer un *Kahoua* (café). Un sou la tasse. Je salue gravement: "*Salem-alik* (bonjour), et je demande: "*Atina feud'jul Kahoua*" (donne une tasse de café). La tasse arrive, élégamment portée sur la main, et contenant environ deux gorgées. Mais on ne badine pas. Il faut boire à petits traits, déguster délicatement, ingurgiter lentement, à la mode arabe, avec force *melih! melih!* (bon, bon); ce qui plaît infiniment à l'artiste préparateur; et celui-ci, de son meilleur sourire, fait voir combien lui est agréable notre appréciation.

Pendant ce temps-là, je vois des Arabes entrer et demander leur consommation. Je suis intéressé par la manière étrange et sympathique dont ils se saluent. Ils se baisent mutuellement à l'épaule gauche; ou ils se touchent la main et se baisent ensuite avec dignité le bout des doigts. Le café se prend. Les *melih, melih* pleuvent de toutes parts.

Mon écot payé, je sortis enchanté de mon expérience. J'avais, de plus, acheté quelques fruits: des



FEMME ARABE A L'AISE
PRENANT SON KAHOUA (CAFÉ)

oranges à 5 sous la douzaine, des figues à 5 sous la livre, en y ajoutant des *Kesra* (petits pains), très bons à 2 sous la pièce."

Pour ses 60.000 âmes, Alger ne possède que deux cimetières; l'un à St-Eugène, et l'autre à Mustapha supérieur. Ces deux endroits sont les faubourgs de la ville. Dans le cimetière de Mustapha, qui le croirait? il y a une place réservée aux anglais protestants!.... Des morts protestants dans un cimetière catholique!!!

Les couvents des Religieuses enseignantes sont au nombre de sept: "St-Joseph", "Doctrine Chrétienne", "Trinitaires", "St-Vincent de Paul", "Tertiaires", "Sacré-Cœur" et "Miséricorde". Il y a encore des communautés contemplatives, et j'ai assisté à une prise d'habit chez les Carmélites de Notre-Dame d'Afrique.

Il y a un vaste champ de manœuvres militaires dans la partie basse de la ville et un autre sur les hauteurs de la Kasba.

La ville est dotée d'un musée d'antiquités où l'on voit des torses célèbres, des monuments lybiques et puniques, de colossales statues de Neptune et de Minerve, des antiquités romaines et chrétiennes, statuettes bas-reliefs de Carthage représentant Mars, Vénus et Jules-César, moulage d'un chrétien nommé Géronimo enseveli vivant dans un bloc de "pisé" (boue tassée dans un coffrage), armes, cuivres, broderies, ouvrages en bois, etc., etc.

J'ai vu, dans le bas de la ville, une assez belle bâtisse que l'on me désigna sous le nom de "Théâtre municipal". On y joue, paraît-il, la comédie, le drame et l'opéra.



FEMMES ARABES VISITANT LE CIMETIÈRE

Je veux maintenant vous parler du port, à la fois port de ravitaillement, port marchand, port militaire et port de pêche. Malte et Gibraltar sont surpassées par Alger,—tel est l'avis des connaisseurs,—comme port de ravitaillement. Comme port marchand, elle occupe, en France, la deuxième place après Marseille. La rade, en face de laquelle s'ouvre ma croisée, est, dès l'aube, sillonnée de bateaux pêcheurs, dont le mât incliné, en supportant sa blanche voile, donne à l'ensemble l'apparence d'une mouette mouillant son bec et son aile dans l'onde miroitante. Ces vaisseaux légers, qui volent vers la haute mer, me font l'effet de se diriger vers ma chère patrie !....

Les récifs rocheux qui, du temps des pirates, ont dû être à ces terribles dévastateurs un abri naturel des plus avantageux, furent réunis en un seul massif avec la jetée "Kheir-El-Dine," au XVIe siècle. L'ancien port turc, ou "La Darse", borné au Nord par une longue jetée curviligne et par l'îlot de l'amirauté, s'enracine dans une autre jetée plus considérable en forme de croissant. Cette magnifique "Darse" est mise à contribution par les torpilleurs, les bateaux pêcheurs et les vaisseaux de plaisance du sport nautique. Dans cette baie, la plus vaste et la plus belle du monde entier, protégée par le cap Matifou, à l'arrière-port de l'Agha, on voit arriver tous les jours, des paquebots de toutes les parties du globe. Que n'en vient-il de mon pays ?....

A l'angle du quai et de la jetée Sud, deux bassins de radoub, ayant respectivement 138 et 82 mètres, renferment continuellement des vaisseaux en réparation.

Quant aux vaisseaux de guerre proprement dits, un espace considérable, dans cette superbe étendue de la Méditerranée qui forme le port, leur est spécialement réservé.

Les nombreux navires qui chargent ou déchargent, les camionneurs, les charretiers, et portefaix qui se meuvent en tous sens, animent intensément ce port dont le large quai est bordé à l'Est par les appontements, les hangars de diverses compagnies maritimes, les bâtisses de la gare des chemins de fer, les bureaux de la douane, les docks de la chambre de commerce, les magasins des lignes transatlantiques, etc.

Au bas de la rampe de l'amirauté, est un pavillon élevé sur voûtes, dont l'entourage élégant contient une jolie petite fontaine. Du temps des Maures, il servait de résidence aux "reïs" (corsaires), dans leurs fonctions de maîtres du port. Il est maintenant celle du contre-amiral, commandant la marine des possessions françaises en Algérie. J'ai spécialement remarqué, en cet endroit, une grande porte en marbre, sculptée et enjolivée de porcelaines aux teintes brillantes. Cette porte s'appelle la "Porte des lions."

Une tour octogonale, au nord-est de l'amirauté, intéresse le voyageur par les sculptures décoratives au-dessus de la porte centrale, attestant qu'elle est un reste du Pēnon célèbre dont j'ai donné précédemment la description. Cette tour, édifiée sur la plate-forme d'un bastion circulaire, sert de phare actuellement.

Sur l'îlot de l'amirauté, au Sud, est la "Station géologique."

La longueur de quais utilisables dans le port est de 1980 mètres. Par mètre courant, le mouvement des marchandises dépasse mille tonnes. La superficie est de 98 hectares, (au delà de deux cents âcres carrés). Le port a déjà coûté 56 millions. On se propose d'y dépenser encore huit millions pour travaux complémentaires. Deux cents barques, montées par 1200 pêcheurs, rapportent à la France 750,000 francs, par an.

Je terminerai cette étude sur Alger par la description suivante, empruntée à l'ouvrage de Mr Wahl, et qui convient, à peu de chose près, à tous les palais arabes :

"De rares fenêtres bordées de grillages ; rien de remarquable, si ce n'est le portique de marbre avec auvent en cèdre sculpté qui précède quelquefois la porte. La porte franchie, on se trouve dans la "Skiffa", long vestibule, (dont la demi-obscurité repose les yeux) garni, sur les côtés, de bancs continus, orné, quand l'habitation est luxueuse, d'une décoration d'arcs, de colonnes et de chapiteaux. Il aboutit à une cour carrée autour de laquelle des arcades ogivales s'élèvent sur de légères colonnes. Au-dessus, à chaque étage, avec des variantes dans la couleur des arcs et le style des colonnes, des galeries superposées reproduisent la même disposition. Les chambres sont en retrait, faiblement éclairées, avec des boiseries ouvragées et d'exquises moulures de plâtre sur les murs et les plafonds. Au faîte de la maison, des terrasses dont la surface unie et blanche arrête au passage les rayons du soleil, et où les femmes venaient autrefois respirer l'air du soir. Partout, des bois fouillés, des marbres, des faïences var-

nies, de couleurs vives ; au milieu de la cour, le bruit frais d'une fontaine commode, agréable aux sens. Ce n'est pas un palais décoré pour l'apparat des réceptions, c'est le *home* oriental, où le maître aimait à se retirer pour jouir pleinement, dans la tranquillité, de son repos intime. Telles étaient, telles sont encore, avec les altérations peut-être nécessaires, mais parfois excessives, qu'ont apportées les nouveaux hôtes, les maisons de Husseïn Pacha, de la Fille du Sultan, de Mustapha Pacha, (cette dernière aujourd'hui palais du gouverneur); maisons plus ouvertes, plus peuplées, plus animées qu'autrefois, mais où les premiers maîtres, s'ils pouvaient y revenir, regretteraient sans doute leur solitude et leur silencieux recueillement."

Puissé-je vous avoir intéressés par cette humble étude sur la superbe ville d'Alger, qui, pour moi, n'a qu'un défaut : celui d'être un foyer de rhumatismes. Le climat est délicieux, puisqu'aujourd'hui, 15 novembre, il fait une chaleur printannière avec un ciel sans nuages et que le souffle salutaire des pins caresse mon front. Mais vient-il à pleuvoir consécutivement plusieurs jours, les plate-formes de ces maisons moitié mauresques et moitié françaises, ne s'égouttent que difficilement. Il en résulte que les murs demeurent humides et refroidis ; et tout l'intérieur s'en ressent. Ajoutez à cela qu'on n'a pas ici, comme en Amérique, l'usage des calorifères pour assainir et tempérer les bâtisses publiques ou privées. Un tel bien-être, en général, est inconnu de l'autre côté de l'Atlantique. Le combustible lui-même y fait défaut. C'est au kilo qu'il s'achète. Et quand on fait un petit feu dans un trou du mur, cette

insuffisante issue pour la fumée la renvoie dans l'appartement et a bientôt fait de nous suffoquer. On se prend alors à regretter vivement nos bons poêles et nos bonnes bûches d'érable du Canada. Si l'on pouvait obtenir ici, dans les jours pluvieux, un semblant de notre confort hibernal canadien, Alger serait un véritable petit paradis terrestre, avec son climat si bénin, si ravissant, avec sa luxuriante végétation, avec ses bosquets féeriques, avec tous ses arbres et arbrisseaux chargés de fleurs ou de fruits, (sans arôme et sans saveur, toutefois, n'en déplaise aux Algériens).

Hier, 21 janvier, après avoir souffert d'une grippe méchante et obstinée, pendant trois semaines, tout comme à Québec, j'ai pu me rendre sur les sommets de ce splendide promontoire où est sise Notre-Dame d'Afrique qui domine de plusieurs cents mètres le niveau de la Méditerranée. J'ai passé plusieurs heures dans l'église, aux pieds de Notre-Dame. Cette vierge, placée au-dessus du maître-autel, étendant vers nous ses bras, comme pour nous attirer sur son cœur, semblait me sourire et me consoler, dans sa niche constellée d'ex-voto, qui la couronnent comme autant d'étoiles d'or, et font un si joli contraste avec sa belle figure d'ébène !

Une admirable Vierge avec l'Enfant-Dieu, peinte sur une petite toile appendue au mur de droite en entrant, attira aussi longtemps mon attention. Elle m'émut profondément, si grande est la perfection avec laquelle est traduite l'humilité de Marie. ! C'est une reproduction du charmant tableau de St-Luc. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou l'Enfant Jésus qui



LA VIERGE NOIRE

se cache dans les bras de sa mère, ou la mère si hautement honorée qui s'efface, craintive, pour laisser rayonner ce fils glorieux devant ses adorateurs. D'un seul coup d'œil, la mère et le fils s'aperçoivent avec une égale évidence. La divinité et l'amour de l'Enfant éclatent aussi bien que l'humilité et la tendresse de la Vierge.—Je revins de mon pèlerinage presqu'entièrement guérie; et sans la nostalgie qui m'enserre, je me croirais tout à fait bien.

Comme supplément à mon humble étude sur la capitale de l'Algérie, je vous dirai quelque chose d'une curiosité religieuse, extrêmement impor ante, consolante et encourageante, qui se voit en Kabylie, à quelque distance d'Alger, sur le chemin de cette ville à Oran. Cette curiosité consiste en deux vilages arabes ENTIÈREMENT CATHOLIQUES: Saint-Cyprien et Sainte-Monique. Je ne les ai pas visités; mais je me suis fait expliquer l'origine, le développement, l'état actuel de cette étrange chrétienté. Rien de plus intéressant que son histoire. Si elle ne prouve pas la possibilité de convertir facilement le peuple arabe à la foi de Jésus-Christ elle prouve, du moins, que nos missionnaires sont alertes et ne négligent rien de ce qui peut, par l'enfance, par les malades, par les délaissés, entamer, et vaincre, avec le temps, la dureté de cette nation.

En 1867,—l'année terrible,—l'Algérie fut ravagée par la famine et la maladie. Le cardinal Lavigerie recueillit alors près de 2000 orphelins et orphelines, de race indigène. Il s'en empara naturellement et réussit à les convertir, en les instruisant dans la vraie foi. On les abrita, d'abord, comme on put. Et bientôt, le car-



EN KABYLIE, VILLAGE ARABE CATHOLIQUE

dinal conçut le projet d'en former une chrétienté spéciale. Dans cette intention, il leur acquît des propriétés et leur bâtit des demeures, aux deux endroits susdits.

Mais alors, plusieurs garçons et filles étaient d'âge à se marier. On les maria. Puis chaque jeune homme fut appelé à tirer au sort le lot qui serait le sien. Le tirage fini, vint la procession de tous les mariés ; chaque ménage entrant dans la maison qui lui était échue. Un prêtre la bénissait et la laissait en possession des nouveaux occupants.

On admire beaucoup, dit-on, la bonne tenue, la piété, le recueillement, de ces catholiques arabes dans le temple du Seigneur. On admire surtout leur chant. Ils chantent à deux chœurs : les hommes d'un côté, les jeunes gens de l'autre. Ils enlèvent toutes les parties de la messe avec un brio des plus saisissants. Ce n'est plus la voix criarde et monotone des indigènes ; c'est la voix souple et douce des chrétiens ordinaires, avec, en plus, la vigueur de leur propre tempérament. Ainsi la religion a transformé, chez eux, l'organe vocal. Au reste, les missionnaires avouent que tous ces gens ont le talent inné de la musique, et qu'on leur enseigne, sans difficulté, tous les chants liturgiques de notre église.

Entre les deux villages, se voit le grand hôpital de Ste-Elizabeth, fondé encore par le cardinal Lavigerie, dont l'idéal était de régénérer l'Afrique par l'Evangile *prêché* sans doute, mais surtout par l'Evangile *pratiqué*, c'est-à-dire par les œuvres de la charité catholique.

Des Sœurs Blanches, au nombre de 25, tiennent cet hôpital. Il y a quatre grandes salles : deux destinées



A CARTHAGE, PRIMATIALE ET SCOLASTICAT

aux Arabes, et deux destinées aux Européens. On y admet, de part et d'autre, des femmes et des hommes. On y remarque, partout, un air très caractéristique de satisfaction, de paix et de bonheur. Oh ! puisse le peuple arabe se laisser toucher effectivement par les sublimes spectacles de nos hôpitaux, de nos écoles, de nos églises, de nos saints missionnaires et de nos saintes religieuses !



Septième Lettre

A Carthage—Au scolasticat

Visite au Frère Eugène Déry—Pères Blancs Canadiens—Sœurs Blanches Canadiennes—Missions d'Algérie et de Tunisie.

Alger, 15 juin 1907.

Avant de quitter le sol africain, j'ai voulu remplir ma promesse envers mes bons amis, le juge et Madame E. A. Déry. Je dirigeai donc ma course vers Carthage, où leur fils Eugène terminait son scolasticat. Il devait être élevé à la dignité sacerdotale le 29 juin, et il m'eût été singulièrement agréable d'être présente à la cérémonie. Mais déjà, aux premiers jours de ce mois, la chaleur excessive répandant une température anémiante

sur tout le littoral de l'Algérie, il devenait imprudent pour moi, enfant des froides régions canadiennes, de retarder mon dessein jusqu'à une époque de chaleur plus accablante encore.

Force me fut donc d'anticiper; et au commencement de juin, je frappai à la porte du monastère des "Pères Blancs" d'Afrique, à Carthage. Je revis Eugène, ce cher et zélé soldat du Christ, avec une émotion facile à comprendre, et qui me reporta aux jours heureux du jeune âge où l'enthousiasme ignore les déceptions, et où l'élan juvénile écrase tous les obstacles qui osent entraver la marche du devoir et du dévouement envers une grande et sainte cause.

Oui, j'ai eu le bonheur d'être la messagère des souhaits ardents de toute la famille du jeune lévite. Je lui communiquai les bénédictions de son excellent père dont la foi et la piété trouvent en un tel fils leur digne couronnement. J'aurais voulu, pour lui transmettre les tendres salutations de sa douce mère, pouvoir le presser sur mon cœur. Au moins, ma main a-t-elle pu serrer la sienne; et, dans une muette étreinte, lui faire sentir les maternelles affections dont on m'avait chargée pour lui.

Après deux heures d'entretien délicieux sur sa famille chérie et ses futurs travaux, sur Québec et le Canada, sur Carthage et l'Afrique, il me fallut songer à quitter ce futur missionnaire qui, bientôt, allait ensemencer les déserts et les montagnes, des paroles, des lois et des promesses du Sauveur du monde.

J'aurais été heureuse que ses parents eussent contemplé à ma place, ou avec moi, cette belle figure dont l'énergique regard et les traits empreints de bonté donnaient à l'ensemble de la physionomie une expres-

sion à la fois édifiante et aimable. Je me demandais si c'était bien là ce petit Eugène, l'enfant doux, timide et craintif, dont j'avais reçu les touchants adieux, à son départ du Canada, il y a trois ans à peine.

Ce jeune homme, aux principes solides, à l'éducation profonde, ennuyé, sans doute, des vanités mondaines, a voulu sonder son cœur innocent et droit, pour y chercher cette solution de la vie, dont le problème se résout par la mortification, la pénitence, l'amour de Dieu et du prochain : l'amour, ce trésor qui comble la caisse de la charité chrétienne, où viennent puiser les fidèles dans l'éternelle communion des âmes. Il a compris avant l'âge, avant les dures leçons de l'expérience, que la vertu se cimente par les larmes et les sacrifices, pour devenir ce roc inébranlable, sur lequel l'apôtre intrépide ramène sans cesse à Dieu les égarés et les aveugles.

Au moment de mon départ, ses dernières paroles furent : "Dites à mes parents aimés que je ne les reverrai probablement plus sur cette terre, mais que je leur donne rendez-vous au ciel, notre dernière et éternelle patrie. C'est là que les familles, réunies par et dans l'amour de Dieu, ne seront plus jamais séparées."

Outre le Père Eugène Déry, trente nouveaux prêtres devaient être ordonnés le même jour, parmi lesquels j'ai le plaisir de mentionner deux autres Canadiens : le Père Joseph Déry et le Père Ernest Paradis tous deux de Charlesbourg. L'ordination précédente, le 29 juin 1905, avait donné 48 prêtres à l'église de, Carthage.

Nos trois Canadiens sont destinés aux missions de l'Afrique Equatoriale. Les Pères Déry, Eugène et

Joseph, iront dans l'Uganda, et le Père Paradis au Nyassa. Ils iront d'abord à Rome recevoir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, puis ils s'embarqueront à Marseille, au mois d'août.

Le Canada a l'honneur de compter, maintenant, plusieurs prêtres canadiens-français, agrégés à la communauté des Pères Blancs, et tous missionnaires en Afrique. Outre les trois déjà nommés, il y a les Pères Joseph Filion, Oscar Morin, Chs.-Ed. Lafleur, Amédée Goulet et Ulric Beauchamp, en tout sept.

Un missionnaire canadien, Père Blanc, est déjà mort en Afrique, "au champ d'honneur" : le Père Eugène Beauchamp, dont le corps repose dans la chapelle de Roubaga, à l'Equateur.

Les missions algériennes et tunisiennes comptent actuellement, (1906), 12 stations, avec 60 missionnaires, 89 religieuses, 9 instituteurs indigènes, 700 néophytes, 200 catéchumènes, 17 écoles fréquentées par 500 garçons et 300 filles. Beaux chiffres, sans doute. Mais que ces nombres sont petits en face de 20 millions d'infidèles ! *Quid sunt hæc inter tantos ?*

Les sœurs Blanches d'Afrique ont elles-mêmes des recrues canadiennes parmi leurs membres, à l'instar des Pères Blancs. On me donne les noms de Sœur Marie Augustine, fille de W. Crevier, de Montréal, en Algérie depuis dix ans, et de Sœur Thomas de Villeneuve, née Léda Bégin, de Charlesbourg. Cette dernière est la première professe canadienne du Postulat des Sœurs Blanches fondé à Québec en 1903, et où plusieurs autres filles du pays se préparent vaillamment à rejoindre leurs devancières en Afrique.

Huitième Lettre

Tunis et Carthage

Paysages—Gourbis—Ville orientale par excellence—
Maisons riches—Cité arabe—Porte de France—
Prison civile--Université musulmane—Les
souks—Maison du Bey—La Kasba—
Château d'eau—Cité européenne—
Hôtel des Postes—Le marché—
Consulat—Casino—Le port—
Parc-splendide—Le Bardo—
Résidence du Bey—La
Goulette—Carthage.

Alger, 17 Juin 1907.

Vous désirez que je vous parle de Tunis. Je m'exécute. J'ai eu l'avantage de visiter cette ville en détail, et j'en rapporte des souvenirs du plus haut comme du plus vif intérêt.

Deux jours et une nuit de trajet séparent Alger de Tunis. Sur le parcours de cette longue distance, il faut traverser de hautes et nombreuses montagnes, côtoyer des abîmes, franchir d'immenses plaines où s'ébattent des flamants roses, où paissent des chameaux, des dromadaires, des chèvres, des moutons, des ânes et des mulets.

Privée, autant qu'on peut l'être, de la satisfaction de voir ces pauvres bêtes enfoncées jusqu'aux genoux dans de gras pâturages, comme on en voit dans mon cher



GOURBIS EN HERBAGES

pays canadien, étonnée, je me demandais par quelle suite de miracles tous ces êtres, vivant exclusivement de végétation, peuvent bien subsister sur une terre sèche, aride et où l'eau elle-même semble inconnue. Deux rivières, n'ayant pas la moindre similitude avec le fleuve St-Laurent, je vous le jure, et quelques maigres filets d'eau, par ci par là, furent tout ce que mon attention soutenue put découvrir d'élément liquide.

Ces paysages uniformes, durant quarante-huit heures de route, par une chaleur accablante, devenaient de plus en plus ennuyeux. Heureusement mes yeux purent trouver un peu de repos, en observant les indigènes occupés, en plusieurs endroits, à la culture de vastes vignobles. Une autre diversion, intéressante pour une étrangère telle que moi, fut le spectacle, plusieurs fois renouvelé, de petits villages arabes, ou agglomérations de *gourbis*, qui surgissaient inopinément, sans que rien ne pût faire prévoir leur présence immédiate. Les *gourbis*, cabanes chétives et sales, constituent les habitations du peuple pauvre.

Ces cabanes sont construites,—murailles et toiture,—en terre grossière, pour la plupart. Quelques-unes, cependant, ont le luxe d'une couverture en herbages ou en poil de chameau tissé par les femmes. La porte d'entrée est à peine assez haute pour livrer passage aux moutons et chèvres, qui ont droit de cité dans ces huttes, conjointement avec les êtres humains. Imaginez les efforts de ceux-ci pour y pénétrer, en s'inclinant profondément ! Là, le chef, ses femmes et ses nombreux enfants coulent une vie morne, indolente et misérable. Ai-je besoin de dire que j'en avais le cœur attristé ?



GOURBIS EN MAÇONNERIE

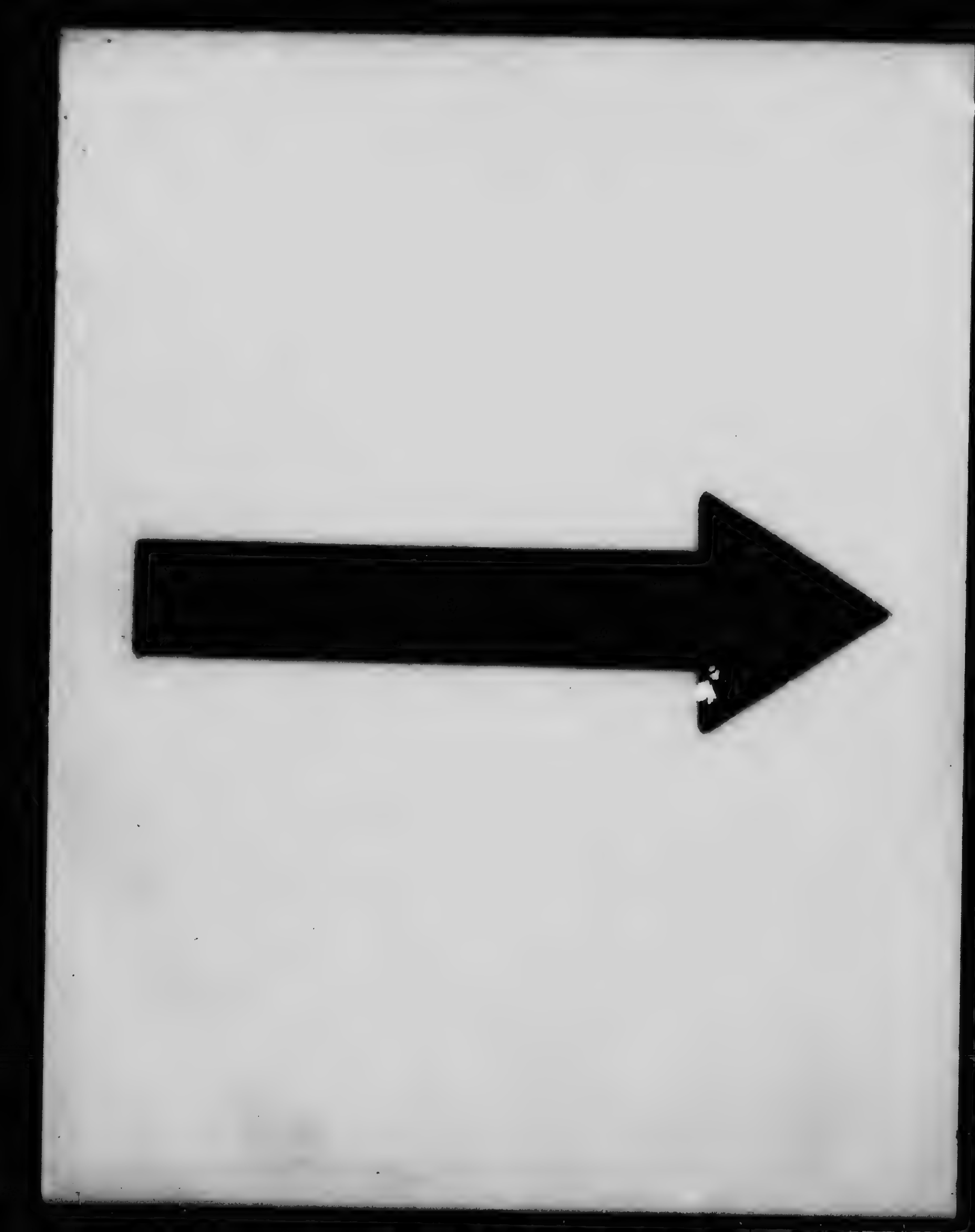
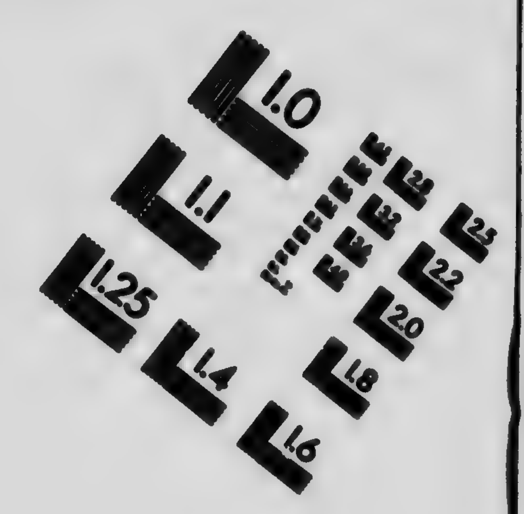
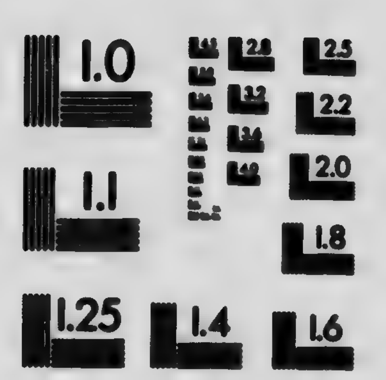
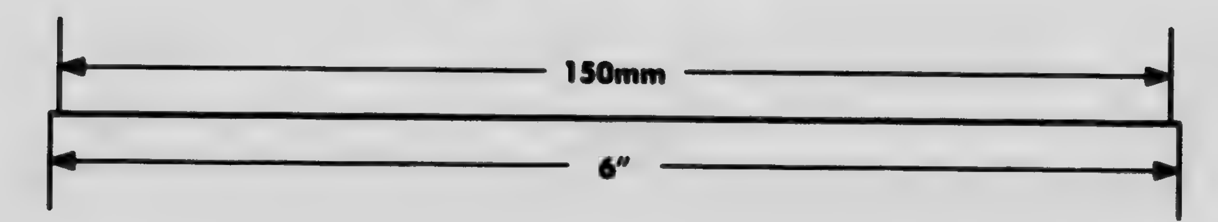


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







APPLIED IMAGE, Inc
1653 East Main Street
Rochester, NY 14609 USA
Phone: 716/482-0300
Fax: 716/288-5989

La manière habile dont les Pères Blancs visitent ces rebutantes habitations, dans le but d'y semer la foi, sous la forme du bien, leur en ouvre l'entrée assez facilement.

Ils se présentent, en qualité de médecins, pour y soigner les malades. Entrons avec eux. Nous connaîtrons l'intérieur de ces taudis.

Voici un gourbis à quatre murs, de maçonnerie grossière. Si on y arrive le matin, vers les sept heures, bêtes et gens, comme dans la fable, dorment encore. On frappe. Un concert se fait entendre. A des voix humaines se mêlent des cris de chiens, de vaches, de moutons, de chèvres, de poules et de coqs. *Tebib! Tebib!* (médecin! médecin!), crie l'infirmier. La porte s'ouvre. Une femme se présente, craintive. C'est une pauvre musulmane aux traits vieillis, à l'œil noir et farouche, aux épaules courbées plus sous le poids de la misère que sous celui des années. Elle est couverte de haillons.

La vieille pauvresse, par un passage étroit, conduit le *tebib* dans une cour centrale où, tout autour, se voient des portes fermées par des lambeaux de grosse toile. D'un côté la famille, de l'autre les animaux. Dans l'habitation humaine, un malade est étendu sur un grabat près du mur. Il n'y a qu'une seule chambre. La femme s'assied par terre machinalement. Tout est sale et en désordre. Au fond, occupant toute la largeur de l'appartement, existe une élévation couverte de matelas : c'est le lit unique pour toute la maisonnée. Ni tables, ni chaises. Quelques nattes sur le plancher; quelques ustensiles de cuisine répandus çà et là, ou jetés pêle-

mêle dans un, coin, constituent l'ameublement : voilà tout l'intérieur.

St-Arnaud et Sétif, (1100 mètres d'altitude), sont d'assez jolies bourgades, exclusivement françaises. Une très haute élévation doit efficacement combattre les douleurs rhumatismales ; car, au fur et à mesure que le train s'élevait vers Sétif, les douleurs me favorisaient de leur départ.

Mais nous voici à destination.

Tunis, quoique sous le protectorat des Français, est la ville orientale par excellence. Chaque visage épanoui que l'on rencontre, parmi la population arabe, a un cachet de satisfaction, de contentement, inconnu en Algérie. Pourrait-on en conclure que le gouvernement beylical dispose d'une constitution plus favorable au bonheur de ses enfants que celle de la France pour le bien-être des sujets conquis de la province algérienne? Je n'ai pas rencontré un seul mendiant à Tunis. On m'affirme que les gens de cette classe sont très rares. Les nombreux Arabes que l'on coudoie sont, pour la plupart, proprement, et même richement vêtus. Avec une désinvoluture doublée de coquetterie, ils semblent dire au passant : "Je suis ici chez moi." Quel contraste frappant il y a, sous ce rapport, entre Tunis et Alger !

Les maisons des Arabes riches sont généralement, à l'extérieur, blanchies à la chaux. Les palais, au contraire, sont maquillés de porcelaines. Mais toutes ces habitations regorgent, à l'intérieur, d'un luxe étonnant, tant par la somptuosité des décorations que par l'opulence de l'architecture. La soie et l'or abondent partout et se disputent l'empire dans des salles magnifiques



ARABES [illegible] ET RICHEMENT VÊTUS



INTÉRIEUR DE MAISON RICHE ARABE

et immenses. Le soir, les heureux propriétaires se réunissent par groupes. Mollement étendus sur des nattes, ils dégustent le café, fument le narguilé, se livrent nonchalemment à la conversation, paraissant plus orgueilleux de leurs brillants habits de soie que des traits, plus ou moins pâles, de leur esprit en médiocre ébullition.

La population de Tunis est de 1,800,000 habitants. On peut diviser cette cité en deux villes différentes : la *vieille* ville, (indigène), et la *nouvelle* ville, (européenne) Je dis : européenne, plutôt que française ; car les Italiens, en nombre supérieur, font en réalité de leur nation, la maîtresse de la place. Les Juifs, les Grecs et les Maltais viennent ensuite. Les Français, n'étant que la minorité, n'arrivent, pour le nombre, qu'au quatrième rang.

Sur des collines, légèrement inclinées, s'étale la *ville arabe ;* tandis que la *ville européenne* est construite sur les terrains bas qui couvrent l'espace entre le lac et la ville indigène. La température de Tunis, en hiver, est moins agréable, paraît-il, que celle d'Alger. Les pluies n'y sont pas aussi fréquentes, mais les vents y sévissent avec plus de violence.

Tunis a quelque chose qui charme par son originalité orientale, sans rien posséder, néanmoins, de la beauté d'Alger. Trois parties distinctes forment la ville primitive : *Médina*, la cité centrale, et ses deux faubourgs *Bab-Souika* et *Bab-Djasira*. A l'ouest de Médina, sur la montagne, s'élève la *Kasba* (caserne et place), habitée par les indigènes. On y remarque, en outre, le boulevard *Bab-Benat*, le boulevard *Bab-Mi-*

nara. Et parmi les principales avenues, je mentionnerai celles de *France*, de *Bab-Souïka* et de *Bab-Djedid*; enfin, parmi les principales rues : la rue des *Maltais* et la rue *Ab-Djasira*.

La " Porte de France," qui m'a rappelé un peu l'ancienne Porte St-Jean à Québec, débouche sur la petite place de la Bourse. L'hôtel où je suis descendue est situé dans ce quartier. Du côté opposé à la Porte de France, deux rues conduisent au centre de la ville arabe. Celle de gauche s'appelle la rue de l'*Eglise*, et doit son nom à la petite église Sainte-Croix, sise au milieu de bâtisses toutes plus insignifiantes les unes que les autres.

On a retiré des ruines du vaste palais et des bâtiments militaires construits par le Bey Ahmed, des inscriptions chrétiennes donnant les noms de trois évêques et d'un prêtre de l'ancienne Eglise africaine. Elles ont été transportées dans le presbytère.

L'entrée de la prison civile, gardée par des soldats tunisiens, est au bout de la longue route à côté de laquelle serpente la rue de l'Eglise. A l'extrémité de cette dernière se trouve une colonnade fort belle, faisant partie de la " Grande Mosquée " dite *Djama-El-Zitouna*. Cette mosquée est entourée de charmantes constructions carrées, d'un élégant travail italien, avec minarets fort jolis et d'un effet décoratif prodigieux.

Une *Université musulmane*, attachée à la Grande Mosquée, est dirigée par de nombreux et savants professeurs qui donnent quatre cents cours, dont deux cent cinquante consacrés à la grammaire. On ne fait pas les choses à demi, à Tunis, en fait d'instruction, du côté

des Arabes. Que l'on en juge par le fait que 450 chambres, dans 21 *Madersas* fondées par de riches et intelligents donateurs, sont à la disposition d'étudiants dont les parents n'habitent pas la ville.

Une des plus intéressantes curiosités de Tunis est une série de dédales, d'impasses, de passages mi-obscurs, couverts de voûtes en planches. Bien *sui generis* aussi sont de nombreuses rues étroites, que bordent, de chaque côté, des échoppes où artisans et marchands font leur trafic. On donne à ces agglomérations de petites boutiques le nom de *Souks*. Au ras du sol, en face du Souk des selliers, est le tombeau d'un marabout enterré en pleine rue.

Les vastes bâtiments du *Dar-El-Bey*, ou maison du Bey, s'ouvrent sur la place de la Kasba. Les étrangers peuvent visiter le premier étage disposé autour d'une grande cour abritée d'une couverture. La première pièce est la salle des gardes. Viennent ensuite : la salle à manger ; la chambre à coucher ; et le salon des ministres. Les plafonds sont ornés de ces dentelles à dessins ajourés, dans lesquelles les ouvriers arabes sont passés maîtres. On appelle ce genre d'ouvrage, que je vous ai décrit, du reste, en parlant d'Alger : *noukchadida*. Aux séances de justice que tient le Bey dans ce palais, les visiteurs n'ont pas d'admission.

Au delà d'un boulevard circulaire est située la "Kasba", vaste caserne remplaçant la vieille citadelle musulmane ; la "mosquée de la Kasba", datant du VIIe siècle de l'hégire ; les "services militaires", à multiples rangées d'arcades ; puis le "Château d'eau", auquel on arrive par les rues *Souk des sacs* et *Sidi-Azouaoui*.

Le château d'eau, agrémenté d'un joli petit jardin, fournit l'alimentation à la ville et à la banlieue.

Au dernier siècle, cet aqueduc, dont la longueur dépasse 100 kilomètres, et dont les eaux, d'une extraordinaire fraîcheur, provenant des sources *Djoukar* et *Zaghouan*, furent amenées, jadis, à Carthage par les Romains,—cet aqueduc, dis-je, doit sa restauration au gouvernement beylical, à qui il coûta la bagatelle de treize millions. Au prix de plusieurs millions encore, la ville de Tunis termina, en 1904, des travaux de captation dans les régions du Bargou, augmentant ainsi considérablement le cube journalier disponible.

Dans ces quartiers, il y a un hôpital. Il y a aussi un collège, appelé *Sadiki*, de style pseudo mauresque. Ce dernier, fort élégant, fut édifié sur une éminence admirable, par l'avant-dernier Bey. Ces édifices sont destinés : le premier aux sujets tunisiens, et le second aux jeunes musulmans des régions environnantes.

Par la rue de la Kasba, on arrive à une modeste salle que l'on nous dit avoir été la première chapelle chrétienne de Tunis. Différents monuments se rencontrent dans la rue que l'on suit pour entrer dans la ville européenne proprement dite. Ici, c'est le *Tourbel-El-Bey*, bâtiment carré à petites coupoles, renfermant les tombeaux des Beys. Là, ce sont des mosquées sans intérêt, et le quartier juif où les femmes, avec leurs costumes extravagants, sont remarquables par leurs pantalons étroits, leurs vestes de couleurs voyantes et leurs cornets sur la tête, ressemblant aux pains coniques, en sucre blanc, d'autrefois. J'allais oublier le "Palais de Justice", achevé en 1901, et dont le coût s'est élevé à 1,425,000 francs.

Nous voici au quartier européen.

Les rues et avenues, généralement tirées au cordeau, sont bordées de hautes et superbes maisons. La "rue d'Italie" est la plus commerciale de Tunis. On y admire plusieurs édifices d'importance, dont le principal est "l'Hôtel des Postes" qui a coûté un million et demi. Le marché, ou *Foundouk-El-Galla*, offre un coup d'œil aussi intéressant qu'animé. Dans des rues adjacentes s'élèvent la "Direction de l'Agriculture et de la Colonisation"; la "Bibliothèque française"; "l'Ecole de Jules Ferry," pour les jeunes filles ; le "Temple protestant" ; le "Cercle militaire," etc.

Il y a plusieurs squares ou grandes places Je mentionne : la place de la "gare française", où se trouve l'embarcadère des lignes d'Algérie ; la place de la "gare italienne", où se prennent les trains pour la "Goulette" et Carthage. Sur cette dernière place, en face de la gare, est l'église grecque.

La "rue de Rome", qui débouche ici, conduit à la place du "Consulat", où sont les bureaux du contrôle civil ; puis à la place de "l'Ecole Israélite", non loin du cimetière juif, vaste espace, où se voient de nombreux et riches mausolées.

La place de la "Résidence" contient "l'Hôtel de la Résidence générale" qui lui a donné son nom Cet Hôtel, où habite le chef du Cabinet, est situé au Sud de la place. Au nord, s'élèvent la riche cathédrale de Tunis et le Couvent des Dames de Sion, maison d'éducation de premier ordre.

L'avenue de "la Marine," ou avenue "Jules Ferry," fort large et fort belle, avec ses quadruples rangées d'ar-

bres appelés *Ficus*, conduit au "Théâtre Casino." A l'angle de cette avenue avec l'avenue Thiers, est le théâtre *Politeama-Rossini*, de la capacité de 12,000 sièges et plus.

Puis on arrive au port. Ce n'est pas ici le port d'Alger, je vous l'affirme. C'est tout simplement un lac, au milieu duquel on a creusé un canal maritime. Les indigènes appellent ce lac "*E'-Bahira*," c'est-à-dire la petite mer. Mais si les eaux sont peu profondes, en revanche, elles sont poissonneuses et agrémentées d'ailleurs, par la présence d'une multitude de jolis flamants roses qui s'y pavanent et s'y promènent continuellement.

Tunis possède un parc splendide que la plupart des grandes villes du globe auraient raison de lui envier. S'étendant sur une centaine d'hectares, au moins, il fut exécuté d'après un plan superbe, et offre une perspective admirable avec ses voies accessibles aux voitures de toutes sortes.

Ses allées, flanquées d'arbres rares et d'odorants bosquets, serpentent sur des monticules arabesqués de fleurs et de verdure, avec kiosques et pavillons de repos, sur de vastes plate-formes circulaires, d'où l'œil jouit d'un ravissant panorama, en contemplant une immense étendue de collines boisées et mamelonnées, où croissent une multitude d'arbres forestiers et fruitiers. Une "Ecole coloniale d'agriculture," à laquelle se rattache une "Ferme expérimentale", termine le décor de ce magnifique parc.

Le "Bardo" est le lieu opulent où les souverains tunisiens venaient avec leur cour s'amuser et jouir à la



A TUNIS, LE BARDO, CHAMBRE A COUCHER

manière des Césars français de Versailles. Ce fut aussi une place forte, entourée de murailles. Les habitations nombreuses de la domesticité formaient l'avant-garde de cette cour de Versailles africaine. L'art italien et le style arabe se sont agréablement harmonisés dans cette agglomération de demeures, convenables aux classes et aux rangs des différents degrés de cette petite échelle sociale.

On démolissait une partie de ces édifices lorsque je fus de passage en cette ville. Sur information j'appris que la plupart tombant en ruines, on avait dû les enlever, d'après l'ordre du gouvernement protectoral pour ne conserver du Bardo que ce qui était le plus intéressant, au point de vue de l'art et de l'histoire.

La résidence d'été du Bey de Tunis s'élève sur les bords du golfe, à Carthage, en face du Scolasticat des Pères Blancs. On voit le Bey pour charmer ses loisirs se promener dans un élégant et riche carosse traîné par deux superbes mules noires. Six cavaliers, galopant à ses côtés, crient à tous les gens sur la route : "*Salem al el Bey*" (salut au Bey). Son Altesse, me dit-on, voit d'un très bon œil les Pères Blancs, et porte un intérêt particulier, très sympathique, au Père Delattre qui lui est bien connu en sa qualité de savant collectionneur

Mais le palais proprement dit, ou habitation du Bey est dans la ville même. La "Cour aux Lions" donne accès à ses appartements. On y monte par un magnifique escalier, en marbre, dont les rampes, de chaque côté, sont surmontées de ces fameux Lions, à chacun desquels (il y en a dix), un art irréprochable a donné son allure propre, son facies particulier.



A TUNIS, PALAIS DU BEY, GRAND SALON DU SÉRAIL

On admire en ce palais : le *Patio*, appartement aux marbres sculptés : la *Salle de justice* et la *Salle du Trône*, où de splendides toiles représentent, sur les différentes murailles, les derniers Beys de la dynastie régnante, et où l'on voit Louis-Philippe figurer côte à côte avec Napoléon III.

Le musée " Alaoui " est un autre palais à l'usage des Beys. Il leur servait de harem. On y voit des chefs-d'œuvre de la sculpture antique ; des bijoux et bibelots carthaginois ; une collection unique de mosaïques romaines. Trois salles, admirables d'ensemble, sont ouvertes aux visiteurs. Au centre : le " Grand Patio " couvert, avec son plafond paré de pendentifs sculptés et dorés, et sa galerie reposant sur une fine colonnade. A droite : la " Salle des femmes ", dont la voûte est une broderie en plâtre à dessins ajourés. A gauche : la " Salle des mariages ", avec plafond à coupole et caissons dorés.

Je me suis arrêtée un instant devant quelques spécimens de l'art grossier appelé : *arabo-berbère*, exposés dans une élégante pièce de ce musée. Ce sont des lampes merveilleuses en cuivre fouillé ; des poignards et des sabres à fourreaux d'argent, où sont burinées des scènes payennes ; des armes et instruments de toute sorte avec leurs ciselures antiques et bizarres. Certaines incrustations étranges sur d'étranges fusils, quoique peu régulières à nos yeux modernes, plaisent beaucoup aux antiquaires, à cause de leur originalité ; elles sont en corail, ou en nacre de perle. Des tapis ; des vêtements aux couleurs criardes, brodés d'or et d'argent ; des lits à fuseaux ; et divers modèles de vieilles faïences phéni-

ciennes et romaines forment, avec ce qui précède, les principales curiosités conservées dans cette pièce.

Le vestibule de Tunis est la "Goulette", autrefois repaire de pirates et dont les Beys, subséquemment, avaient fait une forteresse pour protéger la ville. C'est là qu'on installe, en permanence, des torpilleurs sous-marins. Son climat doux et ses plages agréables invitent, annuellement, plus de 15000 chercheurs d'air pur, à venir y goûter un repos qu'on ne saurait trouver dans les villes voisines.

Du côté de la Goulette, se prolongeant jusqu'à Carthage, se voient de gentilles et proprettes demeures, toutes coquettement blanches, avec leurs jardins parfumés. Elles étalent leurs éblouissantes lignes lactées sous les rayons du soleil, tandis que deux grands bassins, ayant trois mètres de profondeur, ajoutent leur pacifique ruban bleu et leur délicieuse fraîcheur aux charmes de ce panorama.

Un mot seulement sur la présente Carthage, mot que j'emprunte à Gaston Loth qui, lui-même, cite Paul Dumas. Ce sera la couronne trop belle, trop brillante, qui terminera mes pâles et insipides dessins. Je compte sur son éclat pour projeter une ombre tellement opaque sur mes humbles pages, que vous n'en voyiez plus les multiples imperfections.

"De cet isthme étroit où pullule la vie, se détache la colline que Carthage couvrait autrefois de ses hautes maisons. Leurs débris sont presque partout ensevelis sous une épaisse couche de terre. Ça et là, cependant, apparaissent de curieux spécimens d'habitations romaines et bysantines, des ruines de basiliques, de sarcophages entièrement conservés. Le mobilier des anciens



LA GOULETTE, VESTIBULE DE TUNIS

cimetières a pris place dans les salles du musée St-Louis, où se trouve réunie une très belle collection d'objets d'art phéniciens.

Ils sont là, sous la garde des Pères Blancs du cardinal Lavigerie, qui a fait ériger, au sommet de Byrsa, une cathédrale bâtie dans le genre oriental. De tous les points de l'horizon, on aperçoit sa masse énorme se profilant sur le ciel d'azur, dominant les bâtiments du Séminaire et la petite chapelle érigée en l'honneur de Louis IX, à la place même où la mort vint le surprendre.

Plus loin, accrochés aux flancs du promontoire qui ferme vers le nord le golfe de Tunis, s'égrènent les cubes blancs de *Sidi-Bousaïd*, uniquement peuplés de riches musulmans. Cette cascade de villas dégringolant du roc à la mer est du plus pittoresque effet." "Parmi ces maisons aux murs d'une nudité limpide sous une coulée de chaux, en voici une posée le plus en avant possible, au bord du promontoire, dans une entaille de la falaise rouge et dans la pureté du ciel.

Sur toute la longueur de la façade inaccessible qui regarde la mer, un grillage vert, à l'abri d'un petit auvent couvert de tui[illegible] vissées, change le Gynécée en une voilière, et l'ouvre à la brise salée du lac et à la plainte du ressac. Des rosiers s'embrouillent dans un jardin herbeux, parmi des orangers en désordre et des cyprès noirs.

Tout le village est ainsi lilial et silencieux, bâti en guetteur, comme pour veiller, par tous ces moucharabys d'amour, sur le paysage illustre. Or, nous sommes à Mysara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Amilcar ; et voici le golfe immense, à nos pieds, dans l'abîme.... Quel bleu ! celui qu'on voit dans les

vagues à la proue des trirèmes, le bleu calme du firmament, le bleu effrayant des profondeurs, le bleu éperdu des amants....

Des voiles, tels des jasmins tombés sur une voie, s'accouplent et vont errantes, au souffle d'une volupté. De pâles villages dessinent des spirales. Le flot, très lent, s'affaisse et expire. Et pour sertir cette inexplicable étendue, une folle écharpe de montagnes suaves se noue, en plein air, à l'ile Zembra ; a l'air de vouloir s'envoler, changeante, veinée d'ocre ; fait un grand contour, au point de se perdre, en arrière d'une plaque de soleil ; se gonfle subitement, en deux points extravagants, au-dessus d'*Hamman Lif*, et vient enfin, fermant sa grande bouche, mourir devant Carthage....

Voilà donc l'isthme infortuné, le fabuleux rivage. On dirait l'éperon d'un grand squale échoué, à l'extrémité de la mer vivante, dans la vase de ce lac peuplé de flamants roses, et que borde au loin Tunis, confuse dans une athèmosphère de diamants." (Paul Dumas) citation de Loth, depuis les mots : *Parmi ces maisons.*

On avouera qu'une telle description, toute de perles et de diamants, comme celle qui précède, n'a pu être exécutée que par des artistes du plus sublime idéal, sous l'inspiration même des spectacles enchanteurs de ces villes-joyaux : Tunis et Carthage, dont les beautés féeriques ne font qu'une seule et même chose avec les flamboyantes lumières de leur ciel et les teintes paradisiaques de leurs horizons.

Je n'ajoute plus un mot, afin de vous laisser sous le charme de telles magnificences.

Neuvième Lettre

Carthage ressuscitée

Souvenirs historiques—Les ruines—Grand Amphithéâtre — Panorama—Résurrection — Carthage l'ancienne—Carthage la neuve—Sidi-Bousaïd—Etonnement d'une Anglaise—Musée Lavigerie—La Primatiale—Mausolée du Cardinal—Deux grands noms populaires—Cimetière—Université de Carthage.

Alger, 20 juin 1907.

Je suis tellement émerveillée par tout ce que j'ai vu dans Carthage ressuscitant de ses ruines, qu'il me faut une lettre entière spécialement consacrée à cette ville, afin de rendre justice aux notes que j'ai prises sur place, aux souvenirs que j'en conserve, à l'admiration que j'éprouve pour elle. Vous goûterez, j'en suis sûre tout ce que j'ai à vous en dire.

Grande, belle et puissante, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, fut l'Eglise d'Afrique dont le centre et l'âme étaient à Carthage. Que de monuments religieux, grandioses, vénérables, a laissés cette éminente société de chrétiens, auréolée de si grands saints et de si illustres martyrs !

Mais aujourd'hui, sauf quelques ruines, il ne reste plus rien de cette ancienne splendeur. On évoque tristement et forcément le *Delenda Carthago* de Caton, ainsi que la parole de Marius au messager du préteur Sextilius : " Va dire à celui qui t'envoie que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage."

Quel sort plein de vicissitudes que celui de cette ville glorieuse et infortunée ! Avant d'être punique, elle avait d'abord été numide, ensuite phénicienne, puis elle devint romaine, vandale, bysantine. Aujourd'hui, elle est arabe, et redevient chrétienne, sous l'influence des Pères Blancs d'Afrique fondés par le cardinal Lavigerie.

Ce furent les Arabes qui consommèrent sa ruine L'immense appauvrissement de ce pays est dû sans conteste à l'islamisme, dont la mission ethnologique et sociale paraît être d'opérer la destruction partout où il passe. A Carthage, il fit le désert. Vinrent ensuite les sables apportés par le vent ; et la ville fut enfin ensevelie sous un épais linceul duquel émergent à peine les ruines les plus élevées.

Il faut une imagination féconde pour se retracer ici, d'après l'histoire, les gigantesques travaux des deux plus grands peuples de l'antiquité : les Carthaginois et les Romains. Figurons-nous, autant que possible, ces palais, ces amphithéâtres, ces temples mythologiques, ces arcs de triomphe, œuvres des payens ; et les œuvres encore plus admirables des chrétiens qui, au temps de leur prospérité, comptèrent là jusqu'à vingt-deux basiliques.

Faut-il que tant de ruines aient succédé à tant de chefs-d'œuvre ! Que voit-on ? Des pans de murs écroulés, quelques débris de temples ou de palais, quelques restes d'églises ! Et encore, ces rares et maigres ruines sont-elles, en partie réduites en poussière, et en partie recouvertes de végétation. Presque toute l'ancienne ville est ensevelie sous des villages arabes et des champs cultivés. A force d'excavations, on a découvert quelques

vestiges du grand amphithéâtre, de l'Odéon et du Cirque. On a mis à nu des tronçons de colonnes corinthiennes dont la dimension, la beauté, le poli, la perfection sculpturale, ont devancé leur siècle et défient encore l'avenir. Le grand amphithéâtre, avec la grande place qui s'étend à ses pieds, nous saisit de respect et de vénération, en nous retraçant le souvenir des innombrables martyrs qui y furent immolés, en tête desquels brillent Ste Félicité et Ste Perpétue.

Cette construction monstre et montrueuse se composait de cinquante arcades. L'une des extrémités servait de prison aux chrétiens, et l'autre de loge aux bêtes féroces. Lorsqu'on voulait amuser le peuple, on amenait des troupes de chrétiens dans l'arène ; on lâchait contre eux lions et tigres affamés ; puis, quand le sang ruisselait sur les victimes, les payens de crier avec ironie : "Les voilà bien baptisés". Ce fut pourtant à la suite de ces cruelles persécutions que l'Eglise d'Afrique atteignit son apogée. Là, comme à Rome, fut vérifiée la parole de Tertullien : "Le sang des martyrs est une semence de chrétiens".

Les ruines les plus apparentes et les mieux conservées sont celles des grandes citernes puniques et du grand aqueduc romain. Les citernes, à l'époque des Carthaginois, étaient d'immenses bassins à ciel ouvert, où l'on recueillait l'eau des pluies. Les Romains les divisèrent par compartiments et les couvrirent. Elles formaient un rectangle contenant dix bassins parallèles longs de trois à quatre cents pieds, et larges de cinquante. Les citernes étant devenues insuffisantes, les Romains construisirent ce gigantesque aqueduc, (dont



RUINES DU GRAND AQUEDUC

on voit encore les imposantes proportions,) qui amena les eaux du Zaghouan jusqu'aux bassins susdits. Cet aqueduc avait plus de 26 lieues de longeur. Passant à travers les collines, le canal était souterrain; franchissant les vallées, il était porté sur de hautes et magnifiques arcades, dont quelques-unes, malgré leur état de détérioration, s'élèvent encore à 60 pieds au-dessus du sol. Ce fut l'ouvrage le plus considérable des Romains en Afrique.

Mais ce qui est immuable et indestructible, dans Carthage, c'est son incomparable panorama, un des plus plus beaux, sinon le plus beau qui soit au monde. Il ne manque pas de touristes,—et j'en suis,—qui proclament que le point de vue des hauteurs de Byrsa, où domine le scolasticat des Pères Blancs, est supérieur à celui d'Alger, par l'ensemble de la mer bleue, de l'air diaphane, des montagnes violacées, de l'azur clair et des splendides couchers du soleil, spectacle que les enfants du Canada admirent eux-mêmes avec surprise, n'osant avouer, toutefois, que ces beautés extraordinaires de la nature africaine l'emportent sur celles de Québec.

Ajoutons-y, maintenant, le magnifique tableau des environs. A un demi-mille est le golfe de Tunis, séparé du lac du même nom par une langue de terre, où se distingue la petite ville de La Goulette, éloignée de deux milles. A 15 milles de distance, est le cap de Sidi-Bousaïd. De l'autre côté du golfe est le cap Bon, en deçà duquel se voient deux petites îles: Zimbra et Zimbretta. Au-delà, à l'arrière-plan, se trouve la théorie des montagnes, en cercle immense, où quelques pics isolés s'élèvent très haut sur les confins du golfe.

Etrange est le contraste entre le golfe et le lac aux jours de tempête. Aucun vent ne soulève les eaux de l'immense lagune, à cause de leur peu de profondeur ; tandis que les vagues du golfe, à côté, déferlent avec furie, retombent en écumant, se culbutent et vont se briser, avec fracas, sur les rochers qui leur résistent d'un front toujours imperturbable. Sur la lagune, jamais une embarcation ailée. Sur le golfe, au contraire, des centaines de voiles, blanches et humides, gracieuses et agiles, se balancent mollement dans un va et vient continuel. Que le soleil levant ou couchant, dans un horizon d'or, illumine ce féerique panorama, le spectacle devient enchanteur au suprême degré.

Envisageons maintenant la renaissance de Carthage.

C'est au cardinal Lavigerie, dont le zèle apostolique, l'activité, le courage et le génie des ressources étaient vraiment sans limites, qu'est due la résurrection de cette grande morte. L'Eglise catholique est là, debout maintenant, avec toutes ses œuvres, avec ses missionnaires, hommes et femmes, avec sa cathédrale, avec ses couvents et ses chapelles, avec ses hôpitaux et ses écoles, avec tout un peuple enfin ! Déjà le Divin Hôte, Notre Seigneur Jésus-Christ, habite, sous les voiles eucharistiques, à six endroits de Carthage : à la Primatiale, au Scolasticat, au Carmel, chez les Sœurs Blanches, chez les Sœurs Franciscaines, et chez les Pères Salésiens. La Primatiale est la Cathédrale d'Alger. Elle est ainsi nommée parce qu'elle est le siège du Primat d'Afrique.

Chaque année, au mois de mars, dans une grandiose démonstration, l'Eglise de Carthage célèbre

et chante sa résurection. Une procession imposante et solennelle parcourt les principales rues. En tête sont les chevaliers de Malte ; puis viennent les Pères Blancs et leurs élèves, au nombre de plus d'une centaine ; suivent les chanoines en camail violet ; enfin marche l'Archévoque, (le Primat), revêtu de sa chape dorée, portant la mitre et la crosse. Les Arabes sont très émerveillés de ce spectacle. Mais hélas ! ils ne se convertissent guère ! La corruption de leur cœur, la haine profonde qu'ils portent aux chrétiens, la conviction sincère que nous leur sommes inférieurs en religion et en intelligence : voilà ce qui semble les rendre inaccessibles à toutes les sollicitations de l'Evangile du Christ.

On distingue Carthage l'Ancienne de Carthage la Neuve. La première est la paroisse St-Louis proprement dite, qui comprend, outre la Primatiale et le Scolasticat, un monastère de Carmélites et un établissement de Sœurs Blanches. Il y a là une centaine de familles à peu près. Le curé est le Rév. Père Delattre qui visita le Canada, une trentaine d'années passées, et dont on se souvient encore en beaucoup d'endroits.

Carthage la Neuve est toute récente; et déjà elle se répand autour des trois petits lacs intérieurs qui furent les *Anciens Ports*. Elle finira par s'unir à l'Ancienne; et alors, sera comblé le vœu du cardinal Lavigerie qui, en ressuscitant Carthage, ne s'est rien moins proposé que le relèvement de la ville entière, dans son antique étendue.

Sidi-Bousaïd est une petite ville, unique en son genre, où seuls les Arabes riches de Tunis ont accès. On y vénère le tombeau d'un marabout célèbre qui a donné

son nom à la ville. La Mosquée élevée sur ce tombeau est gardée avec un fanatisme inviolable ; nul étranger n'y fut jamais admis. On ne voit pas de femmes à Sidi-Bousaïd. Là, plus qu'ailleurs, ces pauvres musulmanes sont condamnées à une réclusion perpétuelle et absolue.

Le cardinal *Lavigerie*, en ressuscitant Carthage de ses ruines, s'est appliqué à faire parler ces ruines elles-mêmes. C'est ainsi que le couvent des Sœurs Franciscaines est bâti sur la colline dite . " Des larmes de Ste-Monique," à un endroit illustré par cette sainte priant pour son fils Augustin. C'est ainsi encore, qu'en plein champ, à l'endroit où fut martyrisé l'évêque le plus illustre de Carthage, saint Cyprien, il fit ériger une croix pour commémorer le nom de ce grand pontife et sa glorieuse mort.

On raconte qu'une dame anglaise, protestante, en visite à Carthage, voyant le cardinal à l'œuvre pour reconstruire l'ancienne ville, ne put s'empêcher de dire : " Le cardinal veut repeupler Carthage, et voyez donc les drôles de moyens qu'il emploie ! Il appelle à lui des Pères Blancs, des Sœurs Blanches, des Franciscaines, des Carmélites : tous et toutes célibataires intransigeants par vœu et par goût ! En vérité je n'y comprends rien ! " Au point de vue protestant, en effet, cela est difficile à comprendre. Nous, catholiques, avons la clef de ce mystère. Nous savons que la sainteté de nos prêtres, de nos religieux et de nos religieuses, en attirant à elle et en groupant autour d'elle des familles honnêtes et morales, résout, de la manière la plus admirable comme la plus efficace, le problème de la population.

Je crois avoir dit, plus haut, que le Scolasticat des

Pères Blancs occupe le sommet de la colline de Byrsa. Là est aussi la cathédrale de Carthage dite : Eglise Primatiale.

Dans le jardin du Scolasticat, et à l'intérieur de l'édifice, occupant deux grandes salles, se trouve le *Musée Lavigerie*, qui consiste en reliques de tombeaux petits et grands, de statues brisées, de colonnes tronquées, de plaques de marbre plus ou moins endommagées, etc. Tout cela, provenant des fouilles faites dans les ruines de Carthage, s'étale, dans un ordre parfait, aux regards admirateurs des étrangers. Ce trésor, par de nouvelles additions, ne cesse de s'augmenter.

Après la conquête d'Alger, sous Charles X, les Français érigèrent une petite chapelle, à l'endroit où mourut le roi saint Louis. Mais le cardinal Lavigerie, trouvant que cette chapelle n'était digne ni de la France ni du grand roi des croisades, y fit construire, en recourant aux généreuses contributions de ses conpatriotes, la cathédrale actuelle de Carthage, sous le vocable de saint Louis, roi de France. Or, l'Eglise de Carthage, parmi toutes les Eglises d'Afrique, tenait jadis le premier rang. Le cardinal, après l'avoir ressuscitée, lui fit rendre cette ancienne dignité par le Pape Léon XIII. C'est ainsi que la nouvelle basilique de Carthage est devenue, ou plutôt redevenue, l'Eglise Primatiale d'Afrique.

Elle est de style byzantin, en forme de croix, longue de 200 pieds et large de 100. Les nefs latérales se continuent en arc d'amphithéâtre, tout autour du maître-autel. Les colonnes élancées, portant des arcs mauresques, sont toutes en marbre. Les plafonds sont faits de petites poutres croisées et peintes de couleurs vives. Le chœur est au centre de la croix, sous le dôme. Les murs sont



INTÉRIEUR DE LA PRIMATIALE

décorés des écussons des généreux souscripteurs, au nombre de plus de trois cents.

On y voit le *Mausolée* élevé à la mémoire du cardinal Lavigerie. Car c'est là que ce grand apôtre voulut reposer dans la mort. Il est représenté à moitié couché, et l'on reconnaît parfaitement sa noble figure. A droite, un groupe de deux noirs, et à gauche, un autre groupe d'une femme arabe et de son enfant, symbolisent la mission du régénérateur de l'Afrique; tandis que deux Pères Blancs, à genoux, au pied de la façade, représentent la plus grande fondation de toute sa vie, la cheville ouvrière de toute son œuvre: cette communauté des Pères Blancs.

Après le nom de saint Louis, roi de France, il n'en est point de plus populaire, de plus vénéré, de plus aimé, que celui du cardinal Lavigerie, dans toute l'étendue de l'Algérie et de la Tunisie. Ces deux grands noms sont dans les cœurs et sur les lèvres de tous les habitants, indigènes comme étrangers.

Le cardinal disait, en parlant de saint Louis, qu'il avait été le plus français de tous les rois de France par le cœur et par l'esprit, par la justice, par l'amour de son peuple, par sa fidélité envers Dieu, par son courage et sa bravoure sur les champs de bataille, où, monté sur son cheval blanc, il s'apercevait, de tous côtés, sa haute taille dominant les autres guerriers, son bras fort maniant sa grande épée, sa noble tête portant fièrement son heaume doré ; ce qui arrachait à Joinville ce cri d'admiration : "Oncques ne vis si bel hômme armé".

Le cardinal disait encore que Dieu avait à dessein placé à Carthage le tombeau du saint roi, afin de



CARTHAGE RENAISSANT DE SES RUINES

l'entourer d'un éclat sans rival, par les magnificences de la nature et les splendeurs panoramiques de cet endroit.

Le souvenir du grand roi est resté vivace, presque un objet de vénération, parmi les peuples arabes, comme s'il eût été un de leurs propres héros. Pour excuser le respect dont ils l'honorent, ils disent qu'Aloui s'est converti à l'islamisme au moment de mourir. Ils en font ainsi un héros de légende, en cherchant à se l'attribuer.

Un mot du cimetière de Carthage.

Ce cimetière est une terre doublement sainte et vénérable, parce qu'il est situé sur une nécropole des premiers siècles de l'Eglise africaine et tout près des ruines d'une grande basilique. Eu y creusant les fosses, on fait sortir du sol des épitaphes et des éclats de pierres sépulcrales. On a retrouvé les mêmes indices à l'endroit de la basilique en y faisant des fouilles qui découvrirent les dalles du cantuaire ; preuve que la basilique ellemême faisait partie de la nécropole.

Il me reste à vous entretenir de l'école que, par une aimable ironie, on a gratifié du nom pompeux d'Université de Carthage. Toute la *Faculté* est concentrée dans la personne du bon vieux Frère Laurent qui, en outre de ses *cours*, s'occupe encore d'archéologie, aidant au Musée du Père Delattre, et tenant lui-même un magasin d'antiquités carthaginoises. Il est très aimé de ses élèves ; et pour lui, il n'y a pas d'étudiants au monde comme ses *Universitaires.*

L'enseignement se dispense, dans une annexe du Scolasticat, à de petits garçons arabes, italiens, belges, français, nègres,—tous diablotins. Gare à la

discorde, aux démêlés et aux mêlées même entre tant d'éléments disparates, pendant les récréations. Il faut alors la patience inlassable et la fine diplomatie du Recteur, pour séparer les combattants et rétablir la paix. En classe, on crie à tue-tête. En récréation, c'est un vacarme d'enfer.

Qu'enseigne-t-on à ces enfants ? A lire et à écrire l'arabe ; à parler, à lire et à écrire le français. Quelques-uns, à l'intelligence plus ouverte, acquièrent une instruction très remarquable dont ils se servent avantageusement, plus tard, pour se débrouiller dans le gagne-pain de l'existence, comme employés de poste ou de douane, garçons de cafés, commis de magasins, conducteurs de tramways, ciceroni, etc.

Ils brillent en cette dernière *profession ;* n'étant jamais à court de renseignements, brodant leurs récits et leurs informations à l'orientale, et se targuant, au besoin, de la haute qualification de leurs études. "Oh ! ne vous étonnez pas, disait l'un d'eux à un Allemand qui lui demandait où il avait pris tant de savoir, j'ai étudié à l'Université de Carthage" !

Cette école est donc à bon droit, une des curiosités de la ville. Si elle ne forme pas de profonds savants, comme une véritable Université de grande ville, elle n'en exerce pas moins une influence moralisatrice très marquée, sur tous les moutards qu'elle sait non seulement instruire, mais surtout discipliner. Les Arabes eux-mêmes reconnaissent que les enfants qui la fréquentent finissent par devenir meilleurs, plus dignes, plus obéissants, plus rangés, plus industrieux. O les merveilles des écoles catholiques ! Ne sont-elles pas les mêmes



CONSTANTINE, VILLE D'ALGÉRIE

partout! Et dire qu'en certains pays civilisés, on s'évertue à les détruire par ces institutions hybrides, écoles neutres, écoles d'état, écoles publiques, où les enfants sont privés de plus en plus de ce qu'ils devraient connaître, apprécier par-dessus tout : leurs devoirs de morale et de religion !



Dixième Lettre

Constantine

Promenade des touristes—Costume des femmes—
Le Rhumel.

Alger, 22 Juin 1907.

Il faut toute une journée, c'est-à-dire de 4½ heures du matin jusqu'à 10½ heures du soir, pour aller de Tunis à Constantine, où l'on doit forcément s'arrêter, dans le trajet de retour vers Alger. C'est dire que j'ai profité de ce temps d'arrêt pour visiter Constantine. Je vous en ferai une description succincte, et ce sera ma dernière lettre d'Afrique.

Strictement parlant, il n'y a d'intéressant à visiter dans cette petite ville, que la " Promenade des touristes". Les églises et les couvents sont ce qu'il y a de plus en vue ; mais je n'ai visité que la cathédrale où j'ai entendu la messe. Elle est fort simple.



FEMME ARABE, A CONSTANTINE

Les rues étroites sont bordées d'habitations de style européen. Le quartier juif est très populeux. Les jeunes filles y sont généralement jolies, nonobstant leur coiffure burlesque, en forme de cornet pointu, diversement nuancé, au goût de chaque particulière. Elles le portent crânement incliné sur le coin de l'oreille. Chez les femmes mariées, il y a cette différence : que le cornet est plus haut, invariablement noir, et posé droit sur le milieu de la tête.

Les femmes arabes sont encore plus voilées ici que partout ailleurs. Un fragment de crêpe, épais et noir, leur couvre entièrement le visage ; tandis que d'autres étoffes, draperies ou amples manteaux, les enveloppent des pieds à la tête. De quelle lourdeur de plomb ne doivent pas être ces vêtements, sous les feux du soleil africain ! Pauvres malheureuses femmes !

Ceux qui aiment les merveilles de la nature, dans le genre terrible, viennent ici admirer les effroyables splendeurs du " Rhumel ", gouffre peut-être unique au monde. La route qui y mène est coupée sur le flanc d'une falaise verticale, à une hauteur de 40 à 50 mètres, et descend en pente douce jusqu'aux dédales souterrains sillonnant le roc, mais n'atteignant pas encore, cependant, le fond vertigineux de ces gorges, où bondit un torrent furieux qui pulvérise et détruit tout, dans sa rage insensée.

La longueur de cette Promenade terrifiante, où l'on monte et descend à chaque pas, est de 2800 mètres. C'est après avoir franchi les vastes portes, sous le pont d'El-Kantara, que l'on entreprend de parcourir cette voie, semée d'horreurs et de dangers, conduisant aux excavations où s'éteignent tous les bruits des êtres animés.



PONT ET PORTE EL-KANTARA

La voix tonnante du torrent, que les échos mille fois répercutent, invite ses victimes par de sinistres grondements; c'est la seule que perçoive l'ouïe dans cette épouvantable solitude. Une série d'escaliers, sur des plans inclinés, déroule ses spirales, dans le cœur même du rocher, au-dessus des eaux noires qui bouillonnent et fument au fond de l'abîme.

J'avoue que dans ces grandes bouches, qui semblent l'entrée de l'éternité, j'ai senti ma gorge se serrer d'angoisse, et mon cœur battre du désir de revoir l'éclat du soleil. Le torrent, furieux d'être enchaîné dans cette horrible prison, crache, en hurlant, son écume savonneuse sur les énormes rochers, qui, comme de gigantesques gendarmes, le retiennent éternellement captif, avec une invincible rigueur.

Les éperviers, les ramiers, les vautours, les hirondelles, y tournoient incessamment, comme des âmes en peine, en quête de consolations et de prières On sent qu'un éternel sommeil étreint, dans son étau de fer, tout ce qui constitue l'entourage de cet abîme; et l'on se demande si, en soi-même, il reste encore quelques vestiges de vie, ou si la vie n'est pas déjà la mort, dans ce tombeau de pierre massive.

Une source d'eau chaude apparaît soudain, au détour d'une légère éminence où rien ne la fait pressentir. ....Quels sublimes et troublants mystères se déroulent dans les flancs du globe terrestre, en cet endroit !.... Quelles forces révélatrices de l'incommensurable et insondable puissance de Celui qui Est !.... A cette source, on a établi des bains, et plusieurs s'y hasardent.



LE RHUMEL, PARTIE SUPÉRIEURE



LE RHUMEL, PARTIE INFÉRIEURE

Tout près de ces murailles surplombantes et marbrées de diverses couleurs, est situé le roc appelé : "*Kef-Chicora*", (*Rocher du sac*), d'où Beys et Pachas faisaient précipiter, cousus dans un sac, les esclaves et les épouses désagréables ou nuisibles.

Je restai émerveillée en face d'une arcade isolée, à *ogives naturelles* d'une régularité architecturale presque parfaite, qui unit, au fond de l'abîme, les deux parois verticales de ces effroyables falaises....

En sortant de ce gouffre, je rendis grâce à Dieu de revoir la douce clarté du soleil, de remplir mes poumons d'air vivifiant, de réjouir mes yeux et mon âme de toutes les merveilles terrestres et célestes à notre portée,—merveilles bienfaisantes qui nous sourient de toutes parts, et opèrent spontanément notre bonheur, sans qu'il nous soit nécessaire de pénétrer leurs impénétrables secrets, encore moins de nous perdre dans les noirs abîmes du globe, ou dans les profondeurs infinies de l'univers.





CHAPITRE CINQUIEME

SUPPLÉMENT AU VOYAGE D'EUROPE

Premiere Lettre

ALGER

Dîner chez un riche Arabe—Visite à la reine Ranovalo—Le prince d'Annam

BARCELONE

Caractère espagnol—Grand opéra—Le Tibidabo—Combat du Taureau

Lourdes, 8 juillet 1907.

La veille de mon départ des rives algériennes, invitée, avec une amie et compagne d'hôtel, à partager le dîner, chez une des plus hautes dames de l'aristocratie arabe de la ville d'Alger, j'acceptai l'offre et j'eus lieu de m'en réjouir. Cette amie dont je parle est la veuve d'un fonctionnaire départemental qui fut assassiné par un Arabe; ce qui ne l'empêche nullement d'être très considérée par les indigènes. Elle voulut me les faire connaître de près. Choisissant donc, parmi eux, une famille des plus distinguées par le rang et l'opulence, et avec laquelle elle était, d'ailleurs, en termes d'amitié, elle me fit ouvrir les portes d'une somptueuse résidence à Husseïn-Dey, faubourg d'Alger qui se prolonge au loin vers la campagne.

Cette résidence, fort étendue, entourée de jardins et de bouquets d'arbres, de fleurs et de fruits, est la propriété du Caïd Si-Hamza-Ben-Siam-Pascha Aga de Milliana commandeur de la Légion d'honneur. C'est un homme dans la cinquantaine, fort intelligent et d'apparence tout à fait digne. Il nous fit parcourir, avec courtoisie, les différentes pièces de sa princière habitation, nous expliquant ses tableaux de famille, ainsi que de larges pancartes appendues aux murailles et couvertes d'inscriptions, qui sont ou des proverbes ou des préceptes du Coran. Les consoles et les niches, (celles-ci vitrées), étaient chargées de riches statuettes, de potiches en marbre et en porcelaine, de verreries coupées et dorées, et d'une foule d'objets décoratifs, très élégants, en ivoire et en bronze.

On accède à cette demeure par plusieurs degrés en marbre, conduisant à un vestibule en hémycicle, dallé de marbre aussi, et couvert, au centre, d'un moëlleux tapis de Turquie. Un piano superbe, des guéridons, de petits sièges en acajou et en ébène, incrutés de nacre de perle, formaient ici l'ensemble de l'ameublement. Nous passâmes, ensuite, dans un salon circulaire, où les sièges, à peu près de la hauteur des nôtres, et attenant aux murs, offrent de larges coussins en satin broché, avec dessins roses, verts et bleus sur un fond blanc, et présentent, pour les pieds, un autre coussin, de riche brocart, appliqué sur le parquet.

Suivant l'étiquette arabe, les dames et les messieurs reçoivent séparément. Les dames, ôtant leurs sandales, viennent, respectueusement, en bas de soie, recevoir visiteuses et invitées. Les meubles des chambres à coucher, où elles nous conduisirent, étaient de même bois



TYPE D'ARISTOCRATIE ARABE

et de même travail que ceux déjà décrits, y compris le lit à colonnades et la grande commode qui sont partout de rigueur. Chacune de ces chambres est suivie d'un petit salon et d'une salle de bain.

La dame la plus ancienne, la grand' maman, âgée, en apparence, d'une quarantaine d'années, vint la première nous souhaiter la bienvenue. La bru parut à son tour, (une rousse portant assez bien le joug de la trentaine), suivie de la petite-fille, âgée de 19 ans à peine, et déjà mère de sept enfants, dont l'aîné était un garçonnet de huit ou neuf ans. Ainsi en va-t-il dans les mœurs arabes, où les filles sont livrées presque enfants à l'état matrimonial.

La grand'maman portait un large pantalon et un corsage de cachemire blanc, avec un long voile de même couleur descendant jusqu'à la cheville. Le blanc est la couleur du deuil, aussi bien que celle des sorties et promenades ; car, soit dit en passant, les grandes dames arabes ne sortent que voilées et en voiture. On voit leur silhouette liliale se dessiner, quelquefois, dans de magnifiques landaus à deux chevaux.

La toilette de la bru se composait d'un corsage en soie brune, garni de dentelles blanches. La petite-fille arriva la dernière. Une jolie matinée bleu-pâle, brodée en fils d'argent au plumetis, tranchant agréablement sur le blanc de son ample pantalon, lui donnait un véritable cachet d'élégance. Rien de plus gentil, de mieux seyant que le foulard en satin bleu liseré de blanc, qu'elle portait, négligemment jeté sur son abondante chevelure brune. Celle-ci encadrait un fin et gracieux visage d'une blancheur de lis, et d'une angélique expression. Les

petites taches roses dont ses joues étaient marquées, quoique enrichissant la marmoréenne blancheur de son teint, me firent augurer que je devais être en présence d'une victime de la phtisie pulmonaire.

On nous servit le café dans le salon, ainsi que des confitures de fruits qui m'étaient inconnus. Pour m'y faire goûter, la plus jeune des dames de réception plongea une cuillère en or dans le bocal, et en porta elle-même le contenu à mes lèvres. Elle en fit autant à l'amie dont j'étais accompagnée.

Nous passâmes ensuite dans la salle à manger, de même aspect que le salon. Mais des sièges mobiles entouraient ici la table. Celle-ci était couverte de porcelaines rouges encerclées d'or et enjolivées de scènes villageoises gracieusement peintes en bleu-marine. Ce riche service à dîner sortait évidemment de quelque fabrique européenne.

Le repas s'ouvrit par la "bouillabaisse": une soupe composée de plusieurs sortes de poissons, gros et petits, dont on nous servit une portion dans chaque assiette. Puis vint le grand plat de résistance; le fameux "couscous" oriental, avec son accompagnement de viandes recherchées. Des servantes déposèrent le plat sur la table, et les dames le servirent.

Employant une fine farine de millet avec feuilles de baobab réduites en poudre, les femmes arabes, par de longues et savantes manipulations, élaborent une substance granuleuse, (espèce de semoule), ayant un peu de ressemblance avec le sagou d'Amérique : c'est le fameux couscous, qui a la propriété de conserver sa forme globuleuse, délicieusement amollie, lorsqu'elle est arrosée par le jus des pièces qui en sont le complément



A L'ŒUVRE, FAISANT DU COUSCOUS

Ces pièces, étalant avec orgueil leur succulent aspect sur le vaste lit de couscous, étaient ici : une dinde dodue, un canard, deux perdrix, deux pigeons, des morceaux choisis de veau, d'agneau et de chevreau ; toutes ces viandes ayant sauté de compagnie dans le même récipient. L'arôme et la saveur des assaisonnements ne contribuaient pas peu à faire de l'ensemble un plat original autant qu'alléchant.

Le dessert consista en gâteaux, fruits, biscuits, et certains petits beignets carrés, cuits dans un sirop de fabrication arabe. Finalement, le café encore, avec son marc obligatoire.

Peu de jours auparavant, j'étais allée rendre mes hommages à l'ex-souveraine de Madagascar, la reine Ranovalo : intéressante visite qui mérite bien une mention de quelques lignes.

Le salon de la reine était, ce jour-là, le rendez-vous de l'aristocratie et de la diplomatie algériennes. Mon titre de Canadienne, sans doute, me valut un accueil spécial, un sourire gracieux et un siège près de sa Majesté. Elle parle difficilement l'anglais ; mais en revanche, s'exprime fort bien en langue française. Très au courant de l'histoire contemporaine, tout ce qui a rapport aux sujets du jour semble l'intéresser.

Elle se plut à parler particulièrement du Canada me posant mille questions sur notre constitution, nos produits, notre commerce, nos mœurs ; entrant dans les moindres détails, et accueillant, avec un plaisir manifeste, tous les renseignements que je lui donnais, à l'égard de ce lointain pays, presque inconnu de la France, et surtout ignoré en Algérie.

Sa toilette de riche satin à teinte paille, rehaussée de perles et de brillants, seyait merveilleusement à ses yeux et cheveux noirs, ainsi qu'à la nuance légèrement cuivrée de son épiderme. J'admirai l'expression de candeur épanouie sur sa physionomie ; expression d'autant plus noble que la surveillance continuelle de ses geolières met plus en relief son énergique patience. Deux dames, en effet, l'une française et l'autre anglaise, jouent, auprès de la royale captive, l'opprimante comédie de gardiennes, sous le masque ou titre fallacieux, mais obligatoire, de *préceptrices* et *éducatrices* de Sa Majesté.

Elle me parut âgée d'à peu près 18 ans. Il y avait encore auprès d'elle, une tante très lourde et très négresse, avec son gros nez épaté, ses pommettes saillantes et ses lèvres épaisses, n'ayant aucun trait de ressemblance avec l'infortunée souveraine.

J'entendis un mot charmant de celle-ci à sa modiste qui, en lui baisant respectueusement la main, avait osé lui dire : "chère petite reine." Elle lui répondit finement : "Oui, *petite* reine, très *petite*, puisqu'elle n'a pas su garder sa couronne et qu'elle est captive des maîtres de son pays."

Le prince d'Annam est un autre prisonnier de la France à Alger. Les vainqueurs, après avoir soumis son pays, arrachèrent du trône le prince héritier qui n'avait alors que onze ans, et l'amenèrent à Paris où il reçut une éducation toute parisienne. Le gouvernement lui imposa pour épouse une jeune française, fille d'un haut fonctionnaire, qui, elle aussi, le détient prisonnier, à sa manière. Jolie et fort blonde, le contraste est tout en faveur de celle-ci, quant à la carnation de l'épiderme.

En est-il ainsi sous le rapport de la capacité intellectuelle ? Je n'oserais l'affirmer ou le nier. Il me semble, pourtant, que le large front cuivré du royal époux doit contenir un cerveau d'une grande puissance.

Fort instruit et pétillant d'esprit, combien ne doit-il pas souffrir, dans ce cercle de fer qui l'enserre et le retient loin de sa patrie, de son peuple, de sa famille et du trône ancestral sur lequel il devrait, par droit de naissance, être assis pour régner !

C'est tout pour l'Afrique.

Revenons en Europe.

Avez-vous reçu mes cartes postales ? Elles vous étaient adressées de ce cratère d'enragés anarchistes qui a nom : Barcelone. J'ai passé en brave, cependant, oublieuse des dangers suscités par ces natures ardentes, violentes, boute-feu, qui ont, au moins, le bon esprit de s'attaquer de préférence, à la matière, et de laisser à leurs cousins de France le stigmate de lancer l'anathème au Créateur, et d'extirper des âmes les saintes croyances du catholicisme.

J'aime le caractère espagnol qui, malgré sa vivacité, demeure fidèle aux pieuses pratiques de la religion. Dimanche, il y a quinze jours, j'assistai à la messe de neuf heures à la cathédrale de Barcelone, où les militaires en corps, occupant les grandes nefs, m'ont beaucoup édifiée, par leur tenue pleine d'une foi sincère et d'une piété véritable.

Les Barcelonaises, gracieuses, élégantes sous leurs mantilles de riches dentelles noires, sont remarquables par la modestie de leur maintien, autant que de leur toilette, dont la coupe à la vierge, couvrant le col et les bras, contribue à leur attirer la déférence respectueuse et admiratrice des étrangers.

J'ai entendu "la Bohémienne" au grand opéra. Etrange édifice que cet opéra, s'élèvant au centre d'immenses jardins publics, et dont les sièges, placés sur un parquet mobile, ne sont protégés que par une légère toiture. Aucune muraille n'empêche l'air du dehors de soulager les poitrines de l'auditoire. Il suffit de quelques pas pour être hors de l'enceinte. Remarquons cependant que ce léger toit, interposé entre le ciel et les spectateurs, peut, au besoin, protéger ceux-ci contre l'averse.

Toute la troupe des exécutants, (Cléopâtre en tête, malgré la splendeur de ses atôurs), était de mise décente et de modestie irréprochable. Même le ballet n'offensait en rien la plus pudibonde exigence. Les voix, naturellement musicales, étaient vibrantes. Celle de la "Bohémienne", surtout, avait un joli timbre de mezzo-soprano. La musique était fort belle. En somme, tout m'a plu. L'auditoire, en général, par sa distinction, où la richesse et le bon goût le disputaient à l'élégance, offrait à l'œil une jouissance et une distraction fort opportune, pour reposer de la fatigue due à l'application que l'on apporte à suivre et à comprendre l'exposé d'une œuvre d'art.

Barcelone, d'architecture byzantine et gothique, est une des plus belles villes du monde. Paris, malgré ses Champs Elisées et son bois de Boulogne, ne peut offrir un attrait comparable à celui du tableau panoramique déployé par le sublime *Tibidubo*. Du sommet de cette montagne, s'élevant en souveraine, à une altitude d'au moins 2000 mètres, on embrasse toutes les vallées et les hauteurs dont les versants entourent la superbe cité. La perspective, à l'horizon,



LE TIBIDABO

est d'une splendeur unique. Des plaques de lumière mettent en relief les ravissantes collines, brodées d'innombrables massifs de fleurs aux tons éclatants comme les richesses du prisme. De vastes bocages d'un vert sombre, et des bosquets d'arbres et d'arbustes, dorés des rayons chatoyants du soleil, s'épandent avec harmonie sur les versants majestueux. L'œil ébloui s'attarde à parcourir l'étendue immense de ces tapis d'herbe et de mousse déroulés sur le sol, ou ces masses de feuillages, teintés d'ocre, de violet et de roux, qui bordent les ravins, et se prolongent, en ondulant sous la brise, jusqu'au bas de la ville. Celle-ci, tracée comme un vaste échiquier, au bord de la mer bleue, invite le regard à contempler son opulence, en lui présentant une enceinte remplie de merveilles architecturales qu'entoure un hâvre jalonné de paquebots océaniques et sillonné de mille autres vaisseaux.

Là, sur cette élévation dominatrice qui tient à la fois dans son emprise et le mont Serrat, et le mont Cénis et les Pyrénées, l'âme est saisie d'admiration et de reconnaissance envers le divin Architecte qui, pour plaire à son humble créature, éparpilla, d'une main prodigue, sur toute la surface du globe, ces merveilleuses et enchanteresses beautés : magnifiques reflets de beautés plus sublimes et plus éblouissantes encore, multipliées à l'infini, au-dessus de nos têtes.

Un chemin de fer funiculaire transporte les visiteurs, en 30 ou 40 minutes, sur ces hauteurs qui seraient inaccessibles, sans les puissants mécanismes que l'électricité y met en action. Sur présentation de cartes, on y visite l'observatoire astronomique, édifié par l'Académie royale des Sciences de Barcelone; puis un établissement de vulgarisation et d'investigation scientifique, appelé *Mentora;* et plusieurs autres édifices, dont quelques-uns encore en construction.

Vous ne soupçonnez pas ce que Barcelone, vue du "Tibidabo", illuminée par une belle nuit d'été, réserve de révélations et d'enchantements à l'œil et à l'esprit de l'artiste, du penseur, du poète, et de l'admirateur, en général, des beautés de la nature. Une tour, de style byzantin, surmontée d'une coupole sur laquelle s'élève un élégant minaret, constitue le point culminant de cette superbe montagne.

Mais à toute médaille, il faut nécessairement un revers. Le revers de la médaille, ici, est le Combat du Taureau. Voyez une arène circulaire où l'on immole six taureaux et vingt chevaux. Ceux-ci ont l'œil gauche couvert. On leur dérobe, ainsi, partiellement, la vue du terrible danger qu'ils affrontent. D'abord, les acteurs font la parade, avec leurs instruments de supplice : les chevaux, avec leurs bandeaux ; les hommes, en habits de gala brillants de passementeries argentées et dorées, avec des lances et des bâtons peints en vert, rouge, jaune, bleu, violet, et terminés, à leur extrémité, par un dard acéré. De lourds et forts chevaux de trait, parés, eux aussi, de festons brillants, viennent exhiber leurs civières ou brancards, avec lesquels ils devront enlever de l'arène les pitoyables victimes, au fur et à mesure qu'elles auront succombé.

Les banderilleros, les picadors, les toréadors, les toreros, ou *chulos* à pied, ont tous pour mission de rendre la pauvre bête affolée, furieuse, en agitant devant ses yeux des manteaux de soie ou de velours de diverses couleurs, en la hérissant de javelots et en la lardant de coups de lance. Le grand morceau, ou lambeau de velours rouge, sous

lequel se cache le glaive d'extermination, est destiné à l'immolateur ou toréador. Les banderilleros, portant sur leurs épaules des bandes rouges, jaunes et bleues, que le vent et la course agitent, et armés de ces bâtons décrits plus haut, attendent le taureau qui se précipite résolument sur ses adversaires aux manteaux et gestes provocateurs. Pendant qu'il leur court sus, à droite et à gauche, un banderillero lui lance sur le dos, à la naissance du cou, son bâton à dard d'acier; puis un second, puis un troisième, puis un quatrième, en fait autant; et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'animal ait sur les épaules dix ou douze de ces instruments de torture....

Le sang coule abondamment......

Alors des hommes,—ce sont les picadors,—montant les chevaux à l'œil bandé, tenant au poing leur longue lance meurtrière, tourmentent la victime au front, au cou, au flanc. Furieux, affolé, n'y voyant plus, le taureau court sur l'innocent cheval, le jette par terre, souvent avec le cavalier en dessous; mais des acteurs au guet s'empressent de retirer celui-ci de sa dangereuse position. Le souffre douleur, de ses formidables cornes, laboure la poitrine, les flancs du cheval, dont les entrailles sortent lamentablement.

D'autres picadors viennent incessamment redoubler leurs attaques. Tous les coups de lance font des blessures affreuses et exaspèrent la bête en son impuissante fureur. Si cruelle est la mort qu'on lui inflige, que tout spectateur humain serait tenté de lui pardonner, si elle exterminait ses bourreaux, au lieu des chevaux qu'elle éventre encore.... encore.... et encore!...... Ah!!!......

Le sang s'échappe à flots de toutes les blessures de ces êtres, dont les douleurs atroces font courir le frisson sur l'épiderme, sans autre mérite que celui d'amuser un public stupide et cruel. Finalement, le taureau, ayant perdu presque tout son sang, affaibli, tremblant, ne présentant plus qu'un simulacre de résistance,—fort peu dangereuse,—au principal bourreau, la trompette sonne le signal de mort. Le *brave* et triomphant toréador enfonce son glaive jusqu'à la garde, entre les deux omoplates, perforant de part en part le cœur du pauvre martyrisé. La victime a enfin subi son dernier supplice. Vite, on amène les chevaux brancardiers avec une civière, et la scène est terminée.

C'est charmant, n'est-ce pas ?.... Il y avait six taureaux à immoler ainsi.... Le deuxième fut paralysé, au début, par une lance qui lui brisa une des vertèbres de l'épine dorsale. Incapable de se mouvoir, il offrit une proie purement passive aux bourreaux qui se firent un plaisir diabolique de le tourmenter à satiété. Le toréador enfonça, retira, et enfonça encore son épée meurtrière dans le cou de ce pauvre animal, qui ne pouvait que souffrir et mourir sans se débattre. On ne voulut pas sonner sa mort, car il fut taxé de lâcheté.

Une maladresse de l'un des banderilleros fit éclater une émeute parmi les spectateurs. Les gendarmes opérèrent plusieurs arrestations. Enfin, durant le brouhaha, je pus trouver une issue pour me dérober à ces monstruosités. ....Ah ! mon Dieu ! Quelle abomination !.... Quel abaissement !.... Mais surtout quelle dépravante immoralité !....

Tout ce monde, généralement intelligent et aimable, rendu stupide et cruel par une soif inextinguible de tortures sanglantes infligées à des êtres sans raison ; ces milliers de spectateurs ondulant et vociférant comme une mer en furie, sur les gradins de l'immense amphithéâtre ; ces chevaliers polichinelles, mettant leur gloire dans leur habileté savante à martyriser de simples brutes ; ces taureaux massacrés ; ces chevaux éventrés, recousus, éventrés de nouveau ; toutes ces horreurs accumulées retraçaient, en caractères de feu, à mon esprit dégoûté et révolté, ces luttes terrifiantes, à bourreaux plus vils encore, mais à victimes plus nobles, dont les païens de jadis, avec une joie frénétique, s'offraient le spectacle barbare.

En vérité, j'éprouvais moins de répugnance au souvenir des luttes anciennes entre fauves et chrétiens qu'à la vue de ces combats modernes entre hommes et taureaux. Car s'il est affreux de voir lions et tigres, animaux féroces, rendus plus féroces encore par l'aiguillon de la faim, se précipiter en hurlant, avec yeux enflammés et gueules béantes, sur leurs douces proies dans l'arène, aux applaudissements de tout un peuple ivre des souffrances et du sang des chrétiens, un tel spectacle devient sublime et plein de grandeur,—comparé au premier qui n'offre pas l'ombre d'une élévation,—quand on considère l'héroïsme de ces nobles martyrs, à genoux, s'encourageant les uns les autres, se fortifiant du nom de Jésus et du signe de la croix, se laissant dévorer sans résistance, et mourant avec un sourire de bonheur, les yeux tournés vers le ciel........



Deuxième Lettre

A Lourdes

Recueillement—Prières—Consolations.

Lourdes, 16 juillet 1907.

En quittant Barcelone, j'ai dû passer par quelques départements français en révolte; même à travers quelques villes militairement gardées. C'était le temps de l'agitation viticole qui mit un instant le pays en danger. On sentait que chez notre malheureuse mère-patrie, un courant formidable de résistance entraînerait les masses à une révolution, et qu'en un jour nouveau, une heure décisive pourrait amener un changement radical dans la constitution du pays. On pressentait même de quel côté surgirait l'homme qui serait l'instrument de la Providence pour l'exécution de ses décrets.

Enfin, d'étape en étape, j'arrivai à Pau, où j'attendais une missive de Québec. Hélas! attente vaine. Déconcertée, après une semaine de séjour en cette ville; regrettant mon pays, son beau ciel, son splendide horizon, —charmes d'autant plus appréciables que la distance m'en avait depuis longtemps séparée;—regrettant mes églises, mes demeures, mes amis; regrettant Dieu luimême, qui me semblait moins me sourire en terre

étrangère que dans ma patrie, je m'envolai vers Lourdes : vers Lourdes la miraculeuse, vers Lourdes la consolatrice.

Et dans ce trajet, à travers les côteaux, les lits des vallées, les gorges des montagnes, les déchirures faites par les eaux et les rocs roulant jusqu'au fond des ravins, mon oreille percevait des murmures mélodieux, vibrants, mélancoliques, dont mon cœur était ému dans toutes ses fibres. Mon âme, parcourant le clavier des mystères muets de la nature et de la vie, cherchait la note qui lui servît de fil d'Ariane, à travers les abîmes de tristesse où elle semblait égarée. A défaut de pleine lumière, elle eût voulu trouver un clair-obscur qui lui fît découvrir, dans l'immensité de l'espace et du ciel, afin de partager leur félicité, ces êtres, ou lumineux, ou immatériels, qui circulent, flottent, gravitent, se jouent, en phalanges innombrables, dans le sein de Dieu, avec un bonheur inconnu des mortels !..........

Une sensation, d'une douceur inénarrable, succéda à cette maladive et vague sentimentalité, qui est comme un oubli du présent, une plongée de tout soi-même dans les délices du rêve, un évanouissement dans l'infini !....

Je revins à moi peu à peu. Des tableaux riants,—ceux de mon bonheur passé,—illuminèrent mon esprit, en l'inondant de joie. Je revis les belles années de mon enfance et de mon adolescence. En dépit de mon sourire obstinément incrédule, d'ordinaire, aux plaisirs d'ici-bas, (depuis que les coups successifs des épreuves ont endeuillé ma vie), la suave sensation de mes premiers souvenirs, en cet instant doré, sécha bientôt les larmes qui débordaient de mes yeux.

Années pleines de délices !...... Années chéries !.. Années trop tôt disparues !...... En quelles vives nuances du plus radieux printemps, je vous retrouve sans cesse gravées dans mon âme !...... Le cœur palpitant de joie et d'amour, je revis mon père !...... ce père bien-aimé, l'un des plus beaux calques de la noblesse et de la vertu, de la tendresse et de la bonté, qu'il soit possible de concevoir. Je sentis revivre son affection paternelle, m'entourant de cette bienveillance, de cette sollicitude, de cette amabilité, qui me rendait alors la vie si délectable !....

Longtemps je demeurai plongée dans cette extase. L'entrée du train en gare me rappela forcément à la réalité. La grotte de Massabielle brillait au loin, sous la flambée de ses cierges, comme une gerbe de fleurs en topaze !.... Lourdes était en vue !.... Les rayonnements de sa grotte ; les splendeurs de son ciel et de ses montagnes ; les pompes de ses délirantes processions ; les flots mêmes de son Gave s'effrangeant sur les rocs et venant mourir sur la rive !.... tout, avec un irrésistible attrait, me pressait d'arriver, pour me perdre, encore une fois, dans cette immensité terrestre de prière et d'amour, d'enthousiasme et de bonheur !......

Aussi, que d'invocations ardentes montèrent, de mes lèvres et de mon âme, vers la Vierge Immaculée, durant les cinq semaines que je passai dans cette pieuse ville de Lourdes ! Comme je priai instamment pour tous mes bien-aimés disparus, demandant leur repos éternel ; pour tous mes chers amis du pays, afin d'attirer sur eux des pluies de bénédictions !......

Le mois de juillet, à Lourdes, cette année, fut presque un mois de novembre du Canada. Il a même neigé,

à plusieurs reprises, les premiers jours de la belle saison. Et ces blancs voiles, répandus en capricieux replis sur la montagne, laissant émerger les sommets, remplissant les anfractuosités ; ces nuages grisâtres et sombres courant dans les airs ; cette atmosphère humide et froide s'étendant sur la ville en buée pénétrante, auraient bien été de nature à aggraver l'état des malades, plutôt qu'à les soulager, si la guérison de ces pauvres souffrants eût tant soit peu dépendu de la salubrité du climat.

Mais il y a longtemps que la douce Vierge a convaincu le monde, que les innombrables prodiges de recouvrement instantané de la santé, opérés à Lourdes, ne dépendent, en aucune manière, des conditions climatériques, mais uniquement de sa miséricorde, à Elle, qui ne se lasse point de forcer la puissance et la bonté de son Fils, en faveur de ses enfants de la terre venant là avec tant de foi, de confiance et de ferveur, lui adresser leurs suppliques.

Je vais, prochainement, visiter les grottes de Bétharram ; et le récit de mon excursion, à travers ces merveilleux souterrains, fera le sujet de ma prochaine correspondance.





FENÊTRE DU SPHINX



Troisième Lettre

A Lourdes

Grottes de Bétharram—Coup d'œil sur Lourdes et ses environs.

Lourdes, 25 août 1907.

J'espère que les vingt cartes photographiques confiées à la poste pour vous, en quittant Lourdes, vous sont parvenues en bon ordre. Elles sont la reproduction fidèle des saisissants tableaux que les stalactites et les stalagmites, incomparables ornements des grottes de Bétharram, présentent aux regards ébahis.

Il faut, un temps relativement long, pour parcourir en entier les labyrinthes nombreux de cette caverne ignorée naguère de la plupart des pèlerins, mais à présent, un objet d'attraction recherché des excursionnistes. Elle en vaut bien la peine, avec ses fantasmagoriques merveilles; d'autant plus qu'elle n'est qu'à une faible distance de Lourdes.

L'électricité, dont on a su récemment utiliser les ressources, en variant et en multipliant à l'infini les jets de feu qui s'échappent à flots, de verres à facettes, projette en tous sens, des nuances magiques et multico-



COLONNES DES PALMIERS

lores. Au-dessus de nos têtes, sous nos pas, en arrière, en face, de côté, partout, c'est une cascade ininterrompue d'étoiles, réfléchies par les milliers de cristaux fériques que la main de la nature a ciselés, dentelés, sculptés, en les accumulant, dans les profondeurs de cette montagne.

L'agent lumineux indique encore, après cent détours, les voies à suivre pour arriver à une rivière dormante et limpide qui glisse, avec calme, ses vagissantes ondulations, à dix-huit cents mètres au-dessous du sol. Il a fallu à la nature, le travail persévérant de siècles sur siècles, pour polir toutes ces parois à nervures saillantes et de blancheur immaculée, ou de transparence cristalline; pour dessiner ces voûtes à lustres diaphanes; pour découper ces blocs de diamants aux projections de feux bleus et roses; pour architecturer, enfin, ces colonnes à chapiteaux ioniques, doriques, ou corinthiens, avec pendentifs fouillés dans un cristal éblouissant.

Une coquille diaphane, de six mètres de diamètre étend sa large cuvette polie, ressemblant à un bol à toilette. Et voilà des fontaines; des chapelles; des cloîtres à colonnes torses et cannelées; des clochers à gracieux minarets; des églises à fenêtres ogivales avec portes décoratives; des belvédères; des naïades dans leurs draperies de bain, près d'immenses vasques; des femmes en prière, ... , et que sais je encore ? . . . . Des marquises, attachées aux parois, étendent leurs carreaux de verre au-dessus de nous. Des portes à panneaux, en cristal coupé, surgissant tout à coup, à un détour du sentier, semblent vouloir nous dérober les statues splendides et gigantesques que nous dévoilent des torrents de lumière électrique.



JEANNE D'ARC SUR SON BUCHER

Ici, il faut s'arrêter, afin de permettre à l'œil d'embrasser ce vaste et incomparable panorama, unique en son genre et saisissant à l'extrême, dans sa grandiose beauté : ce sont d'énormes dolmens ; des chutes brillantes ; de colossaux monstres marins ; des plafonds ornés de longs et lourds feuillages inconnus au soleil, et qui retombent sur les chapiteaux d'étranges portiques ; des pans de rochers sur les crêtes desquels l'œil croit distinguer des aigles perchés avec leurs aiglons : les uns semblant revenir d'une longue envolée et reposant leurs ailes ; les autres regardant en haut dans une attitude à prendre leur essor, ou en bas, comme pour fondre sur une proie depuis longtemps convoitée. Plus loin, ce sont des urnes, des cloches, des corbeilles, des cornets renversés et entourés de plantes rares. Là des fûts rompus ; des colonnes entières émergeant de masses liquides pétrifiées, et cependant bouillonnantes encore, par la plus vive des illusions. Ici, des troncs d'arbres élevant jusqu'à la voûte leurs feuillages éclatants, comme autant de lustres fantastiques, élégamment suspendus au-dessus d'immenses roches entassées les unes sur les autres. Des rochers fracturés sont épars, çà et là, dans une plaine où courent des faons, des renards, des loups, des gazelles ; et soudain, voilà des ours blancs sur d'énormes banquises.

Alors on descend les 300 degrés d'un escalier dont la rampe s'appuie sur des anneaux de serpents, qui enfoncent leurs têtes hideuses dans la blancheur du marbre, au travers duquel sortent, à demi, des chefs de rhinocéros, d'éléphants, d'hippopotames, d'alligators : tous surpris d'être dérangés dans leur quiétude antédiluvienne. Quoique sans yeux dans leurs orbites, toutes ces têtes



CANAL DE VENISE—PREMIÈRE RIVIÈRE

nous regardent avec effroi et nous causent, à nous-mêmes, une presque insurmontable terreur. Sous mille formes indescriptibles, des plantes aquatiques bordent la route que nous suivons; des coquillages dégringolent de la falaise; des figurines s'accrochent à de légers balcons; des tourelles à créneaux, des rivages, des abîmes, apparaissent, dépassant toute conception et toute comparaison.

Voici la grande rivière. Une barque élégante, que notre guide fait sortir d'une petite caverne en verre dépoli, reçoit les touristes désireux de se promener sur cette onde limpide, courant à travers algues marines, buissons de corail et bancs de cristal. Toutes ces surfaces brillantes sont autant de glaces réfléchissantes qui, comme le miroir de l'onde, nous renvoient l'image de notre nacelle et de ses occupants. L'œil est ravi, enchanté, fasciné. Et l'âme, repliée sur elle-même, sous le poids de la plus intense émotion, fait balbutier aux lèvres des monosyllabes incompréhensibles, mais qui, dans le silence de ces cavernes, à peine troublées un instant par le bruit de la pagaie, rendent un hommage enthousiaste à Celui dont la main puissante et prodigue fait surgir où il lui plaît, comme sous les coups d'une baguette créatrice à vertu infinie, de telles merveilles et de tels mondes, en présence desquels toute science humaine reste absolument confondue.

Une nouvelle fantasmagorie attend les visiteurs, dans un nouveau décor, en arrivant au débarcadère.

Levant les yeux vers les hauteurs immenses qui s'étendent comme dans un ciel, et d'où la lumière diffuse qui nous éclaire, double ses flots sur des milliers de facettes réverbérantes, nous apercevons des points



DEUXIÈME RIVIÈRE

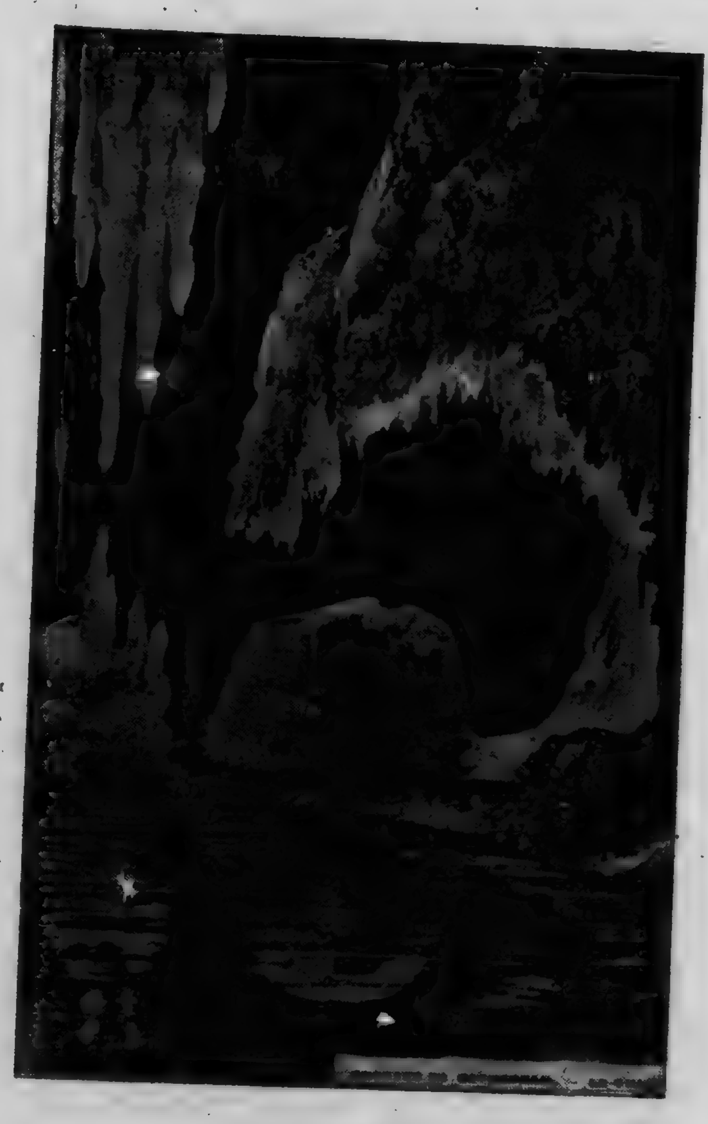
de vue nouveaux, des spectacles plus fériques encore que tout ce que nous avons admiré jusque-là. Un sentiment d'admiration plus intense, mélangé de stupeur, de crainte et de ravissement, nous enlève sur son aile transparente ; et un enthousiasme, voisin de l'extase, nous pénètre invinciblement jusqu'aux moelles...... Il faut s'arrêter, afin de respirer et de se ressaisir...... On se croirait halluciné !....

Mais la voix du guide nous ramène à la réalité, en nous annonçant que, quelques pas plus loin, nous serons en face d'une autre rivière, plus attrayante que la première. Est-ce chose possible ? Et toujours excité par le dévoilement du mystère, on s'avance avec une sorte d'âpre curiosité, afin de rechercher, de voir, de saisir, cet inconnu, toujours plus nouveau, toujours plus sublime, qui aiguillonne notre avide ignorance......

En vérité, ce n'est qu'avec un certain regret que l'on quitte ces splendeurs souterraines, remplies de terreurs et d'étonnements. N'empêche qu'un sentiment de joie nous enivre, quand, au sortir de la caverne, nous revoyons notre cher vieux firmament, où l'astre, qui flamboie, nous éclaire et nous remet devant les yeux une nature si différente, mais infiniment plus propre, par la vie dont elle est animée, à nous entretenir nous-mêmes dans la vie.

Nous voici de retour à Lourdes.

Ai-je besoin de vous parler de sa Grotte Massabielle, où s'opèrent constamment des miracles innombrables, des guérisons instantanées de tous genres ? Ai-je besoin de vous peindre sa basilique somptueuse, de style ogival, dont les flèches et clochetons dressent



LA CHAIRE

leurs têtes altières vers le bleu du ciel ? Ai-je besoin de vous rappeler ses reliques : inscriptions de gratitude sur panneaux d'onyx ou de marbre précieux ; épées ; croix ; épaulettes ; trophées de champs de batailles, témoignages du sang versé pour la patrie ; chaire en bois du Canada ; vitraux coloriés ; bannières et drapeaux venant de toutes les nations ? Ai-je besoin de mentionner sa source d'eau miraculeuse dont le débit est supérieur à 122,000 litres par jour ? Ai-je besoin de vous entretenir des montagnes de Lourdes, de ses vertes pelouses, de son Gave argenté coupant en deux parties inégales son coquet village, et ceinturant les hautes cimes qui l'abritent avec fierté ?....

Vous êtes familiers avec toutes ces choses. Remontez avec moi vers la grande place, par les rampes appuyées sur des arceaux qui s'élèvent et prennent des proportions de plus en plus considérables, au fur et à mesure que l'on se rapproche de la basilique. Cette grande place, avec ses alentours mamelonnés, ses plateaux en étages, ses cols, ses cimes, ses plate-formes, ses terrasses, forme un paysage superbe à contempler. Le temple peut contenir trente mille personnes. L'Eglise du Rosaire, en-dessous de la basilique, admirable par son portail monumental de style byzantin, contient quinze chapelles en mosaïques, correspondant aux quinze mystères du Rosaire.

Un des spectacles les plus caractérisques et les plus dignes d'admiration, à Lourdes, est ce dévouement, plein d'amour de Dieu, que déploient incessamment les brancardiers, dans leur office envers les malades et les infirmes de toutes les parties du globe. Ce sont, généralement, des hommes et des femmes du meilleur monde.



SALLE DU VESUVE

Une angélique charité fait de ces chrétiens les doux amis des souffrants les plus pauvres et les plus délaissés.

Des auteurs de repom, avec une science intéressante et complète, ayant décrit tout ce qui concerne le sanctuaire béni et la ville de Lourdes, je me bornerai à la mention rapide et succincte des endroits les plus remarquables, explorés par les touristes, dans les environs.

L'Eglise de Bétharram est digne d'une visite, surtout par sa chapelle contenant le voile de communion de de Marie-Antoinette, la croix pastorale de Mgr. Darbois, la robe de noces de la comtesse de Chambord, etc. L'orgue est un don de Napoléon III.

Pau est une belle petite ville renfermant le château de Henri IV. Argelès offre une jolie promenade avec ses villages échelonnés sur le versant des hauteurs pyrénéennes, son parc demmené de villas fort jolies; et son établissement thermal, où l'on traite à l'électricité.

Pierrefitte et Luz-St-Sauveur sont également favorisées d'attractions. On s'arrête, en particulier, devant un pont considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture, avec ses dalles de marbre en relief, lui donnant l'aspect d'une gigantesque voûte, suspendue sur des berges et des culées de granit. Sur une colonne commémorative, qui s'élève à une des extrémités, repose un aigle aux ailes déployées. Deux autres colonnes ont été érigées par les montagnards reconnaissants, en l'honneur des duchesses de Berry et d'Angoulême.

Bagnières de Bigorres, Barège et Cauterets sont connues de tous. Mais il me semble que les auteurs, systématiquement, ont oublié le "Cirque". D'une hauteur de six cents mètres, une cascade éblouissante,

légèrement voilée d'une écume vaporeuse, projette ses bouillons dans un plateau en forme d'hémicycle couvrant une étendue de quatre kilomètres. Cette enceinte immense est encore entourée d'innombrables cataractes qui se réunissent, après une course effrénée, à la grande cascade, au fond de l'entonnoir vaste et puissant, et ne forment plus qu'une seule chute dont l'effet est des plus grandioses.

Je n'en ai jamais vu la description. Et j'en suis étonnée ; car c'est, avec les grottes de Bétharram, ce qu'il y a de plus étrange, de plus pittoresque et de plus intéressant à visiter, dans les environs de Lourdes. Jugez-en :

Au fond du "Cirque", en face de la grande cascade, il est un espace qui n'a jamais été favorisé des bienfaisants rayons du soleil, et dont le froid contact surprend et saisit. Une singulière illusion d'optique nous fait voir, en ce lieu, un pont de neige, immédiatement devant soi. Il est loin cependant. On marche vers lui, et il s'éloigne toujours. Il se fait ainsi poursuivre l'espace de deux kilomètres. Les supports, ou arceaux, de ce pont sont en glace vive, et les garde-fous, ainsi que les passerelles, sont en neige permanente.

Le "Cirque" avec ses gradins, forme une enceinte très vaste qui se termine sur une hauteur de 2,700 mètres d'altitude. La crête du Morbihan en est le couronnement. Ses tours naturelles, taillées dans le roc vif, présentent des angles si réguliers, que l'on croirait à l'œuvre d'un sculpteur en train de construire une forteresse apte à défier les tempêtes et les siècles.

Quatrième Lettre

Armoiries de la famille de Bardy—Branche languedocienne de la maison de Bardi.

—

Londres, 18 septembre 1907.

En attendant que je déploie mon aile, pour m'envoler hâtivement, vers mon beau ciel et mes vertes campagnes, (dédaigneuse des abimes, des espaces et des dangers qui m'en séparent), je tiens à vous entretenir un instant de mes études récentes et informations nouvelles, sur la famille de mon père. Impossible pour moi de trouver un plus digne couronnement à mes voyages et récits, que l'exposition de mes armoiries de famille, sujet qui m'intéresse, naturellement, et qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui ont en estime, et en vénération, la mémoire du Fondateur de la Société St-Jean-Baptiste de Québec.

Dès longtemps avant mon départ du Canada pour l'Afrique, il était à ma connaissance que mes aïeux appartenaient à la branche languedocienne de la famille des de Bardi, qui, comme sa congénère, la branche italienne, relève de la maison royale de Naples dont l'origine remonte aux rois Celtes-Kubes. Mais en dépit de toutes mes recherches, relativement aux armoiries propres de mon père, ou de la famille de Bardi languedo-





PALAIS DE SON ALTESSE ROYALE,

LE PRINCE HENRI DE BOURBON,

COMTE DE BARDI,

SUR LE GRAND CANAL,

A VENISE.

cienne, j'étais restée dans une complète ignorance. Les armoiries de la maison royale de Naples, ou celles de la branche italienne des de Bardi, ne pouvaient me satisfaire, puisque j'appartiens à la branche *française*.

A Naples, lorsque je fus en présence du palais royal de la famille de ce nom ; et à Venise, lorsque je contemplai, en 1900, la somptueuse demeure de Son Altesse Royale, le prince Henri de Bourbon, comte de Bardi, mon désir s'accrut plus que jamais de posséder enfin les armoiries de mes ancêtres. Je poursuivis, en conséquence, mes recherches avec une ardeur qui ne se ralentit plus, jusqu'à ce qu'elles fussent couronnées de succès.

J'avoue, toutefois, que je ne serais jamais arrivée à mon but, sans mon dernier voyage en Europe. Lors de mon récent séjour à Paris, j'eus la bonne fortune de rencontrer à la Bibliothèque nationale, deux personnes de la plus haute compétence en matières héraldiques et généalogiques. Mon premier aide providentiel fut madame Claudie Velloni, ma voisine de pupitre ; et l'autre, mon vis-à-vis, Mr. Ernest Jovy, érudit des plus distingués, savant professeur, versificateur émérite, à qui je vis accomplir le tour de force, presque incroyable, de traduire, incontinent, au fil de la plume, des vers latins en vers français.

La chose n'est pas aussi facile que vous pourriez le croire d'arriver à ce que l'on cherche, dans cette vaste et splendide salle, admirablement organisée d'ailleurs, où des milliers de rayons, étagés les uns au-dessus des autres jusqu'à la voûte—de prodigieuse hauteur,—surabondent de volumes, d'opuscules, de manuscrits, de documents de toutes sortes. Quels trésors inestimables de





ARMOIRIES DE LA FAMILLE DE BARDY,

BRANCHE DU LANGUEDOC,

TELLES QU'ENREGISTRÉES, A PARIS, LE 20 DU MOIS

DE NOVEMBRE DE L'AN 1696,

PAR JEHAN DE BARDY, SEIGNEUR DE TRACHET,

OFFICIER DE SON ALTESSE ROYALE,

MADAME DE FRANCE.

science et d'érudition !

Grâce donc à l'aimable et gén[illegible] condescendance de mes deux voisins d'étude, qui voulurent bien seconder mes efforts, et fouiller avec moi dans les départements, dans les séries, dans les rayons *ad hoc*, je pus enfin découvrir ces reliques depuis si longtemps désirées !

Voici donc les armoiries de la branche languedocienne de la famille de Bardy, congénère de la branche napolitaine :

CHAMP D'AZUR A UN ARBRE D'ARGENT,
ACCOSTÉ DE DEUX CHEVREUILS, AFFRONTÉS D'OR,
RAMPANT, CONTRE LE F[illegible],
AU CHEF DU TROISIÈME,
CHARGÉ DE TROIS CHATAIGNES DE SINOPLE.

Grâce encore à mes deux amis, j'ai pu aussi, dans l'art héraldique, faire connaissance avec la souche originaire de la famille Le Fèvre. Vous savez que tel était le nom de famille de feue ma mère. Voici ce que j'ai lu dans mon livre d'informations et ce que j'ai copié textuellement : " Le Fèvre.—Jehan Le Fèvre, Seigneur de Saint-Rémi, fut créé " Roi de la Toison d'or ". On l'appelait communément "Toison d'or". Lui-même se nomme : Jehan, Seigneur de Saint-Rémi, de la Jaquerie, d'Avesne et de Mo[illegible], dit : *Toison d'or.*"

Quelques notes, enfin, sur la Bibliothèque, pour terminer.

Dans le vestibule du premier étage, au-dessus de l'escalier, on voit des reliques égyptiennes et des fragments de ruines thébaines. Un tronçon de colonne de

Pompéï, en marbre, élevé sur un socle en pierre rougie, repose au centre de la pièce.

Dans la salle spécialement consacrée aux manuscrits, les murailles sont couvertes de tableaux et de niches contenant des fortunes de trésors ornementés. A l'extrémité de la longue table centrale, agrémentée de bibelots antiques et de précieux documents, est placé, brillant d'un grand luxe décoratif, le "Livre d'or de Russie offert à la Bibliothèque nationale par Madame Sadi Carnot, dont le mari, Président de la République Française fut, comme l'on sait, assassiné à Lyon, en 1894.

Ce livre avait d'abord été présenté par les Dames de Russie aux Dames de France, dans la personne de la femme du Président. Les dessins de la couverture, les broderies, et le monogramme en relief, sont en or massif. L'exécution de cette œuvre magistrale, en fil d'or et en perles fines, est d'un réalisme et d'une délicatesse ineffables. L'ensemble se détache harmonieusement sur un fond de velours ponceau. Tous les feuillets sont des prodiges de perfection artistique. Toutes les enluminures sont marquées, elles-mêmes, au coin de l'art le plus irréprochable.

Les autres narrations que je vous destine vous seront, j'espère, bientôt faites de vive voix. Au revoir donc, sur le sol chéri du Canada.



ERRATA

Page 14, 7e ligne, lisez : contributions.

Page 53, 11e ligne, au lieu de *itself*, lisez : herself.

Page 61, 11e ligne, au lieu de *avokes*, lisez : evokes.

Page 101, 19e ligne, lisez : permettent à.

Page 162, 9e ligne, lisez : famille.

Page 209, dans le sous-titre, 1re ligne, lisez : histoire ;

Page 213, 27e ligne, lisez : imprima.

Page 214, dernière ligne, lisez : détermina.

Page 251, 18e ligne, au lieu de *15 novembre*, lisez : 21 janvier.

Page 261, aux deux dernières lignes, lisez : aller rejoindre.

Page 290, 6e ligne, lisez : archevêque.

Page 296, 18e ligne, lisez : les dalles du sanctuaire.



TABLE DES MATIERES

CHAPITRE QUATRIÈME

En Afrique

CHAPITRE CINQUIÈME

En Afrique et en Europe